

Etat de siege

Aubenque, Alexis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALEXIS
AUBENQUE

LA
CHÛTE
DES
MONDES
TV

LA CHUTE DES MONDES : ETAT DE GUERRE

PARTIE II

- 13 -

Terre

Il se tenait prostré sur lui-même. Une douleur terrible lui vrillait les entrailles. Pourtant un sentiment de triomphe ne pouvait se détacher de ses pensées. Il avait réussi. Il était vivant.

Des gouttes d'humidité suintaient tout autour de lui. Le froid lui faisait claquer des dents. Un bruit de clé dans la serrure, puis la porte s'ouvrit et la lumière pénétra dans la cave.

- Regarde-le ! Il ne fait plus autant le fier ! s'exclama un de ses geôliers.

Un rire goguenard répondit.

Les deux hommes se rapprochèrent de lui et le forcèrent à se réveiller. Dêvêtu, frissonnant de tout son corps, l'homme se laissa faire. Ils le conduisirent hors de la tour et le firent avancer ainsi dénudé dans la cour du château à la vue de tous les domestiques qui vaquaient à leurs occupations. On l'emmena jusqu'aux écuries royales où se trouvait le prince Denan.

- Qu'on l'habille, ordonna le prince, en enfonçant son regard dans celui de son captif. Alors, avez-vous pris le temps de réfléchir à mes propositions ?

Sans cesser de trembler l'homme ébaucha un sourire et tendit son poing en avant.

Le prince l'interrogea d'un regard mauvais. Puis l'homme ouvrit la main. Un trou béant perçait la paume de part en part. Le prince eut tout juste le temps de pousser un hurlement avant que d'une

incantation l'homme lui fasse exploser la tête en mille morceaux sanguinolents...

Extanza se réveilla en sursaut. Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il se trouvait toujours au sein du laboratoire. Elliot était assis devant un ordinateur et marmonnait des jurons entre ses dents.

Il se leva et tenta d'oublier ce souvenir d'un autre âge, d'un autre monde. Cela faisait si longtemps qu'il était sur Terre qu'il prenait de plus en plus souvent, ces souvenirs fugaces pour de véritables rêves. Pourtant son passé était en train de le rattraper. Il devait agir vite s'il voulait revenir en état de grâce auprès des siens.

- Où en es-tu ? demande-t-il en venant s'asseoir à côté du scientifique.

Elliot se retourna et lui jeta un regard mécontent.

- Je suis sur une piste, laissez-moi. Comment voulez-vous que je vous aide si vous me dérangez tout le temps ! grogna-t-il.

Extanza lui sourit et hocha la tête. Il sortit de la salle de laboratoire et alla se restaurer dans le réfectoire commun. Des dizaines d'employés y déjeunaient tranquillement. Ici, à Boston, le temps était au beau fixe.

Extanza posa son plateau-repas sur une table près d'une fenêtre et se mit à contempler le jardin. Le gazon était tondu de près. Une rangée de buis composait la bordure.

- Je peux m'asseoir à vos côtés ? demanda un homme d'une soixantaine d'années.

- Je vous en prie.

Le nouveau venu posa son plateau et s'assit.

- Vous travaillez avec le docteur Elliot, n'est-ce pas ?

Extanza acquiesça de la tête.

- Vous avez de la chance, c'est un vrai génie. Dommage qu'il ait mis son talent à la solde d'une entreprise purement commerciale, il aurait pu faire un si bon chercheur.

- Oui, sans nul doute, répondit Extanza.

L'homme se servit un verre d'eau et en proposa un à Extanza.

- Excusez-moi, j'ai oublié de me présenter, Michael Delone. Je travaille sur le projet MAGMA, et vous ?

- Denis Boisset. Ma fonction m'interdit de vous dire sur quoi je travaille. C'est un projet très confidentiel.

Extanza pouvait lire comme dans un livre ouvert les pensées de l'homme.

- Nous n'avons rien à cacher mais juste une histoire de confidentialité. Vous savez, s'il n'en tenait qu'à moi, j'autoriserais la plus parfaite circulation des idées. Le progrès de la science devrait être l'unique but de la recherche.

- Oui, mais ce n'est malheureusement qu'une utopie.

- Je vous le confirme.

L'homme hocha la tête et fit un sourire amical. Il enchaîna la conversation sur des sujets plus anodins.

Extanza répondit avec un certain naturel. Mais il ne pouvait s'empêcher de se méfier de cet individu. Il savait que Dominati était sur ses traces. Était-il possible que cet homme soit un de ses agents ?

A la fin du repas, l'homme se leva et le remercia de cette conversation en lui souhaitant de bons résultats pour le « projet confidentiel ».

Extanza grava son visage en mémoire et se promit d'enquêter sur lui.

La limousine franchit l'immense portail de la propriété privée et avança sur le sentier de gravillons qui menait jusqu'à l'imposante bâtisse.

Le soleil était haut dans le ciel de Capuano. Un léger vent soufflait de l'ouest apportant avec lui la saveur salée de la mer qui se profilait à l'horizon.

Assise sur la banquette arrière du véhicule, Roseta ne parvenait pas à juguler le flot de ses pensées. Qui était ce mystérieux inconnu qui connaissait ses rêves ?

La limousine s'arrêta devant une luxueuse résidence aux proportions parfaites, digne des maisons de maître des temps anciens.

Un domestique vint lui ouvrir la portière et lui tendit la main pour l'aider à descendre.

- Si vous voulez bien me suivre, dit l'homme en se dirigeant vers le perron de la maison.

La double porte d'entrée était grande ouverte révélant un vestibule spacieux, décoré avec une sobriété raffinée.

Ils parvinrent dans un premier salon, puis traversèrent un deuxième avant d'aboutir dans un troisième ouvert sur une terrasse dont la vue donnait sur la mer.

- Veuillez vous mettre à l'aise. Monsieur ne va pas tarder, dit le majordome en la laissant seule.

Roseta s'assit sur un des fauteuils de cuir foncé et se pencha vers la table basse pour se servir un verre de whisky. Il fallait qu'elle se calme. Le stress est l'ennemi de la raison.

Elle patienta une dizaine de minutes avant qu'un léger son de pas lui fit tourner la tête.

Un homme à la beauté irréaliste se tenait dans l'encadrement de la baie vitrée. Grand et musclé avec de longs cheveux regroupés en une queue

de cheval qui lui retombait sur l'épaule droite.

- Enchanté de vous revoir, mademoiselle Ming, dit Dominati en se rapprochant d'elle.

Un frisson glacial lui traversa tout le corps. Elle reconnaissait cet homme. Jamais elle ne pourrait oublier un tel visage. Angélique et démoniaque à la fois. Un regard malin caché sous des traits innocents.

La gorge sèche Roseta se leva et lui tendit la main.

- Me ferez-vous l'honneur de vous présenter ? dit-elle, satisfaite d'avoir pu garder son sang-froid.
- J'ai eu plusieurs noms, mais celui que je donne à mes proches est Dominati.
- Italien ? demanda-t-elle aussitôt.
- Entre autres, dit-il dans un sourire révélant une dentition parfaite.

Roseta réussit à garder le contrôle de ses émotions et pria pour que ses nerfs ne la lâchent pas.

- D'après ce que la police de Thantos soupçonne, vous êtes responsable du meurtre des deux agents de police qui étaient chargés de veiller sur moi. Rassurez-moi, vous n'y êtes pour rien, n'est-ce pas ?

Elle savait qu'elle jouait un jeu dangereux mais se doutait aussi que l'homme ne désirait pas sa mort. Il aurait pu l'éliminer bien avant.

Dominati détourna son regard vers la mer et fit quelques pas en direction de la balustrade qu'il empoigna à deux mains.

- A mon grand regret, je dois bien avouer que j'en suis responsable. Je devais vous voir en toute intimité, être certain que vous étiez aussi forte que je le pensais.

Puis il se retourna soudainement vers Roseta et lui lança un regard foudroyant.

- Et j'ai besoin de vous pour gagner cette guerre.

Roseta recula d'un pas.

- Mais de quelle guerre parlez-vous ?

Dominati lui jeta un regard attristé.

- Vous ne savez donc pas ? dit-il étonné : venez avec moi.

Ils passèrent dans le salon et après l'avoir invitée à s'asseoir sur un canapé, il alluma l'holovision.

Des images d'horreur s'affichèrent aussitôt. Un journaliste commentait d'un ton livide les derniers événements. La Fédération était attaquée. Des dizaines de croiseurs en orbite autour des planètes limites avaient été anéantis. Les « incidents » s'étaient propagés.

Alors qu'apparaissaient les restes d'un croiseur flottant dans l'espace, Dominati éteignit l'holovision. Le silence se fit.

- La dernière guerre, mademoiselle Ming. Celle qui verra l'avènement d'un monde nouveau. Le retour des oubliés.

- Je ne comprends pas, dit-elle sans chercher à cacher son trouble.
- Vous comprendrez bien assez tôt. Le monde tel que nous le connaissons depuis des millénaires est en train de changer. Des changements aussi importants que la venue des premiers messies.

Roseta posa la seule question qui lui brûlait les lèvres.

- Qui êtes-vous ?

L'homme darda sur elle un regard hypnotique. Elle avait l'impression qu'il pouvait voir à travers elle, qu'il pouvait lire ses pensées.

- La plus grande peur de l'humanité. Le cauchemar de votre espèce.

- Vous êtes le Diable ?

Ne serait-ce que quelques minutes auparavant, elle se serait sentie éminemment ridicule de poser une telle question. Mais à présent, toutes ses certitudes étaient en train de tomber.

- Non, mademoiselle Ming. Je serais plutôt l'archange Gabriel.

L'ange qui avait apporté l'apocalypse avec lui. Celui qui fit comprendre aux hommes que leur fin était venue.

- Vous êtes fou.

Dominati se mit à rire.

- Mais qui ne l'est pas ? dit-il en venant s'asseoir à ses côtés.

Roseta ne répondit pas.

- Vous êtes une femme épatante, mademoiselle Ming. Vous ne manquez pas de courage pour me traiter ainsi. J'apprécie.

- J'en suis heureuse pour vous, le cingla Roseta. Si vous me disiez pourquoi tant de mystère et pourquoi vous souhaitiez me voir ?

- Il n'y a là rien de bien mystérieux. La raison en est fort simple, je veux que vous me léguiez la totalité de vos biens.

Un instant, Roseta lui lança un regard hébété avant de se mettre à rire.

- Et vous pensez que je vais accepter comme ça ?
- J'y ai songé, dit-il avant d'ajouter : Mais cela serait un peu trop cavalier de ma part. Aussi, en échange je vous propose la chose la plus convoitée par l'humanité.
- C'est à dire ?

Dominati la scruta de son plus profond regard et répondit :

- L'immortalité.

Atlan

Menottes aux mains, assis à l'arrière du fourgon, Doryan regardait à travers une fenêtre à barreaux, la campagne russe défiler devant lui. Une terre sèche et aride que de pauvres paysans s'épuisaient à cultiver.

Il se renfonça dans la banquette et porta son regard sur l'homme qui dormait en face de lui. Allongé de tout son long, il était vêtu de la même tenue de bagnard qu'il portait lui-même.

De forte corpulence, l'homme devait avoir près d'une cinquantaine d'années. Une épaisse moustache couvrait sa lèvre supérieure. Sa peau ambrée ne laissait aucun doute sur ses origines : un Perse.

- Vous devriez chercher le sommeil, dit ce dernier en ouvrant les yeux.

Le Perse s'exprimait en langue russe sans aucun accent.

- Je n'y arrive pas. Le matelas n'est guère confortable, répondit Doryan en faisant mine de tâter la banquette de bois.

Tout comme lui, le riche négociant en épices orientales de Mourmansk, Amin Yalmiz avait été arrêté après l'annonce du conflit entre les royaumes russe et espagnol contre ceux français et perse.

- Certes, mais la route est longue jusqu'à Saint-Pétersbourg, dit Yalmiz en se redressant.

- Si nous y arrivons.

C'était au petit matin de son retour que des hommes en armes étaient venus le chercher. Doryan avait eu beau protester. Rien n'y avait fait. Pas même la véhémence altercation entre Volgod et l'officier de la garnison de Mourmansk. Depuis il ressassait de sombres pensées, et se prenait à regretter d'être allé chercher l'aventure sur ce monde de barbares.

- Oh ! nous y arriverons. Les Russes sont des gens très expéditifs. S'ils avaient voulu nous tuer, ils n'auraient pas délégué deux soldats pour nous mener jusqu'à la capitale, dit Yalmiz. Nous allons très certainement servir de monnaie d'échange avec de futurs prisonniers russes que nos armées attraperont.

Doryan hocha la tête. Il n'avait pas pensé à cette éventualité. La certitude de mourir sur ce continent glacial s'éloigna quelque peu.

- Pourquoi avez-vous quitté votre Perse natale pour vous installer en Russie ? demanda-t-il. Je ne peux croire que l'attrait

de l'argent soit une raison suffisante pour s'enterrer dans une région aussi inhospitalière que celle-ci.

- Tout est une question de point de vue. Pour rien au monde je ne quitterais la Russie. Si je suis né perse, je n'en suis pas moins devenue russe par l'esprit. J'aime sa culture, ses poètes, ses auteurs, et surtout ses femmes, dit Yalmiz en s'extasiant. Les femmes perses sont bien plus timorées en ce qui concerne les jeux de l'amour.

Doryan sourit et après un dernier regard sur le crépuscule qui s'annonçait, il s'allongea sur la banquette et s'efforça de se rendormir.

Une main vigoureuse le secoua. Doryan ouvrit les yeux. Un soldat lui faisait face. Le fourgon était arrêté. Les deux prisonniers posèrent pied dans la cour d'une des prisons de Saint-Pétersbourg.

Le voyage leur avait semblé durer une éternité. Pourtant seulement une quinzaine de jours avait passé depuis leur départ.

Les gardes les firent entrer dans une des tours, puis les conduisirent dans un des cachots, où ils furent enchaînés contre un mur, non loin de deux autres prisonniers.

Doryan crut qu'ils étaient morts. Mais ils ouvrirent les yeux, les saluant d'un regard moribond.

Un frisson lui traversa l'échine. Il ne voulait pas devenir comme eux.

- Ça va aller, garde espoir, dit Yalmiz.

Quel espoir avait-il à attendre ? Non, tout était fini, se dit-il en ne regrettant cependant rien de ce qu'il avait vécu.

Une vie courte mais intense.

- Oui, tu as raison, répondit-il sans y croire une seconde.

Deux gardes vinrent chercher Doryan en plein milieu de la nuit. On le fit passer dans une chambre où on le lava, le rasa et l'habilla d'une tenue d'homme civilisé. Il ne posa aucune question, s'attendant au meilleur comme au pire. Il savait que certains peuples avaient coutume de prendre soin de ceux qu'ils avaient décidés de sacrifier.

On finit par lui donner des chaussures, puis ses deux gardes l'encadrèrent et le firent sortir de la prison. Dehors, un fiacre

l'attendait.

L'attelage passa une longue avenue, puis pénétra dans Saint-Pétersbourg.

La ville était tentaculaire. Ils mirent plusieurs minutes avant d'approcher l'un des palais. Les grandes portes s'ouvrirent et le fiacre pénétra dans une immense cour pavée.

D'un grand coup sec sur les rênes, le cocher arrêta son attelage.

- Sors, dit le garde face à lui.

Doryan ouvrit la portière et descendit. Un courant d'air glacial lui fouetta le visage. Il resserra le col de son manteau autour de son cou et examina l'endroit.

Un palais de taille respectable et de toute beauté se dressait devant lui.

Une silhouette s'avança.

A sa démarche, Doryan reconnut celle d'une femme. La résignation laissa place à l'expectative. Malgré toutes les douleurs et courbatures, il parvint à se maintenir droit, et put enfin distinguer le visage de cette inconnue. Quarante ans. Un visage aux traits fins gâchés par une petite cicatrice aux commissures des lèvres.

- Vous pouvez nous laisser, dit-elle en s'adressant aux gardes. Monsieur De Martaille est mon invité.

Les gardes hésitèrent un instant puis ressortirent de la cour avec le fiacre.

- Veuillez me suivre, nous avons à parler.

Doryan garda ses questions pour lui, et emboîta le pas à la femme qui, sans se retourner, lui dit :

- Je suis la comtesse Tsila Andropov.

Les souvenirs implantés concernant la Russie que Doryan avaient reçus, ne lui furent d'aucun secours.

- Enchanté de vous connaître.

- Je ne peux malheureusement pas en dire autant à votre endroit, répliqua-t-elle en montant l'escalier du perron.

Ils franchirent la porte d'entrée, et la douce chaleur des deux cheminées où brûlaient de bons feux, l'enveloppa.

Doryan ôta sa pelisse qu'il donna à un domestique et suivit la comtesse jusqu'au deuxième étage du palais. Le parquet de marqueterie craquait sous leurs pas.

A la lumière des lampes à huile réparties le long du corridor, Doryan suivit son hôtesse jusqu'à un salon typique de la Prusse historique.

De somptueux fauteuils entouraient une table basse richement ouvragée. Un homme se tenait assis dans un des fauteuils qui faisait dos à l'entrée.

Doryan pouvait apercevoir ses avant-bras qui dépassaient des accoudoirs.

- Veuillez prendre place, l'invita-t-elle à s'asseoir.

Doryan entra dans le salon et, se postant devant le fauteuil du mystérieux inconnu, il faillit s'étrangler de surprise.

- Marius ?!

- Assieds-toi. Je suis heureux que tu aies pu éviter les pogroms qui ont frappé les communautés françaises installées en Russie. Comme toujours, tu as eu de la chance.

- Beaucoup de chance, ajouta d'un ton sec la comtesse en s'asseyant à son tour.

Elle croisa ses jambes et posa sur Doryan un air sévère.

- La guerre s'est déclarée dans toute la Fédération, Doryan. Le début d'une nouvelle ère va s'ouvrir.

Doryan jeta un regard vers la comtesse puis le détourna sur Marius d'un air interrogatif.

- Ne t'inquiète pas, elle est avec moi. Tu peux avoir confiance.

- Que fais-tu ici ? demanda Doryan.

Marius leva les yeux au ciel.

- Une bêtise : te sauver la vie, dit-il avant de sourire.

Doryan s'enfonça dans son moelleux fauteuil. Il n'arrivait pas à se détendre.

- Comment m'as-tu retrouvé ?

Le silence se fit. La comtesse eut un sourire sarcastique.

- Tu as raison d'être méfiant. Ton père peut être fier de toi, commença Marius avant de s'expliquer : J'ai des réseaux qui n'ont pas tardé à retrouver la trace d'un certain Roland De Martaille. La pêche a été bonne ?

- Plutôt, répondit Doryan en se souvenant de ses journées passées en mer. Tu n'étais pas obligé de venir en personne.

- Suspicieux ? ironisa la comtesse.

Doryan se sentit mal à l'aise. Alors qu'il aurait dû se réjouir de retrouver son ancien mentor, il n'arrivait pas à éprouver le profond soulagement qui aurait dû l'envahir.

- Peut-être, dit-il énigmatiquement.

- Tu as grandi, Doryan. Et si j'apprécie l'homme que tu es devenu, je regrette l'innocence et la naïveté de tes jeunes années, dit Marius en le couvrant d'un regard bienveillant.

- Quand rentrons-nous sur Bavière ?

La comtesse éclata de rire. Marius la fit taire d'un regard appuyé.

- Nous ne partons pas. J'ai, ou plutôt, nous avons une mission à accomplir avant cela.

- Qui est... ?

- La plus noble des missions : le sauvetage d'une jeune fille. Et si j'en crois tes états de service, tu es l'homme de la situation.

La silhouette de Roseta ainsi que son doux visage imprégna subitement les pensées de Doryan. Comme cela lui semblait loin.

- Est-ce que je peux en savoir plus ?
- Oui, répondit Marius avant d'ajouter : Mais nous avons tout le temps pour cela. Fêtons d'abord dignement nos retrouvailles autour d'un bon repas. Les prisons russes ne sont guère réputées pour leur cuisine.

Doryan se força à sourire. Il ne reconnaissait pas l'homme qu'il avait toujours connu. Il semblait tellement mystérieux. Qui était-il vraiment ? Pour qui travaillait-il ?

- Est-ce que je pourrais avoir juste une réponse ?

Marius sollicita du regard le consentement de la comtesse qui le lui donna d'un geste de la main.

- Dis toujours, répondit Marius en se levant de son fauteuil.
- Quel est son nom ?
- Delphine.

Doryan le trouva charmant.

- 15 -

Bavière

Le pire avait été évité. Grâce à de constants messages holovisés, et aux interventions répétées et dédramatisantes de nombreux intervenants, les populations de la Fédération avaient gardé leur calme et leur confiance dans leurs forces et dans leur capacité à répondre.

Affalés dans des fauteuils du bureau du ministre de l'Extérieur, William Marshall et trois autres conseillers du président Chandra s'évertuaient à se remémorer les bonnes vieilles méthodes de la propagande étatique.

Usant d'une loi liberticide inscrite dans un vieux texte en annexe à la constitution de la Fédération, le gouvernement pouvait restreindre la liberté médiatique en imposant un contrôle quasi total sur les plus grands réseaux de la galaxie.

S'ils ne pouvaient contrôler tous les réseaux parallèles, ils avaient néanmoins atteint leur but : calmer la majorité qui ne demandait qu'à être rassurée.

A l'autre bout de la ville, dans un des salles de réunion du palais présidentiel, l'état-major de la Fédération tenait conseil.

- Nous devons tout reprendre à zéro, dit le général Van Cheu. Analyser un à un tous les éléments que nous avons à notre disposition.

A la lumière d'un lustre placé au-dessus d'une table ovale, six des plus importantes personnalités se devaient de trouver une solution à la crise majeure dans laquelle ils se trouvaient embourbés.

- Des robots, grogna Chandra pour la énième fois.

Les images en provenance du transporteur, détruit en orbite autour de Roma, avaient frappé tous les esprits.

- Des vaisseaux, ajouta Diouf, le ministre de l'Intérieur.
- Et un réseau particulièrement performant, infiltré sur toutes les planètes limites et capables de mener des opérations de grande envergure avec une efficacité redoutable, intervint Muoi.
- Une avance technologique évidente.
- Ils sont prêts à tout.

Personne ne trouva rien d'autre à ajouter. Chandra sortit un cigare et l'alluma rageusement.

- Qu'est-ce que vous voulez que l'on fasse avec ça ! pesta-t-il.

Nouveau silence. Muoi se redressa dans son fauteuil. Marshall lui avait soufflé une proposition. Aussi aberrante puisse-t-elle paraître, elle ne l'était pas plus que la situation réelle. Il décida de se jeter à l'eau.

- Peut-être serait-il temps de vérifier une vieille légende qui court dans nos services, dit-il en prenant soin de choisir ses mots.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

- Soyez plus explicite, dit le général Hsieng
- Eh bien, peut-être faudrait-il aller jeter un œil sur Libertad et Brazzaville et vérifier si des laboratoires de régénérescence d'androïdes ne seraient pas encore en fonction.

Un silence pesant envahit la salle. Le ventilateur qui ronronnait au-dessus de leurs têtes fut le seul à continuer d'émettre un son.

- C'est une plaisanterie, se moqua Chandra. Cela fait des siècles que le dernier androïde a été exterminé. La panique vous fait perdre la raison.

La colère monta au cerveau de Muoi. Mais avant qu'il puisse lancer une répartie cinglante, le général Mallory, chef des Services des Renseignements Généraux, vint à son aide :

- Il y a de cela quelques années, un de nos agents avait remis un rapport dans cette direction. Rien de concret, juste des

suppositions. Peut-être serait-il bon d'écouter ce qu'il a à dire ?

- Dans ce cas, ne perdons pas de temps, dit Yhombi Fonte, le président du Sénat. Contactez votre homme et donnez-lui les moyens de prouver ses dires.

Cinq intervenants hochèrent la tête, sauf Chandra qui haussa les épaules en signe de résignation.

Ils passèrent ensuite en revue le détail des opérations militaires en cours. Des unités d'élite avaient eu pour ordre de se rendre sur les planètes limites et d'investir les bâtiments d'où étaient partis des tirs qui avaient pulvérisé une cinquantaine de croiseurs spatiaux.

L'heure n'était plus aux tergiversations mais à l'action.

Kigoma

Aux commandes d'une navette de transport de troupes, le capitaine Boxoen avait du mal à réfléchir. Tous ces événements le dépassaient. Il n'y comprenait rien. Les Kigomais se refusaient à parler, malgré l'usage de la torture. Les seules explications qui leur furent livrées furent cette sempiternelle référence à des démons !

La jungle s'étalait au-dessous de lui. Le vaisseau filait dans le ciel et fonçait droit en direction du mont Imbala. Le soleil déclinait à l'horizon.

- Vous pensez qu'on a une chance de s'en sortir ? demanda le sergent Landrop assis à ses côtés.

Boxoen pouvait sentir toute la tension qui unifiait son équipe. Des hommes valeureux et déterminés.

Fixant l'horizon, il répondit :

- Non, j'espère juste avoir des réponses.

Il avait choisi ces hommes sur le principe du volontariat. Chacun connaissait les risques de se jeter dans la gueule du loup.

- On va leur en faire baver, capitaine, dit Landrop.

- Oui, je vous le promets. Ils se rappelleront de nous, compléta Boxoen, un sourire carnassier au coin des lèvres.

Le radar de la navette indiqua un vaisseau non identifié qui volait à près de cent kilomètres de leur direction.

Le temps de la confrontation était venu. Il avertit tous ses soldats de l'arrivée du nouveau venu et se prépara au combat.

Quand l'engin ne fut plus qu'à vingt kilomètres de leur position, Boxoen envoya un missile à guidage vibratoire.

Sans intérêt apparent, ce principe de guidage n'avait jamais trouvé

raison d'être mis en service. Mais depuis la déconvenue de la première attaque et de l'inefficacité de leur armement, le besoin de solution de rechange avait fait rouvrir tous les anciens dossiers dormant dans les tiroirs des services de développement militaire situés aux quatre coins de la Fédération.

- Impact dans trente secondes, dit la soldate Johnson.

Boxoen retint son souffle, puis ce fut l'explosion. La cible avait été atteinte. Des hurlements de joie résonnèrent dans tout l'habitacle. La Fédération venait enfin de marquer un point. La contre-attaque s'annonçait sous de meilleurs auspices.

C'est l'esprit euphorique qu'ils parcoururent les derniers kilomètres jusqu'au mont Imbala qui s'élevait, fier au milieu de la jungle kigomaise.

Au-dessous d'eux le spectacle de la désolation pouvait se lire dans les ravages causés par la destruction des trois navettes qui les avaient précédés au cours de la première inspection.

Si l'humidité de la jungle avait éteint les flammes, de la fumée s'élevait encore en de nombreux points où les vaisseaux s'étaient écrasés.

- Attention ! Nous sommes attaqués ! s'alarma le sergent Landrop.

Deux missiles venaient dans leur direction.

Boxoen répliqua aussitôt par l'envoi de deux missiles équipés du nouveau modèle de guidage et une fois de plus ils firent mouche.

De nouveaux hurlements de joie saisirent tout l'équipage.

Gardant son sang-froid, Boxoen dirigea son vaisseau vers une zone déboisée par les grands feux qui y avaient sévi quelques heures plus tôt.

Après un dernier rapport à son autorité, il quitta, avec l'ensemble de ses soldats, les soutes du vaisseau et retrouva le sol encore brûlant de la jungle kigomaise.

Le mont Imbala se dressait à près de deux kilomètres de leur position. Déchirure grandiose dans le sol, il montait sur près de mille quatre cents mètres, avec une base de près de cinq kilomètres.

Une demi-heure plus tard, dix autres vaisseaux de taille bien plus impressionnante apparurent dans le ciel et vinrent se poser près des premiers arrivés.

- Mon général, qu'est-ce que vous faites là ? s'étonna Boxoen en reconnaissant la silhouette de l'homme qui s'approchait.

- Mon devoir, capitaine, répondit Fousteau le plus naturellement du monde.

Il sortit une casquette d'une des poches de sa jaquette et la posa sur sa tête.

- Nous devons reprendre l'avantage. Ne pas leur laisser le temps de préparer une réplique.

C'était le général Hsieng qui avait proposé la théorie la plus pertinente. Les organisations terroristes, par manque de moyens et d'organisation militaire de grande envergure dus à leur clandestinité, avaient tendance à agir par coups d'éclat mais ne pouvaient mener de véritables combats sur le long terme.

Se fiant à un ancien ouvrage sur la question, Hsieng avait convaincu Chandra et le gouvernement d'agir dans l'immédiateté.

« Ils nous croient faibles, incapables de nous battre avec les armes qui sont les leurs, de réagir dans l'instant, ne leur laissons pas le choix de l'initiative » avait-il expliqué à ses pairs.

- Alors ne perdons pas une seconde et allons-y, dit Boxoen qui se retourna vers son équipe.

Ils se mirent en marche et s'approchèrent de plus en plus des premiers abords du mont, retrouvant la végétation luxuriante de la jungle.

Ils avançaient en formation éloignée d'un pas ferme et décidé. Oubliant toute idée de défaite, chaque soldat se tenait prêt à tirer dès que l'ennemi se montrerait.

Soudain des bruits de course leur parvinrent.

- En position de tir, hurla Fousteau par son micro à tous les capitaines qui relayèrent l'information à leur unité.

Quatre cents soldats se mirent en ligne et braquèrent leur fusil devant eux, prêts à faire feu. Mille autres se tenaient derrière cette rangée, attendant d'intervenir à leur tour.

Soudain des êtres à l'aspect cauchemardesque surgirent devant leurs regards éberlués et se ruèrent sur eux.

Les crépitements des fusils HK résonnèrent dans toute la vallée. Et si certains agresseurs se retrouvèrent à terre, nombreux furent ceux qui survécurent à cette première salve.

Les cyborgs foncèrent dans les rangs de soldats et utilisaient seulement leurs poings et leurs pieds pour se battre. Mastodontes de métal, ils laminaient les uns après les autres les soldats qui se trouvaient sur leur passage.

Fousteau était stupéfait. Il fallait éviter la déroute. Resserrer les rangs et garder son sang-froid. Il hurla à ses capitaines toute une série d'ordres et très vite la panique qui les avait saisis en premier lieu s'évacua. Un début de réorganisation se mit en place.

- Formation groupée ! hurla Boxoen aux soldats les plus proches de lui.

Ainsi les démons existaient bien, se dit-il. Des êtres maléfiques issus d'une science proscrite depuis des générations. Des robots de métal sans cœur et sans âme, guidés par une folie froide et destructrice, nés de leur programme algorithmique.

Devant ses yeux, un des cyborgs décapita du tranchant de sa main une soldate qui était en train de décharger dans ses entrailles une giclée de plasma.

Boxoen jura et envoya une grenade sur le cyborg qui explosa en morceaux.

- Mon capitaine, nous ne pourrons pas tenir longtemps. Il faut nous replier, le supplia un soldat près de lui.

- Taisez-vous, et maintenez votre position ! C'est un ordre !

L'homme lui jeta un regard désabusé, et se retourna pour faire face à l'ennemi.

Des hurlements de terreur, mais aussi des cris guerriers, faisaient écho aux crépitements des tirs.

Isolé des autres soldats, le sergent Landrop fonçait à travers la jungle sans cesser de tirer de tous les côtés. Il se savait perdu, mais ne voulait penser à son inéluctable destin.

Un cyborg vint se placer devant lui. D'une décharge maximale, il réussit à le faire tomber, et se remit à courir. Il jeta un regard derrière lui, et en aperçut deux autres qui l'avaient pris en chasse.

- Font chier, grogna-t-il entre ses dents.

Il se retourna et appuya sur la détente de son fusil HK. Malheureusement les batteries étaient vides. Il sortit deux grenades de ses poches, mais le temps qu'il les prenne bien en main, les cyborgs étaient sur lui.

- Allez vous faire foutre ! hurla-t-il en en dégoupillant une.

Les grenades explosèrent et déchirèrent en lambeaux le corps de Landrop mais ne causèrent que des dommages superficiels aux cyborgs.

La caporale Siva était à terre, la jambe broyée par une décharge de plasma. Un tir perdu dans l'affolement général. Incapable de bouger, elle n'avait d'autre solution que d'attendre du renfort. Les combats s'étaient déplacés de zone, et elle se retrouvait seule dans cette partie de la jungle.

Elle scruta les alentours de regards terrifiés, mais il semblait qu'aucun agresseur ne soit en vue. Elle s'allongea de tout son long et ferma les yeux, essayant de canaliser la douleur qui lui irradiait la jambe.

- Ne vous inquiétez pas, je suis là, dit une voix métallique.

Siva rouvrit les yeux. Elle ne put retenir un cri de terreur. Cette voix provenait du monstre de métal. Elle tenta de fuir en rampant sur ses bras, mais la douleur était trop forte. Elle dut s'arrêter. Le cyborg d'un pas tranquille se rapprocha d'elle.

- Tu vas mourir, petit soldat.

Un frisson glacé lui traversa le corps.

- Je vous en supplie, laissez-moi ! cria-t-elle.

Un rire d'outre-tombe sortit de la carcasse de métal.

- Comme c'est touchant, dit le cyborg.

Il se pencha vers Siva puis lui prit délicatement la tête dans sa main géante et la lui broya d'une pression continue et régulière.

A quelques dizaines de mètres de là, Boxoen ne put rien faire quand il entendit un cri de souffrance désespéré.

- Restez groupés ! hurlait-il sans cesser de tirer sur tout ce qui bougeait.

Ils semblaient avoir repris le contrôle des événements. Les cyborgs s'étaient retirés et ne s'en prenaient qu'aux soldats esseulés.

Tous les survivants de ce premier assaut se tenaient en formation serrée, formant un large cercle dans cette jungle inhospitalière.

Près de cinq cents des leurs étaient morts, deux cents étaient blessés. Ils n'étaient plus que huit cents à se tenir debout au centre de ce cercle de combat.

- Il nous faut tenir le plus longtemps possible, dit Foustean par liaison intercom à ses capitaines.

Il venait de recevoir un ordre. Peut-être avaient-ils une chance de survivre.

Quand les derniers soldats perdus furent tués, la centaine de cyborgs encore en activité retourna vers le cercle de survivants. Mécaniquement, ils avançaient d'un pas lent et mesuré. Puis ils s'arrêtèrent à quelques dizaines de mètres des premiers hommes. Ils levèrent leurs poings d'acier et firent feu.

Une centaine de poings surgit de la jungle et fonça sur la masse compacte de soldats. De nombreuses têtes volèrent en éclat, des poitrines perforées, des jambes brisées.

- Tirez, bon sang, tirez ! hurla Boxoen à ses soldats les plus proches.

Il venait d'échapper à la mort à un centimètre près. Il avait senti le souffle d'un poing frôlant son oreille pour venir s'encastrent dans la soldate juste derrière lui.

Les cyborgs se mirent à courir, espérant semer la panique.

Mais alors qu'ils étaient presque sur eux, le vrombissement d'un vaisseau se fit entendre au-dessus de la jungle. Une bombe fut lâchée. Fousteau pria pour que cela fonctionne. Puis l'explosion incendia le ciel. Et instantanément, toutes les armes cessèrent de faire feu. Sur l'instant, une peur primale s'empara des soldats. Mais très vite, ils comprirent ce qu'il s'était passé.

Tous les cyborgs étaient immobilisés dans un dernier mouvement. Une bombe à brouillage énergétique, comprit Boxoen qui partit d'un rire qui lui permit d'évacuer tout le stress emmagasiné depuis le début des combats.

Son rire se répercuta parmi les quelques soldats survivants et Fousteau dut donner de la voix pour parvenir à calmer leurs ardeurs.

Les combats n'étaient aucunement terminés. Qui savaient quelles autres armes possédaient leurs agresseurs ?

Fousteau vint se placer près d'un des cyborgs étalés sur le sol. Il mit un genou à terre et fut horrifié quand il comprit à quoi il avait affaire.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? dit un soldat tout près de lui en désignant les morceaux de cervelle éparpillés près de la tête découpée d'un mastodonte.

- Ce sont des cyborgs, dit-il, effaré.

Devant les regards interrogatifs des soldats qui se massaient près de lui, il prit le parti de leur faire une leçon de robotique.

- Il existe trois formes de mécanique à visage humain. Les robots : êtres composés uniquement de métal que cela soit leur corps ou leur cerveau. Puis les androïdes qui sont des êtres faits de chair mais dont le cerveau humain a été remplacé par un cerveau artificiel créé à base de composants électroniques. Enfin les cyborgs qui sont tout l'inverse des androïdes : des êtres de métal dont le cerveau est celui d'un humain.

- Quel homme pourrait accepter d'être transplanté dans un corps de métal ? demanda une voix derrière lui.

Fousteau haussa les épaules.

- Peut-être n'ont-ils pas eu le choix, intervint Boxoen songeur.

A l'autre bout de la planète, un être se releva. Il n'entendait rien. Un seul de ses yeux fonctionnait encore. Il essaya de se lever et y parvint péniblement. Une de ses jambes était restée bloquée en position droite. Il porta son regard sur son bras gauche qui n'était retenu à son corps que par quelques filaments, et de sa main valide, il le

désolidarisa du reste de sa carcasse.

Derrière lui se trouvait une partie du transporteur. Il tourna la tête et regarda le paysage qui l'entourait. Partout le désert. Une multitude de dunes se succédaient à l'infini telle une vague de sable arrêtée en pleine course. Le soleil était haut dans le ciel.

Il tenta de se situer mais ne disposant d'aucun élément concret, il abandonna cette idée. A tout hasard, il décida de partir vers le Nord.

La plupart de ses capteurs sensoriels étaient en dysfonction. Ce n'est que grâce à la maîtrise parfaite de ses mouvements qu'il parvenait à garder l'équilibre. Concentré sur chacun de ses pas, il évitait ainsi de penser, de chercher à comprendre les images étranges et incongrues qui flottaient à la lisière de sa conscience.

Un enfant en train de nager dans une mer éclairée par deux soleils. Le visage d'un adolescent au regard fier qui venait d'apprendre la mort de sa mère. La chute au fond d'un ravin de ce jeune garçon devenu homme...

Clint balaya ces images et se concentra sur sa marche, rien que sa marche.

Une seule pensée restait en suspens dans son esprit : j'aurais dû être mort !

- 16 -

Tropical

L'agent spécial fédéral, Jane Karin, prit une profonde inspiration, et pénétra dans le bordel. Des effluves d'encens et des relents d'alcool agressèrent aussitôt ses narines. Vêtue d'un tailleur strict, elle détonnait complètement dans cet univers de débauche et de luxure. Deux camés se tenaient avachis dans des fauteuils en bambous.

- Regarde cette pute ! fit l'un d'eux en ébauchant un sourire édenté.

Karin lui jeta un mauvais regard.

- T'es pas prêt de la baiser ! se moqua le second caméra.

Une musique d'opérette s'échappait d'un haut-parleur posé sur le comptoir de l'hôtel de passe. Karin s'avança à la rencontre du tenancier. Un vieil homme maigrichon, à la chevelure clairsemée qui

tombait en longues anglaises le long de ses joues creuses.

- Qu'est-ce que je peux pour vous ? lui demanda-t-il son regard retrouvant une jeunesse qu'il savait à jamais perdue.

Karin extirpa une photo de l'intérieur de sa veste.

- Je cherche cet homme. Il paraît que c'est un habitué, dit-elle d'une voix claire avec une pointe d'autorité.

Le vieil homme prit la photo d'une main et de l'autre commença à se gratter le front.

- Connais pas, dit-il au bout de longues secondes en reposant la photo sur le comptoir.

Des cris orgasmiques se firent entendre au-dessus d'eux. Karin réprima un frisson de dégoût. Il fallait qu'elle garde son calme. Elle sortit de sa poche une liasse de cinq cents coupons et les mit dans la main du tenancier.

- Ah ! Si, je crois me souvenir maintenant. Mais vous venez de le rater, ma p'tite dame. Il est parti ce matin même à la chasse au wurtz.

Karin hocha gravement la tête.

- Où pourrais-je trouver un guide ?
- Un guide ? la reprit le vieil homme avant de se mettre à rire. Personne n'est assez fou pour s'enfoncer dans le moyeu profond !

Karin esquissa un sourire qu'elle transforma subitement en attitude glaciale.

- Où se trouve le moyeu profond ?

Les deux camés arrêterent de marmonner des insanités, le tenancier cessa de rire. Seul le chant d'un ténor d'opérette continuait à résonner dans l'espace.

- Au sol, mais je serais à votre place, je l'attendrais bien tranquillement ici, dit le vieil homme.

Karin jeta un regard à droite puis à gauche.

- Mais vous n'êtes pas à ma place, dit-elle en lui envoyant un clin d'œil incisif.

Le vieil homme haussa les épaules. Les deux camés s'entre-regardèrent et explosèrent de rire. Karin les ignore et ressortit du bordel pour se retrouver sur la passerelle centrale.

Elle alla se poster près de la rambarde et fouilla du regard la cime des gigantesques baobabs qui donnaient l'impression d'un tapis verdâtre qui ondulait au gré du vent.

La chaleur de la journée s'était apaisée. A cette heure crépusculaire, l'air s'était radouci et la sensation d'étouffement qui l'avait surprise à la descente de la navette était à présent oubliée.

Durant son trajet pour Sibon, petite ville oubliée de Tropical, elle avait consulté tous les fichiers et notes possibles sur cette planète, composée

de trois continents situés en majeure partie autour de l'équateur.

Le climat de Tropical était fidèle à son nom. Destination privilégiée des touristes de la Fédération, les autochtones avaient su tirer profit de ses magnifiques plages de sable fin et de la faune maritime particulièrement abondante, pour construire une société bâtie sur le tourisme.

Mais des hommes avides d'aventures avaient refusé cet art de vivre. Ils avaient colonisé les terres inhospitalières du plus petit continent de la planète, et avaient fondé de véritables villages au sommet des jungles impropres à la vie humaine.

Hauts de près de trois cents mètres et larges de dix à trente mètres pour certains, les baobabs formaient une forêt impénétrable sur plusieurs hectares.

Les villages construits en bois, étaient plus un amoncellement de plates-formes et de ponts reliés entre eux plutôt qu'un véritable centre de vie. Les gens vivaient de divers trafics, essentiellement illicites. Commerce du sexe, drogues et recels en tout genre.

Karin préféra oublier ces travers et se concentra sur sa mission : retrouver Carlos Corazon.

De prime abord surprise puis dépitée d'une telle affectation, elle avait néanmoins accepté la proposition de Li Lien, le directeur du Bureau.

Corazon était connu dans les services pour ses diverses folies paranoïaques et fantasmagoriques. Après une dernière mission sur Felanor, il s'était retiré du Bureau, et avait disparu sans laisser d'adresse.

Où des dizaines d'agents n'avaient pas réussi à dénicher le moindre indice quant au lieu de sa retraite, il avait fallu moins de deux jours d'investigation à l'agent Karin, pour retrouver sa trace.

Désormais si proche du but, elle ne comptait pas le laisser filer, et peu importait les risques qu'il y avait à pénétrer dans le moyeu profond.

Elle jeta un dernier regard sur le ciel et décida de ne pas perdre un instant. Elle dévala plusieurs passerelles, passa devant de nombreuses habitations accolées à des troncs indestructibles, puis elle descendit trois niveaux de cette ville bâtie dans les airs, pour se retrouver devant le funiculaire qui menait au sol.

Un employé était nonchalamment assis par terre en train de fumer une cigarette. Il souleva une paupière, pour la refermer aussitôt.

- C'est fermé, revenez demain.

Karin l'enjamba et monta dans le funiculaire et referma la glissière devant elle.

- Hé, qu'est-ce que vous foutez ! jacassa l'homme en se levant. Faut pas descendre !

Karin lui jeta un regard faussement désolé, et sortit une liasse de billets qu'elle lui glissa à travers les barreaux de la glissière.

- Je suis attendue, soyez gentil.

L'homme sembla hésiter, mais il n'osa pas prendre le risque de tout perdre. Il enclencha la descente.

Karin activa son mémo et après avoir tâtonné quelques instants, un plan du niveau au sol s'afficha. Elle jugea sa position et étudia le parcours pour rejoindre la zone du moyeu profond. A priori rien de bien difficile.

Elle remit le mémo dans la poche intérieure de sa veste, puis sortit une torche de son sac.

Plus le funiculaire s'enfonçait sous la voûte des arbres, plus la nuit semblait impénétrable. Hormis la lumière de l'ampoule qui pendait au-dessus de sa tête, rien d'autre n'éclairait les alentours.

Issu d'une technologie primaire, le funiculaire mit près de cinq minutes pour descendre les quatre cents mètres et enfin toucher terre.

Karin ouvrit la glissière et posa le pied sur l'humus qui tapissait le sol. A l'inverse des hauteurs, à ce niveau, la chaleur était totalement absente. Le froid régnait sur cette forêt de troncs gigantesques qui formaient l'unique décor.

Torche à la main, Karin avançait dans la direction du moyeu profond. Une main sur la hanche, prête à dégainer si besoin était, elle faisait attention au moindre bruit.

Au bout de quatre kilomètres de marche, elle commença à douter de la pertinence de son action. Peut-être aurait-elle mieux fait d'attendre le retour de Corazon. Mais elle se rappela alors les ordres de son supérieur : « Nous n'avons pas une seule seconde à perdre, il se peut que Corazon soit notre meilleure chance ».

Malgré tout, elle ne voyait pas vraiment comment elle allait le retrouver dans cet entrelacs de troncs.

Des animaux noctambules s'envoyaient leurs cris de reconnaissance. Rien de bien inquiétant. Karin parvint enfin à la lisière du moyeu profond et comprit pourquoi personne ne s'était risqué à venir avec elle. A partir de là le climat changeait complètement.

Une brume de plus en plus épaisse l'entourait. Le sol devenait bourbeux. Un véritable marécage.

Elle sortit son mémo et activa la fonction thermique. Plusieurs points s'allumèrent. Il y avait de la vie dans le coin. Sûrement son homme, mais aussi des animaux d'une tout autre carrure que ceux qui avaient fui à son passage. Des wurtz ?

Le tenancier du bordel lui avait dit que Corazon était à la chasse de cet animal. Karin chercha dans la mémoire de son appareil une image du prédateur.

Elle fut horrifiée quand sa recherche aboutit : un animal de la race des félins, avec de longues dents de sabre qui pouvaient réduire en charpie n'importe quel être vivant sur cette planète.

Karin éteignit son mémo, et tout en serrant sa torche d'une main, de l'autre elle sortit son pistolet qu'elle régla sur l'intensité maximum. Elle s'arma de courage et pénétra dans le marécage. L'humidité glacée s'enfonçait dans sa chair. De la buée s'échappait de sa bouche à chaque expiration.

Karin prit le seul chemin qui semblait praticable, en espérant que Corazon avait été assez prudent pour ne pas avoir tenté une traversée en dehors des sentiers battus.

Ignorant le froid, pour ne penser à rien d'autre qu'à sa proie, elle avançait toujours davantage dans le moyeu profond.

Elle passait un petit monticule quand elle entendit un léger bruit régulier. Elle se figea, bien décidée à découvrir la source de cette nuisance sonore. Mais c'était juste ses dents qui claquaient !

Elle secoua la tête en soupirant. Elle n'avait aucune chance de retrouver Corazon dans cet univers hostile et insondable. Elle remit son pistolet dans son étui. Il était temps qu'elle fasse demi-tour.

Elle allait rebrousser chemin, quand le tranchant d'une lame se posa sur son cou.

- Un seul geste et vous êtes morte, dit une voix derrière elle.

Karin pouvait sentir la présence dans son dos. L'haleine de l'homme qui lui réchauffait la nuque. Elle sentit une main lui saisir sa lampe. Elle ne chercha pas à résister.

- Corazon ?

La lame du couteau se fit plus pressante sur sa trachée.

- Que lui voulez-vous ?

Le temps s'arrêta. Une mauvaise réponse pouvait entraîner sa mort immédiate.

- J'ai besoin de lui, dit-elle.

L'homme sembla hésiter quelques instants, puis délicatement, il retira la lame. Karin n'essaya pas de prendre l'avantage. Si l'homme avait pu la surprendre une fois, elle ne voulait pas tenter le diable au risque de tout perdre.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Karin se retourna et tomba sur un visage peinturluré de vert. L'homme braquait la lampe sur elle. Tout ce qu'elle put distinguer, ce fut qu'il portait une casquette et une combinaison de camouflage.

- Je m'appelle Jane Karin. Je travaille pour la Fédération. Nous avons besoin de son aide.

- Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il pourrait vous aider ?

Karin ignore ses doutes et répondit franchement :

- Nous avons besoin de ses compétences en certaines matières, et en particulier de ses connaissances du mythe des androïdes.

- Ce n'est pas un mythe. Mais à quoi bon discuter. Je n'ai plus rien à faire avec le Bureau. Je veux juste qu'on me foute la paix, dit Corazon.

Karin s'aperçut qu'elle avait réveillé une vieille blessure. Elle lorgna du coin de l'œil la main qui tenait le couteau. Corazon eut un sourire mauvais.

- Vous avez peur, agent Karin ? Vous craignez pour votre vie ?

- Non.

Corazon ouvrit de grands yeux, la renversa en arrière et lui arracha son pistolet d'un geste vif. Karin sentit plus qu'elle ne vit une ombre gigantesque passer au-dessus d'elle.

Corazon roula sur lui-même et tira sur le wurtz qui se préparait à bondir à nouveau.

Touché en pleine poitrine l'animal poussa un gémissement de douleur et s'écroula de tout son poids sur le sol. Corazon se releva et s'approcha de l'animal. La bête soufflait encore. Il reporta son attention sur Karin et lui adressa un regard plein de reproches, puis il s'adressa au wurtz :

- Je suis désolé, lui dit-il avant de l'achever d'une giclée de laser dans la tête.

Karin se releva, s'épousseta avant de se recoiffer d'un geste de la main. Corazon était toujours penché sur la carcasse de l'animal.

- Merci, dit-elle.

Corazon ne sembla pas l'avoir entendue.

- Le chasseur ne trouve sa fierté que si sa proie a autant de chance que lui de gagner le combat, dit-il le regard baissé vers sa victime. (Puis il foudroya Karin du regard.) Vous avez gâché ma journée. Si vous pensiez avoir une occasion de me convaincre de vous suivre, la voilà partie en fumée.

Sans un mot de plus, il prit le sentier qui menait à l'extérieur du moyeu profond. Karin s'empressa de le suivre tandis que la colère montait en elle :

- Mais pour qui vous prenez-vous ? Je n'ai de leçon à recevoir de personne, et en particulier de vous !

Corazon émit un grognement de dédain et poursuivit sa route dans ce décor spectral où seule la lumière d'une torche éclairait leurs pas.

- Oui, vous pouvez donner des leçons, mais, moi, au moins j'ai ma conscience pour moi ! cracha-t-elle furibonde.

Corazon se retourna et lui jeta son plus mauvais regard à la figure.

- Vous ne savez rien ! Vous n'avez aucune idée de ce qui s'est réellement passé.

La rage emplissait le cœur de Corazon. Jamais il ne pourrait oublier les événements qui l'avaient amené à disparaître. Jamais il ne pourrait

oublier le regard de toute cette famille qui lui avait fait confiance. Quatre cadavres enterrés sur Felanor, petite planète paisible qui avait eu la malchance d'être le berceau d'un groupe de terroristes religieux qui avaient eu l'illusoire espoir de mettre au pas la Fédération.

Non jamais il ne pourrait oublier.

Karin se rendit compte qu'elle était allée trop loin. Elle avait perdu son légendaire self- control. Une faute digne d'un débutant. Elle fit le calme en elle et chercha un moyen de renouer le dialogue. Il fallait qu'il accepte de la suivre.

Elle accéléra le pas et fut de nouveau à sa hauteur. Dans un silence lugubre, ils parcoururent les derniers kilomètres sans échanger la moindre parole. Et quand ils arrivèrent enfin devant le funiculaire, Karin se planta devant lui, et lui adressa son regard le plus désolé.

- Je vous présente mes excuses, dit-elle en cherchant dans ses yeux le signe de son absolution. J'ai parlé sous le coup de la colère. Comme vous le dites, je ne sais rien. Et connaissant le Bureau, il est fort probable que le rapport que j'ai lu sur cet événement n'était peut-être qu'une version simplifiée de la réalité.

- Falsifiée serait le mot juste. J'avais donné ma parole. Le Bureau m'a trahi. Les Nelson se font fait abattre comme des chiens. Plus jamais je ne travaillerai pour le Bureau, agent Karin.

Ils montèrent dans le funiculaire, et après avoir refermé la glissière, Corazon enclencha la remontée. Des sentiments douloureux assombrissaient ses pensées. Des souvenirs pénibles que l'arrivée de l'agent fédéral avait ravivés.

Il se tourna vers elle, mais ne trouva pas la force de l'invectiver une nouvelle fois. D'une certaine façon, il admirait son courage, sa volonté et sa détermination. Un agent exemplaire. Une brave fille qui croyait encore à la respectabilité du Bureau. Mais tout cela appartenait au passé.

Ici était son repaire. Il n'avait plus rien à faire d'une civilisation en laquelle il ne croyait plus.

Une secousse lui fit prendre conscience qu'ils étaient arrivés. Le gardien vint leur ouvrir la glissière. Reconnaisant Corazon, il lui fit un salut et retourna s'allonger.

- Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, dit Corazon.

Karin soutint son regard.

- La nuit porte conseil. Prenez le temps de réfléchir. La vie de milliards de personnes est en jeu.

L'ex-agent partit d'un grand éclat de rire rempli de mépris.

- Quelle grande preuve d'humanité ! Pour ma part je ne

vois aucune différence entre la mort de milliards de personnes ou celle de quatre. Bonsoir.

Il la laissa seule avec ses doutes.

Karin comprenait qu'elle l'avait perdu. Elle réalisa que le Corazon de l'époque était mort. Même si l'enveloppe restait la même, l'être qui l'habitait avait radicalement changé. Cet homme ne leur serait désormais d'aucune utilité.

Elle sortit son mémo de la poche et chercha l'adresse d'un hôtel fréquentable. Au lever du jour, elle retournerait en orbite préparer sa mission.

- 17 -

Terre

Il flottait dans une marée de chiffres. Un hibou vint se poser près de lui, et se mit à lui réciter toute une suite d'algorithmes étranges et fascinants.

Elliot s'émerveilla de la beauté de ce chant fabuleux. Il fit quelques brasses dans ce vide numérique et arriva dans une zone dégagée où les repères se faisaient rares.

Il se mit en tailleur et ouvrit sa dizaine de paires d'yeux, essayant de cerner tout le contour de cet espace à douze dimensions. Il fronça les sourcils et soudain une équation s'enflamma en lettres dorées devant lui. Il tendit le bras et alors qu'il allait la toucher, il fut aspiré dans un vortex...

Elliot ouvrit les yeux. Le souffle haletant, il se redressa dans son fauteuil et essuya son front inondé de sueur. Puis il se souvint de son rêve. Il se mit à ricaner, puis son rire s'amplifia de plus en plus.

Assis derrière lui, Extanza se retenait d'intervenir. Il sentait que quelque chose s'était passé.

- Rallumez le laboratoire, dit Elliot en se tournant vers lui.

Extanza laissa percer un sourire, et s'acquitta de sa tâche comme s'il n'était qu'un simple laborantin.

Elliot se mit aux commandes des divers appareils puis, après avoir entré dans l'ordinateur central toute une série de données, il activa l'une des machines qui émit un rayonnement laser qui vint frapper l'Œil de Dieu en plein dans son centre.

Extanza avait éteint toutes les lumières et c'est seulement éclairés par la lumière du laser et de ses reflets dans l'œuf multicolore qu'ils attendaient la délivrance. Les secondes passaient mais rien ne se manifestait.

Elliot gardait son calme.

Cela devait marcher. Il ne voulait pas croire à une erreur.

Puis quand l'espoir commença à se dissiper, le miracle survint. L'Œil de Dieu entra en résonance.

Un son, une note, se fit entendre en provenance de l'objet qui ne reflétait plus la lumière mais l'avalait entièrement.

- Incroyable, chuchota Elliot qui était subjugué par ce spectacle fascinant.

Cela relevait de l'impossible et pourtant...

- Félicitations, John, je suis fier de vous, dit Extanza en se rapprochant du scientifique. Je crois que vous avez gagné votre liberté.

Elliot se retourna vers lui le visage décomposé.

- Qu'est-ce que vous-voulez dire ?

- Vous êtes libre. Vous pouvez retourner chez vous. J'ai fait déposer sur votre compte en banque une somme plutôt généreuse. Vous m'avez été d'une grande aide. Je vous dois bien cela.

Elliot baissa les yeux et secoua la tête, déçu. Extanza s'attendait pour le moins à être remercié et il n'arrivait pas à comprendre l'attitude du scientifique. En d'autres temps, il se serait montré moins clément.

- Je me moque de votre argent. Il est des choses qui ont plus de valeur à mes yeux : la connaissance fait partie de celle-ci. Je vous en prie, laissez-moi vous suivre. Je suis certain que je peux vous être encore utile.

Elliot ne pouvait supporter l'idée de passer à côtés des révélations qu'il sentait à portée de main. Il devait examiner, étudier avec minutie cet objet aux propriétés exceptionnelles. Il savait qu'il n'aurait jamais une autre occasion de tomber sur une telle découverte.

- Je crois que vous n'avez aucune idée de qui je suis et du risque que vous prendriez à rester à mes côtés. Etes-vous prêt à mourir pour découvrir mes secrets ? dit Extanza d'une voix puissante.

L'atmosphère se fit pesante. Elliot n'avait rien d'un suicidaire, et il réalisa que les paroles d'Extanza étaient à prendre avec le plus grand sérieux. Pourtant, au fond de lui, il n'arrivait pas à croire qu'il puisse lui arriver malheur s'il le suivait. Raffermissant sa volonté, il plongeait son regard dans celui de l'homme.

- Tout le monde doit mourir un jour, non ?

Extanza sourit et se garda de le contredire.

- Très bien, dans ce cas ne perdons pas une seconde, nous avons un long voyage à faire. Un très long voyage.

La lumière matinale qui envahissait la chambre réveilla Roseta qui s'étira longuement dans son lit. Elle jeta un regard par l'immense baie et sourit face à la nature qui se dévoilait à elle. La Méditerranée dans toute sa splendeur.

Cela faisait près d'une semaine qu'elle était l'invitée de Dominati. Sept jours de repos et de tranquillité.

Même si l'homme n'avait fourni aucune réponse à ses questions, l'inquiétude de la première rencontre s'était évanouie. Dominati s'était avéré un hôte particulièrement attentionné et charmant.

Ils avaient passé des heures à discuter à bâtons rompus. Roseta avait été très vite impressionnée par sa culture et son omniscience. Il pouvait parler de n'importe quel sujet à la façon d'un expert.

Elle ne savait rien de lui, et n'arrivait pas à croire qu'un tel personnage puisse être inconnu des grands argentiers de la planète.

Elle aurait aimé faire des recherches, mais aucun mémo ou ordinateur central n'était à sa disposition. Isolée dans cette vaste demeure à quelques kilomètres du premier village, elle passait ses journées au bord de la plage ou à lire des romans d'aventure d'auteurs dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence et qu'elle avait découverts dans la bibliothèque de son hôte.

Roseta quitta sa chambre et descendit au salon. L'odeur du café chaud lui titilla les narines. Elle s'installa dans un confortable canapé et mit de la musique classique. Deux croissants étaient posés à côté d'une tasse bouillante.

- Avez-vous passé une agréable nuit ?

Roseta leva la tête et aperçut Dominati qui s'approchait.

- Somptueuse. Et vous ?

Il s'assit en face d'elle et lui sourit.

- Merveilleuse, répondit-il en baissant la musique d'un ton.

Il se pencha en avant et darda sur elle son regard hypnotique.

- J'ai besoin d'une réponse Roseta. Acceptez-vous de me livrer votre entreprise ?

Que devait-elle répondre à une telle absurdité ? Elle ne pouvait imaginer qu'il l'oblige à coopérer. Et de toute manière, elle savait que personne ne croirait à une cession, si jamais elle ne revenait pas vivante de Terre.

- Donnez-moi une seule raison, répondit-elle en se préparant à une longue confrontation.

- Je vous en ai déjà parlé, l'immortalité, n'est-ce pas une bonne raison ?

Roseta secoua la tête. Elle n'arrivait pas à comprendre comment un homme aussi intelligent, pouvait croire à une pareille ineptie. Tout le monde devait mourir un jour. La science était têtue. Rien ne pouvait empêcher la mort. La repousser certainement, mais pas l'annihiler.

- Comprenez-moi, comment voulez-vous que je vous croie. Ce que vous me promettez est absolument impossible.

Dominati hocha la tête comme déçu. Puis il ouvrit sa main gauche en tendant la paume vers le haut. Il se mit à réciter une incantation dans un langage inconnu et un fruit apparut et se posa dans sa main.

- Tenez, dit-il en l'offrant à Roseta.

- Merci, dit-elle avant de croquer un morceau de la pomme.

Un liquide sucré lui émoussa les papilles.

- Comment faites-vous cela ?

- C'est un de mes pouvoirs. Cette pomme provient d'un des paniers qui se trouvent dans la cuisine.

Roseta s'enfonça dans le canapé.

- Vous voulez me faire croire à la téléportation ?

Dominati haussa les épaules.

- Vous croyez bien aux points neuraux, se défendit-il simplement.

Un point pour lui, reconnut Roseta. Mais il y avait tout de même une différence entre un phénomène physique non encore élucidé et un tour de magie.

- Cela n'a rien à voir. Durant mon enfance, mon père, parfois, m'emmenait voir un grand magicien. Ne le prenez pas mal, mais ses tours étaient bien plus impressionnants que le vôtre.

Dominati se releva et fit quelques pas en direction de la baie vitrée. Un nuage passa devant le soleil naissant, créant une légère obscurité dans la pièce.

- Vous m'avez demandé une preuve et je vous l'ai fournie. Si je disparaissais devant vos yeux, si je m'envole, ou si des cornes me poussent sur le front, vous réfuterez chacun de mes prodiges comme étant de simples illusions.

Roseta eut un sourire désolé.

- Quel que soit le miracle que je pourrai réaliser vous n'y croirez pas, alors à quoi bon me demander une preuve de mes pouvoirs ? Je vous demande simplement d'avoir confiance en moi. Ce n'est qu'une question de foi. (Il fit une pause et s'avança vers elle.) Etes-vous avec moi, mademoiselle Ming ?

- Je regrette mais cela m'est impossible.

Un éclair de colère passa dans les yeux de Dominati. Il retourna s'asseoir dans un fauteuil, puis avec un regard attristé, il dit à son invitée :

- Dommage, j'aurais aimé que vous soyez mon impératrice.

Un frisson traversa le corps de Roseta. Les pupilles de Dominati étaient devenues d'un rouge flamboyant.

- Considérez-vous comme ma prisonnière. Pour le reste du monde, vous êtes morte.

Il alluma l'holo-vidéo sur une des plus grandes chaînes d'informations continues.

- ... Nous venons de l'apprendre à l'instant. Le jet privé de Roseta Ming se serait abîmé en mer. En vacances à Capuano, petit village en bordure de mer sur la planète Terre, la richissime héritière de l'empire Ming (sa photo apparut) devait repartir pour Thantos dans l'après-midi. Malheureusement...

Dominati coupa les informations.

- A plus tard, lança-t-il.

Il sortit du salon et laissa Roseta seule avec une peur qui la figea d'effroi.

- 18 -

Kigoma

Aux côtés de Drake et Lucinda, Wilson se tenait prostré sur un siège dans une cabine d'un vaisseau appartenant à Gerrold. Chacun avait conscience qu'ils avaient passé le Rubicon.

- C'est de la folie, dit Drake.

- Peut-être, mais peut-être pas, répondit Lucinda.

Un léger frémissement. Le vaisseau décolla.

- Crois-tu un seul instant que nous avons une chance de vaincre les humains ? demanda Drake.

- Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que le temps de la peur est terminé. Nous ne pouvons vivre éternellement comme des parias. Les humains doivent nous accepter ou bien il en sera fini d'une des deux espèces.

Wilson releva la tête et leur adressa un regard accablé.

- Où allons-nous ?

Le visage soucieux, Drake se retourna vers lui.

- Nous retournons sur Eden. (Il se leva et vint s'asseoir près de lui.) Croyez bien que je suis tout comme vous, épouvanté par ce que prépare Gerrold. Je n'ai jamais aimé ce type. Il a la fâcheuse habitude de se prendre pour le centre du monde.

Wilson se gratta la barbe. Il ne savait quoi penser de Drake. Plus les jours passait, plus il se prenait d'amitié pour cette machine. Si l'on était capable d'éprouver des sentiments pour un animal, ne le pouvait-on pas pour un être au cerveau artificiel ?

- Parlez-moi du Nouveau Dieu, dit-il en posant sa main sur l'épaule de son compagnon d'infortune.

Surpris par cet élan fraternel, Drake eut un geste instinctif de recul. Wilson retira prestement sa main.

- J'ai promis à Isaac de ne rien vous dire. Une promesse est une promesse.

Lucinda ricana et se rapprocha des deux hommes.

- Moi, je n'ai rien promis, mon cher frère. Je vais vous en parler du Nouveau Dieu.

Drake était persuadé qu'ils étaient sur écoute. Nul doute qu'un des sbires de Gerrold n'allait pas tarder à pénétrer dans leur compartiment.

- Rien ni personne n'est éternel, frère Wilson, y compris les androïdes.

Un grésillement se fit entendre par les haut-parleurs, puis la voix d'un officier retentit.

- Nous venons de quitter Kigoma.

Drake alluma un écran de contrôle qui montra l'ampleur des batailles qui étaient en train de se dérouler dans l'espace.

Afin de faciliter leur fuite, des dizaines de navettes kamikazes fondaient délibérément dans les croiseurs les plus importants créant des dommages phénoménaux.

Muni d'un brouilleur de dernière génération, le vaisseau dans lequel se trouvaient les rescapés androïdes, fonçait droit vers un des trois points neuraux du système.

- Pouvez-vous continuer ? demanda Wilson.

Lucinda s'enfonça dans un siège et tira une cigarette de la poche de sa veste. Avec une certaine élégance, elle l'alluma et aspira une bouffée de fumée.

- Même si je n'ai pas pu assister à sa création, Isaac m'a permis de rattraper trois siècles d'ignorance et d'en apprendre autant sur eux que sur moi-même. (Elle tira une nouvelle fois sur sa cigarette.) Au début de l'ère androïde, nous ne croyions en rien, si ce n'est à notre propre existence. Nous savions que

nous étions des machines. Du néant nous venions, au néant nous retournerions. Dieu était un concept en total décalage avec nos aspirations personnelles. Nous ne souhaitions pas nous marier, avoir des enfants, et n'avions aucun espoir d'avoir, un jour, notre âme récupérée au paradis. C'était un fait, et nous l'acceptions tous. Nous n'étions que des machines pensantes. Pourtant certains d'entre nous osèrent imaginer qu'ils avaient autant de légitimité à croire en Dieu que les humains. Si ces derniers avaient leur Dieu, pourquoi ne créerions-nous pas le nôtre ? Simple spéculation intellectuelle, car lorsque nos corps humains avaient fait leur temps, nos cerveaux de silicium étaient alors désactivés et détruits. Fin de partie.

- Passage par le point neural dans cinq minutes, l'interrompt une seconde fois la voix en provenance des haut-parleurs.

Lucinda fronça les sourcils et reprit ses explications.

- Après « la guerre pour la liberté » qui me conduisit à devenir une proscriète, une exilée, les survivants du génocide se réfugièrent sur Kigoma et purent mettre en avant les idées, les concepts, que des années de servitude docile nous avaient forcés à imaginer pour nous permettre d'espérer en un futur meilleur. Si nos grands esprits usèrent de leurs facultés pour se lancer dans des programmes de recherche militaire visant à la fabrication d'armes plus terribles les unes que les autres, d'autres cherchèrent à donner un destin à notre espèce. L'idée de nous rendre immortel naquit en ces temps-là. Par changement de corps de façon régulière, nos cerveaux à l'abri de l'usure, pouvaient ainsi être transplantés indéfiniment. Nous allions atteindre le rêve le plus fabuleux de l'humanité. Pourtant tous n'étaient pas satisfaits. Car il n'était ignoré de personne que l'immortalité n'est qu'une simple illusion. Quelle que soit la durée de notre vie, un jour, dans cent ans, voire mille ans, ou encore dix millions d'années, tout androïde trouvera la mort, au moins de façon accidentelle. C'est la loi des probabilités.

- Qu'est-ce que vous voulez dire par-là ? l'interrogea Wilson sur le qui-vive.

Son excitation était à son comble. Il était sur le point de connaître les secrets de ces machines.

- Si un être humain a une chance sur un million de mourir d'un accident dans la journée, il est logique qu'au bout d'un million de journées, cet être sera mort. D'accord ? demanda-t-elle attendant son acquiescement.

Wilson hocha la tête.

- Continuez, je vous en prie.

- Ainsi, aussi longues que puissent être nos vies, la mort nous rattrape toujours en fin de compte. Ce fut Alexander O'Brian qui, reprenant des thèses de Hsiang Li Tung, créa un réceptacle pour tous nos souvenirs qu'il associa à un nouveau genre de mémoire vive. Quand un des nôtres décidait ne pas vouloir être réincarné, son cerveau était alors connecté à ce supra-ordinateur et sa mémoire dupliquée dans celle du supra-ordinateur.

- Vous insinuez que nombre des vôtres ont décidé de leur propre volonté de ne pas vouloir continuer à vivre ?

Drake se racla la gorge et intervint à son tour :

- Vous ne pouvez pas imaginer à quel point nous voulons ressembler à des humains. Et pour certains cela consiste à avoir une perspective de la vie de façon humaine : un seul corps, une seule vie. Les androïdes sont fiers de leur appartenance à l'Humanité, frère Wilson, dit-il d'un ton quasi-cérémonieux.

Wilson ne put que hocher gravement la tête. Pour la première fois, il envisageait de revoir sa position sur les mœurs de ces machines.

- Mais peu important ces considérations. Le grand événement fut quand, à force de réglages et de tâtonnements, ce supra-ordinateur acquit la conscience de soi, exposa Lucinda. Personne ne put l'expliquer et ce nouvel être se déclara : Nouveau Dieu.

- Qu'est-ce que vous entendez par-là ?

L'incompréhension pouvait se lire sur chaque trait du visage du moine.

- Un soir, il n'était qu'un simple ordinateur, le lendemain, il s'est déclaré Dieu, à la place de Dieu, dit Drake qui avait assisté à cette création.

Wilson grogna quelque chose dans sa barbe. Il était une chose de se proclamer Dieu, il en était une autre de le démontrer.

- Et vous l'avez cru ? dit-il en dardant sur Drake un regard supérieur.

- Oui, et non, dit-il. Je ne crois en rien d'autre qu'à la science et à la réalité que je peux toucher. Je suis un sceptique et suis d'une méfiance exacerbée envers tout ce qui concerne l'ésotérisme, et les religions en général. Pourtant ce que j'ai vu m'a convaincu.

- Qu'avez-vous vu ? s'impatienta Wilson.

- Des miracles, lâcha Drake.

- C'est impossible. Aussi réels que ces miracles aient pu vous paraître, ils n'étaient que de simples hallucinations. Il ne peut en être autrement.

Après des machines qui singeaient les humains, voilà un Dieu qui

singeait l'unique Créateur ! Un frisson de dégoût l'envahit. Ces machines n'avaient-elles donc aucune décence ?

- C'est ce que j'ai tout d'abord pensé, mais Extanza accomplissait miracles sur miracles...

- Extanza ? le coupa Wilson. Est-ce ainsi que vous nommez votre Nouveau Dieu ?

Lucinda eut un petit rire.

- Non, Drake a oublié de vous dire qu'un des nôtres fut désigné par le Nouveau Dieu comme étant Son Messie. Il lui donna le nom d'Extanza et le pouvoir de modifier la réalité.

Un messie ! Il ne manquait plus que ça, se dit Wilson, dépit.

La porte de la cabine s'ouvrit, laissant apparaître la silhouette d'Isaac.

- Nous avons passé le point neural, le plus dur est derrière nous, se félicita-t-il.

Wilson se redressa et se campa devant l'androïde.

- Croyez-vous en Extanza ? lui demanda-t-il narquois.

Isaac foudroya Drake du regard.

- C'est moi qui lui ai tout dit, intervint Lucinda. Après tout, il a le droit de savoir.

Un sentiment fugace de colère envahit le visage d'Isaac.

- Très bien, vous connaissez désormais tous nos petits secrets. J'imagine que vous êtes sceptique.

- On le serait à moins, répliqua Wilson. Je voudrais seulement savoir une dernière chose. La raison exacte de votre scission d'avec Gerrold.

Isaac prit un air étonné.

- Je crois vous l'avoir déjà expliqué. J'étais contre le prélèvement de corps sur le peuple kigomais. Nous savions faire des clones, nous devons cesser cette barbarie.

- Mensonge. Je sais quel genre d'homme vous êtes. Vous n'êtes pas du genre à fuir sans essayer de vous imposer. Vous aimez trop le pouvoir pour cela. Quelles que soient vos intentions affichées, vous êtes un être profondément malsain. Je vais vous dire pourquoi vous êtes partis, commença Wilson.

C'était juste une intuition. Une idée saugrenue qu'il n'arrivait pas à s'enlever du crâne, mais qui méritait d'être vérifiée.

- Vous aviez une mission. La plus lamentable et pathétique des missions. Bannir tous les sceptiques et les réfractaires à l'apparition du Nouveau Dieu et de son Messie.

Isaac partit d'un grand éclat de rire emplis de dérision qui résonna aux quatre coins de la cabine.

- Cessez vos élucubrations ! Vous perdez la raison, se moqua-t-il.

- Continuez, frère Wilson, intervint Drake. Allez jusqu'au bout de votre réflexion.

Il avait toujours fait confiance à Isaac. Il serait mort pour lui s'il le lui avait demandé. Mais les circonstances avaient changé. Isaac s'était trop facilement aplati devant Gerrold. Se pourrait-il que Wilson eût raison ?

- Vous n'avez pas fui. Vous avez prétexté une raison noble pour mettre de votre côté tous les opposants à Extanza. Ainsi, secondé par Gerrold, il avait les mains libres pour préparer le conflit que vous attendiez tant : la fin de l'humanité.

Lucinda se tourna vers Isaac.

- Dis-moi que ce n'est pas vrai ? Dis-le-moi, dit-elle déboussolée.

Les paroles du moine semblaient si logiques, si pleines de sens. Et pourtant cela ne pouvait être vrai.

- Evidemment, comment peut-on croire en une telle ineptie ! se défendit Isaac.

Songeur, Drake était abasourdi par la pertinence du propos de Wilson. Il devait en avoir le cœur net.

- Répète cette phrase après moi : Je crache sur le Nouveau Dieu et sur son Messie, Extanza.

- Ridicule, répondit Isaac en secouant la tête.

- Vous avez peur de blasphémer ? intervint Wilson. Vous craignez que les foudres de Votre Seigneur s'abattent sur vos épaules. Seriez-vous croyant, Isaac ?

- Je n'ai pas à répondre à une provocation aussi misérable. (Et regardant tour à tour Drake et Lucinda :) Vous savez qui je suis et ce que j'ai fait. Je n'ai pas à prouver ma fidélité pour la cause.

- Mais quelle cause ? demanda Drake qui venait de comprendre la trahison d'Isaac.

- Isaac. Va-t'en, demanda Lucinda.

- Tu ne vas pas croire cela ? l'adjura Isaac.

Un silence s'installa que Wilson brisa alors :

- Oh ! que si elle va le croire. Vous n'avez jamais voulu la sauver car vous saviez qu'elle ne pourrait se résoudre à croire en cet être. Vous l'avez abandonnée pour votre Nouveau Dieu.

Le visage de Lucinda se décomposa, et elle baissa les yeux. Une nouvelle fois la vie venait lui apprendre que le bonheur était une illusion, l'amour une folie.

- Ne le crois pas, se défendit-il en sachant qu'il avait perdu la partie. (Il se retourna vers Wilson et l'attrapa par le haut de sa bure.) Vous me paierez ça, frère Wilson. Vous me paierez ça, très cher.

Il le poussa en avant et le fit tomber à terre avant de se retirer dans un silence de mort.

Drake se baissa pour porter secours au moine et l'aider à se relever.

- Vous êtes quelqu'un de vraiment atypique, frère Wilson. Je crois que c'est pour ça que je vous aime bien.

- Je crois que je vous aime bien aussi, monsieur Drake, du moins dans la mesure où l'on peut aimer une machine, dit-il. Et il était sincère.

- 19 -

Kigoma

Clint, mon nom est Clint, se dit le cyborg en foulant d'un pas mécanique le désert aride.

Malgré ses efforts pour ne pas se rappeler, tous ses souvenirs lui étaient revenus.

Une douleur lancinante lui vrillait l'âme. Il maudissait sa « chance » qui avait fait de lui un survivant au lieu d'être un cadavre comme tous ses autres soldats.

Il haïssait ce corps de métal qui lui enserrait le cerveau. Il pleurait sur ses nouvelles sensations. Ne pas sentir son cœur battre, ses poumons respirer, le vent sur sa peau et la chaleur du soleil. Il n'était qu'un robot. Une vulgaire carcasse de métal.

Pas après pas, il ressassait des pensées pleines de colère, ne se laissant guider que par le seul souci du devoir. Il devait révéler à la face de l'humanité ce qui se tramait. Les androïdes avaient pris le contrôle de la planète et possédaient tout un arsenal susceptible de venir à bout des meilleurs croiseurs de la Fédération.

Imbus de notre pouvoir et de notre puissance, nous nous sommes endormis et nous avons oublié que la paix ne peut être éternelle, se dit-il.

La nuit était étoilée. Clint claudiquait vers le sud-ouest en direction de la première trace de civilisation qui, selon ses estimations, devait se trouver à presque quatre cents kilomètres. Des jours et des jours de marche.

Il vit passer plusieurs fois le soleil à l'horizon avant qu'un événement

impromptu ne le tire de son inconfortable solitude. Le soleil était juste en train de s'étirer au-dessus des dunes quand un vrombissement caractéristique résonna dans le ciel. Il leva la tête et vit une navette venant dans sa direction.

Elle se posa à moins de cent mètres de lui. Une dizaine d'hommes en armes le mit en joue, hésitant cependant sur la conduite à tenir.

- Pas un geste. Un seul mouvement et on vous réduit en bouillie, cria le capitaine Boxoen en se rapprochant.

Ce cyborg avait un comportement étrange. Il tenait son unique bras de métal en l'air. Comme un signe de reddition.

Quand il reconnut le militaire qui s'approchait, Clint ne put réprimer un cri de surprise. Une fois de plus la chance était avec lui. Mais cette fois-ci il ne le regrettait pas.

- Capitaine Boxoen, je suis heureux de vous savoir en vie, dit-il essayant de ne pas penser à sa voix oxydée. J'ai tant de choses à vous dire.

Leurs bottes s'enfonçaient dans le sable. Boxoen et sa cohorte de soldats ralentirent leur progression.

Il connaissait son identité. Etaient-ils donc tous fichés par cet organisme ? Quels moyens utilisaient-ils pour tout connaître sur eux ?

- Vous aurez tout le temps de parler une fois que nous aurons vérifié votre innocence.

Il craignait un autre kamikaze. Il ne pouvait faire monter cette machine dans la navette au risque qu'elle se fasse exploser une fois à son bord.

- Mon capitaine, vous n'êtes pas obligé de rester, vous ne pouvez que nous encombrer, lui souffla le soldat Syd, artificier en chef.

Boxoen trouva la manœuvre bien tentée, mais il avait trop de respect pour ses hommes pour les laisser seuls affronter cette menace. L'armée de la Fédération est une famille soudée, se dit-il en continuant à avancer.

- Vous n'avez rien à craindre de moi. Je suis avec vous. Nous n'avons pas une seule seconde à perdre, argumenta Clint.

Les soldats l'encadrèrent, tout en le tenant toujours en joue pendant que Syd le passait au scanner de la tête aux pieds.

- Rien à signaler, dit-il avant d'ajouter d'un ton ironique. Du moins dans le cadre de nos connaissances.

Boxoen hocha la tête et revissa sa casquette sur son crâne.

- Etes-vous un robot ou un cyborg ? demanda-t-il en se postant devant lui.

Malgré les multiples dégâts que le crash avait provoqués sur son corps de métal, sa carcasse n'en restait pas moins impressionnante. Boxoen devait s'avouer que c'était une magnifique monstruosité.

- J'ose croire que je suis un homme. Je suis le général Clint, capitaine. Et je me souviens de Belagosse comme si c'était hier. Vous aviez fait preuve d'un courage insensé. Contre l'avis de tous, vous avez laissé parler votre instinct pour sauver une vie. Vous avez pris trois mois ferme, mais, ce jour-là, vous avez gagné mon respect.

Le soleil montait lentement et la chaleur commençait à se faire sentir. La nervosité monta d'un cran.

Boxoen se souvenait lui aussi de cette mission. Décidément cette machine savait beaucoup de choses sur lui.

- Comment espérez-vous que je vais vous croire ? La mémoire n'est pas l'apanage de l'humanité, mon propre mémo en a bien plus que ma cervelle.

Clint fronça des sourcils imaginaires. Il devait le convaincre. Il fallait qu'il le croie.

- Demandez-moi n'importe quoi que vous pensez avoir dit au général Clint et que personne d'autre que lui ne pourrait savoir.

Boxoen fouilla sa mémoire mais ne trouva rien de vraiment pertinent. S'il était un des officiers les plus proches de Clint, il ne s'était jamais laissé aller à des confidences d'une intimité extrême.

- Malheureusement je crains ne jamais lui avoir confié de secret, dit-il en se demandant ce que cherchait cette masse de métal.

- Vous oubliez Reinivik. Il n'y avait que vous et moi quand nous sommes partis destituer l'empereur. Et si je ne me souviens pas des paroles que vous avez pu me dire, je me rappelle votre inflexible loyauté à mes côtés, (Clint fit une pause et ajouta) Accordez-moi le bénéfice du doute, vous serez toujours à même de me liquider plus tard.

Un silence s'installa. Les soldats étaient fascinés autant que répugnés par cette silhouette monstrueuse.

- Mon capitaine, je crois que ses programmes sont complètement grillés ! dit l'un d'eux.

Boxoen n'était pas loin de penser la même chose. Mais si ce n'était pas le cas ?

- Parlez, je vous écoute, décida-t-il enfin.

Clint soupira dans son intérieur cloisonné. Il avait gagné une première bataille.

Durant ses longues journées de marche, il avait eu tout le temps de préparer mentalement le résumé de ces derniers jours. De ses recherches dans la jungle kigomaise, jusqu'à leur capture au sein de l'ancien site désaffecté de la C.R.R.

Puis sa transformation en cyborg qui lui avait ôté toute mémoire de sa

vraie personnalité.

- Ils m'ont fait croire que j'étais un robot ! dit-il la rage au ventre, en expliquant alors son action et sa mission-suicide.

- Quel en était le but ? le coupa Boxoen.

- Je n'en sais rien, mais tout porte à croire qu'il s'agissait de faire diversion. Certainement préparaient-ils leur départ, extrapola-t-il.

Sous un soleil qui montait de plus en plus haut, Boxoen ne savait quoi penser de cette machine. Se pouvait-il vraiment que ce fût le général Clint ?

- Non, leur départ a eu lieu il y a trois jours, au cours d'une bataille bien plus importante que votre attaque. Vous ne nous apprendrez rien que nous ne sachions déjà.

Un des soldats craqua une allumette et s'alluma une cigarette. Malgré son manque d'odorat, Clint salivait à la pensée de tirer sur un bon cigare.

- Alors, c'est qu'ils attendaient quelqu'un.

Boxoen hocha la tête, et dut s'avouer que l'idée était intéressante. Les androïdes n'agissaient pas seuls. Ils devaient avoir des alliés. Mais qui ?

Il avança à moins d'une longueur de bras de la carcasse de métal et se planta fièrement devant elle.

- Je vous accorde le bénéfice du doute. Vous allez venir avec nous. Mais sachez qu'au moindre comportement suspect, vous serez éliminé dans l'instant. Me suis-je bien fait comprendre ?

Clint hocha sa tête métallique. Finalement il se rendait compte que ses renseignements étaient bien maigres et que plus rien ne le poussait à survivre. La Fédération connaissait la nature de leur ennemi. Il ne restait plus qu'à trouver des solutions pour l'éradiquer.

- Tuez-moi, capitaine. Je ne sais combien d'années ce corps peut me faire encore vivre, mais je n'ai aucune envie de le découvrir. Par respect pour ce que j'étais avant, je vous demande de me laisser retrouver mes soldats.

Boxoen leva son arme et la pointa sur la tête de métal. Une simple pression de son index et il en serait fini de cette machine. Pourtant, il hésitait. Le comportement de ce cyborg était pour le moins stupéfiant. Il n'arrivait pas à éliminer la possibilité que ce qu'il lui avait raconté pouvait être vrai. Et si c'était vraiment le général ?

- Laissez-moi m'en charger, mon capitaine, il va payer pour tous les autres, dit le soldat Gersatil.

Deux yeux rouges fixaient Boxoen. Un regard vide et pourtant d'une intensité redoutable.

- Non, dit-il à son soldat, puis à l'intention, de la carcasse

de métal. Si vous êtes vraiment le général Clint, nous allons avoir besoin de votre intelligence et de vos capacités pour tenter de mettre fin à ce conflit. Je serais indigne de mon rang, si je me coupais le bras droit en plein combat. J'imagine que vous avez à cœur de venger l'unité qui vous avez été confiée.

Clint secoua tristement la tête dans une parodie d'émotion humaine. Les visages de Samuelson, d'Alimato, de Douglas et des autres flottèrent à sa conscience. Boxoen avait raison, il devait prendre sur lui et vivre encore un peu, le temps d'annihiler cette abomination.

- Jurez-moi que vous me tuerez après la victoire finale. Je ne veux pas finir dans un laboratoire, capitaine.

Un vent léger se leva. Des grains de sables vinrent griffer le visage des soldats.

- Qui ou quoi que vous soyez, vous avez ma parole, dit Boxoen en commençant de plus en plus à croire à l'invraisemblance de l'identité de cette machine.

Il prit son mémo et se mit en rapport avec Fousteau pour un bref topo qui laissa son interlocuteur extrêmement perplexe.

Des sons, des hurlements, des crépitements d'armes automatiques, des flashes.

Argento souleva difficilement une paupière, mais elle ne put rien voir, tant son œil était embué par les larmes séchées. Elle bougea malgré elle, et la douleur se rappela à elle.

Crucifiée à près de cinq mètres de hauteur, sur un des immenses arbres de la jungle, Argento n'avait plus aucune notion du temps. Depuis quand se trouvait-elle ainsi exposée, dénudée, le corps offert à toutes sortes d'insectes. Une semaine, un mois, une année ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. La seule chose qu'elle désirait, c'était retrouver cet état de léthargie dont elle venait d'émerger.

Elle se remit à gémir, mais aucune larme ne sortit de son corps asséché. Sa gorge n'était qu'un puits de feu. Elle ne sentait plus ses mains, ni ses pieds, garrottés par des liens qui s'enfonçaient au plus profond de sa chair.

Les bruits de l'extérieur lui résonnaient dans le crâne. N'y avait-il aucune limite à la douleur ?

Comme répondant enfin à ses prières, les déflagrations cessèrent pour laisser place à une mélodie plus paisible, celle de voix humaines qui s'exprimaient dans un anglais tout à fait respectable.

- Bordel de mes deux ! Si je trouve un seul survivant, je lui fais bouffer ses couilles, jura le soldat Tang avant de cracher à terre.

- Trouvez des échelles et qu'on coupe leurs liens, dit le capitaine Calowe.

Les soldats s'empressèrent d'exécuter les ordres, puis se hissèrent à la hauteur des deux prisonniers.

Parvenu près de la soldate Argento, le soldat Galiani eut un hoquet de stupéfaction.

- Mon capitaine, elle est en vie !

Argento ne put réprimer un rire qui lui laboura les côtes. La douleur se conjuguant à une jubilation anesthésiante.

- Vous en avez mis, du temps, souffla-telle avant de sombrer dans l'inconscience.

Elle se réveilla quelques heures plus tard sur un lit dans un hôpital de campagne.

Les troupes de la Fédération avaient investi en masse la planète et menaient systématiquement des assauts contre tous les villages kigomais qu'ils trouvaient, les rasant pour la plupart, laissant femmes et enfants dans une désolation totale.

Argento remua sur son lit, et s'aperçut avec soulagement qu'elle ne ressentait plus aucune douleur. Gavée de médicaments, son corps s'acharnait à réparer les dégâts de plusieurs jours d'inanition.

Elle regarda ses bras et découvrit qu'on lui avait amputé les mains. Elle n'osa regarder ses pieds se doutant du sort qui leur avait été réservé.

La toile de l'entrée fut soulevée, et un médecin militaire fit son apparition.

- Soldat Argento ?

- Oui, mon commandant.

Le médecin s'approcha d'elle, et lui passa la main sur le front. Satisfait, il prit une chaise et s'assit à ses côtés.

- Vous n'avez plus rien à craindre. Le processus de régénération fait son travail. D'ici une semaine votre corps aura effacé toutes ses blessures. Quant à vos mains et à vos pieds, des organes vous attendent à la Ceinture pour une greffe, dit-il avant d'ajouter : Vous avez eu une sacrée veine.

Argento se mit à ricaner. Elle ne savait que penser. Rien ne l'avait préparée à la rudesse des Kigomais et aux tortures qu'ils lui avaient fait subir. Elle pouvait entendre encore les rires et les insultes. Si son corps pouvait faire disparaître toute trace de l'épreuve, jamais son âme ne pourrait oublier.

- De la chance, soupira-t-elle.

Les larmes se mirent à rouler sur son visage.

- Est-ce que Gonzalez est en vie ? ajouta-t-elle.

Le médecin baissa la tête, puis la releva avec une mine attristée.

- Non, nous sommes arrivés trop tard.

Le cri d'un singe retentit au-dessus d'eux. La faune sauvage les entourait et les épiait.

- Alors c'est lui qui a eu de la chance, répliqua Argento

Elle ferma les yeux et pria pour qu'un jour elle parvienne à oublier.

La nuit était calme. Un vent glacé soufflait sur la plaine. Assis sur un rocher, isolé de tous, le professeur Rostov était en proie à un profond émoi. Il n'y arrivait pas. Lui qui avait toujours été un homme de conviction et de parole, était assailli par le doute.

Rostov tourna la tête et se releva.

- Pourquoi m'avez-vous demandé cela ? dit-il en levant les yeux vers le ciel.

Il serra les poings, et s'obligea à rebrousser chemin en direction du domaine de Ritournelle. Il passa la porte des écuries et retourna dans l'aile nord où se trouvait son élève, sa victime.

Une humidité suintante s'écoulait le long des murs du couloir recouvert de salpêtre. Torche à la main, il passa devant différentes cellules avant d'arriver à la dernière.

Delphine se tenait prostrée dans un coin. Recroquevillée sur elle-même, elle sanglotait de froid plus que de douleur.

Rostov serra contre son cœur son amulette lui rappelant son appartenance aux « Frères des Maltâmes » et s'obligea à ne pas faiblir.

- Debout, une nouvelle leçon vous attend, tonna-t-il.

Sa voix se répercuta dans toute la pièce.

Delphine ne bougea pas. Elle n'avait plus de force.

Elle n'avait plus aucun doute sur l'identité de son tortionnaire : il était le Diable en personne. Il l'avait déflorée pour mieux l'asservir. Il lui avait montré ce qu'il y avait de plus pur dans l'homme pour mieux la faire chuter dans les bassesses de l'enfer.

- Debout !

Rostov s'avança vers Delphine. Il lui attrapa la main et la força à l'ouvrir. Il prit son couteau et l'enfonça dans cette chair si innocente, avant de se mettre à réciter des incantations.

Lentement un léger filet de brume envahit la pièce. Delphine poussa un hurlement de terreur. Un froid inhumain lui glaça l'âme. Elle rouvrit les yeux et implora Rostov.

- Je vous en prie, laissez-moi. Je ne vous ai rien fait. Je vous en supplie ! lui dit-elle en pleurant.

- Tais-toi ! cracha-t-il furibond. Ne comprends-tu pas la chance qui t'est offerte ? Tu vas devenir une créature parfaite. Une femme que les hommes honoreront de leurs prières. Tu vas régner sur des milliers de serviteurs qui seront à tes pieds. Que veux-tu de plus ?

Delphine baissa les yeux et murmura dans un souffle :

- Je veux que vous me laissiez tranquille. Je vous en prie.

Rostov l'attrapa par les cheveux et la gifla sauvagement. Il devait en finir ce soir. Il savait que s'il faiblissait maintenant, il n'aurait pas le courage de recommencer. Il n'était pas fait pour ces choses-là. Il la tira et la traîna sous des chaînes qui pendaient au milieu de la cellule. Il lui menotta les mains, puis reprit ses incantations, incisant régulièrement et profondément le corps de Delphine.

Une colère rentrée, accompagnée d'un profond sentiment d'impuissance, envahit le cœur de la mère supérieure. Elle ne supportait plus ces cris, ces hurlements. Ne pouvait-il la tuer une bonne fois pour toutes ?

Elle aurait elle-même exécuté cette sentence, si ce De Gustin ne lui avait promis une mort ignominieuse, à elle ainsi qu'à toutes les sœurs si elle tentait quoi que ce soit.

Dès lors, tous les soirs, enfermée dans sa chambre, elle devait endurer ce calvaire et prier jusqu'à la fin des tortures.

- Mon Dieu, faites que cette pauvre enfant meure ce soir. Acceptez son âme en votre sein, pria-t-elle agenouillée, pour l'énième fois.

Elle se releva et allait se coucher quand une lumière attira son attention. Elle courut à la fenêtre, et très vite elle s'aperçut que cette lumière se rapprochait. Etait-ce là une réponse du Tout Puissant ?

Les deux cavaliers galopèrent sur la plaine. Ils étaient enfin arrivés au bout de leur long voyage. Ne prenant le temps de s'arrêter que pour se restaurer et dormir. Guidés par l'urgence de leur mission, ils n'avaient eu de cesse de pousser leurs bêtes à aller toujours plus vite pour rattraper le temps.

- Je n'en peux plus, dit Doryan.

A ses côtés, Marius tenait une lampe à projection plasma dans la main qui éclairait leur chemin à l'horizon.

- Tiens, bon. Nous sommes presque arrivés.

Quelques instants après, le domaine de Ritournelle leur apparaissait dans la clarté lunaire. Une énergie nouvelle s'empara de Doryan. La fatigue semblait comme oubliée.

Il n'avait cessé de harceler Marius de questions, mais ce dernier n'avait jamais daigné lui répondre.

Bientôt ils approchèrent du couvent. Ils distinguèrent une silhouette qui se précipitait à leur rencontre. Ils tirèrent sur les rênes de leur cheval et s'arrêtèrent près d'elle.

- Messire, qui que vous soyez, je vous demande de l'aide, dit une vieille femme au bord des larmes.

Doryan sauta de sa monture et comprit aussitôt la gravité de la situation.

- Où sont-ils ? demanda Marius sans autre forme de cérémonial.

La mère Loubaresse ne chercha pas à connaître la nature de ces nouveaux visiteurs. Ils ne pouvaient être que des envoyés du Ciel.

- Dans les geôles, dit-elle en désignant l'aile nord.
- Des geôles dans un couvent ? s'étonna Doryan tandis que Marius s'éloignait en courant.
- Cette bâtisse fut durant des années une prison, avant qu'un édit du roi Jean II ne la transforme en couvent, précisa la mère Loubaresse.

Toutefois sa phrase se perdit dans le vent, Doryan courait déjà sur les pas de Marius.

Ils n'eurent aucun mal à trouver leur chemin. Des cris insupportables leur indiquant la voie.

Marius éteignit alors sa lampe et progressa plus lentement.

Ils débouchèrent dans un dernier couloir humide où régnait une atmosphère qui glaça l'âme de Doryan.

Quelque chose de mauvais était en train de s'éveiller. Il déglutit et se força à rejeter ses pensées ténébreuses. Il n'avait jamais eu peur de l'obscurité et ne croyait en aucune façon au surnaturel. Aussi dégénérés que soient les hommes et leurs lubies, ils n'en étaient pas moins que des hommes faits de chair et de sang.

De la lumière s'échappait d'une des cellules. Ils entendaient désormais des incantations mêlées aux cris qui se faisaient de plus en plus faibles.

Marius sortit un pistolet de sa poche.

Encore quelques instants et la transformation serait totale. Les doutes de Rostov étaient à présent derrière lui, tant il était fasciné par le miracle qui se produisait devant ses yeux. Une aura verdâtre striée d'éclats auburn s'enroulait autour de la suppliciée.

Des filets de sang coagulés zébraient son corps. Ses yeux étaient révulsés, sa bouche pendante. Emerveillé, Rostov n'en continuait pas moins son office, poursuivant ses psalmodies. Il avait presque terminé la Libération.

Marius se tenait près de la porte de la cellule et avait découvert ce spectacle envoûtant. Révulsé autant que fasciné, il hésita alors sur la conduite à tenir.

Et si jamais nous avions tort ? se demanda-t-il. Et si ce sont eux qui avaient raison ?

Tel un serpent le doute se lova dans son esprit. Il n'avait qu'à attendre et voir ce qui se passerait. Il aurait tout le temps pour tuer Rostov. Mais qui pouvait dire ce qu'il allait advenir de Delphine ?

Une main le poussa dans le dos. Marius se retourna.

- Vas-y, lui murmura Doryan.

Il hocha la tête, pointa son arme sur Rostov et tira en plein cœur.

Le professeur n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait, qu'il s'écroula sur le sol en poussant un dernier râle.

Doryan se précipita dans la cellule et son cœur bondit quand il découvrit le spectacle de cette jeune fille suspendue par les mains, nue, le corps couvert de sang. Une étrange lumière flottait autour d'elle.

Aussitôt, il détacha Delphine et avec l'aide de Marius, ils l'enveloppèrent dans son long et épais manteau.

- Nous sommes arrivés à temps, déclara Marius.

Il eut une pensée pour ses camarades qui devaient effectuer de pareilles missions sur les autres planètes limites. Y parviendraient-ils ?

- Nom de Dieu ! jura alors Doryan. Je connais cet homme !

- Le professeur Youri Rostov, éminent spécialiste de la question maltâme, compléta Marius.

Des images de Néron, et de sa cordillère revinrent à la conscience de Doryan. Le doux visage de Roseta et son sourire énigmatique lui serrèrent le cœur.

- Je ne comprends rien. Qu'était-il en train de faire ? Pour qui travaille-t-il ?

Marius porta la jeune fille sur son épaule.

- S'il te reste encore un peu de patience, tout te sera révélé bientôt.

Doryan n'insista pas. La priorité était de sauver la jeune fille. Ils ressortirent des geôles, et parvenus dans le hall du couvent, ils

croisèrent les regards médusés d'une centaine de religieuses.

- C'est fini. De Gustin est mort, lança Marius, avant de s'adresser directement à la mère Loubarette. Emmenez-nous dans une chambre avec une cheminée. Apportez-nous des couvertures et de l'eau.

- Tout de suite, dit la mère. Suivez-moi.

Les sœurs leur ouvrirent le passage et ils montèrent à l'étage derrière la mère supérieure, jusqu'à une chambre fort spacieuse.

- Elle est réservée à nos invités de marque, dit la mère supérieure.

Marius et Doryan déposèrent Delphine sur un large lit à baldaquin.

Des sœurs apportèrent du petit bois et des bûches qu'elles déposèrent dans l'âtre.

Marius les laissa faire, avant de leur demander de s'écarter pour utiliser un briquet laser afin d'accélérer le processus de combustion.

Des flammèches puis de véritables flammes illuminèrent rapidement la cheminée, irradiant la pièce d'une douce couleur mordorée réconfortante.

Les religieuses se retirèrent en refermant la porte derrière elles.

- Tu penses qu'elle va s'en sortir ? demanda Doryan.

A la lumière des flammes dansantes, le visage de Delphine était d'une pâleur spectrale.

- Je n'en sais rien.

Doryan passa sa main sur le front de la jeune fille. Il était glacial. Il prit une des couvertures et en enveloppa Delphine, puis il se rapprocha du feu et s'assit sur le sol.

- Je crois qu'il est temps que tu m'expliques certaines choses, dit-il face aux flammes qui le réchauffaient.

Marius vint s'asseoir en tailleur à ses côtés.

- Il est des choses que bien peu d'humains connaissent, des choses que j'ai promis de ne jamais révéler. Et la première d'entre elles est que je ne suis pas un humain ordinaire.

Doryan tourna son regard vers Marius et haussa les sourcils.

- Je suis ce que les humains appellent un androïde. Un corps de chair possédant un cerveau artificiel. J'ai été conçu il y a près de quatre cents ans. C'était le début de l'expansion de l'humanité vers les étoiles, la découverte des points neuraux. Un incroyable défi que l'humanité n'a pas su mesurer. Heureusement d'autres s'en sont chargés pour elle.

Le craquement des bûches attaquées par le feu émettait un bruit agréable aux oreilles de Doryan abasourdi par cette révélation.

- Comment as-tu pu survivre ? Tout le monde sait que les androïdes ont tous été exterminés depuis des siècles. Comment veux-tu que je te croie ?

- Rien ne t'y oblige, c'est juste une question de confiance, répondit Marius.
- Admettons que tu sois ce que tu prétends être. Comment as-tu pu survivre ?
- Nous nous sommes cachés. Très loin, aussi loin que nous le pouvions. Bien plus loin que les esprits les plus aventureux peuvent l'imaginer.

Ces paroles ravivèrent chez Doryan ses désirs d'aventures, son besoin de parcourir l'univers à la recherche de l'exotisme, de sensations fortes.

- Alors pourquoi être revenu ?
- Pour une seule et unique raison : sauver l'humanité.

Une plainte les interrompit.

Doryan se retourna aussitôt et vit que Delphine bougeait dans son sommeil. Il se leva et alla s'asseoir auprès d'elle. Elle était encore inconsciente, mais son souffle semblait plus régulier.

- Tu connais l'identité de nos agresseurs ?

Marius se leva à son tour et vint se placer de l'autre côté du lit. Il fit un petit sourire de comploteur et prenant la main de Delphine dans la sienne, il dit simplement :

- Oui.

Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, Doryan n'arrivait pas à douter de Marius. Aussi improbable que fussent ses révélations, son sixième sens l'avertissait que la vérité allait jaillir de la bouche de l'homme qu'il avait toujours pris pour un simple majordome.

- Qui sont-ils ? dit-il en posant la seule question qui lui brûlait les lèvres.
- Des êtres comme moi. Des androïdes qui ont vécu depuis près de trois siècles comme des bêtes traquées, terrées sous la jungle de Kigoma, ou encore sur leur base spatiale qu'ils ont dénommée Eden.
- Pourquoi veulent-ils nous tuer ?
- Est-il besoin de poser la question ?

Doryan s'en voulut aussitôt. Il comprenait que Marius ne lui infligeait pas une leçon. Il était seulement en train de le tester. Peut-être que sa vie dépendait de sa faculté à répondre comme il le fallait aux exigences de Marius.

Il s'enferma dans le silence et se mit à réfléchir. La solution lui sauta au visage.

- La vengeance.
- Il est probable que ce fut la motivation principale. Mais tu pourrais ajouter la survie de l'espèce. Tant que la Fédération sera maintenue, la loi promulguant l'éradication totale des androïdes sera toujours en vigueur. Mettre à terre la Fédération,

c'est tuer ce système barbare, et permettre à notre espèce de vivre comme des êtres humains à part entière...

- Mais un androïde n'est pas un humain, le coupa Doryan. Ce n'est qu'une machine pensante. Aussi intelligent soit-il, il n'en reste pas moins qu'un amas d'électronique.

- Très bien, dans ce cas, pourquoi essayes-tu de convaincre un simple amas d'électronique.

Doryan fut pris au dépourvu. Malgré la révélation de Marius, il n'arrivait pas à le considérer comme un androïde.

Plus humain que l'humain ?

Il se mit à sourire.

- Tu crois que je suis un vieux réactionnaire ?

Marius haussa les épaules.

- Je crois que tu es le fruit d'un système où l'on prédigère la pensée. Crois-tu normal qu'aucune université, dans toute la Fédération, n'enseigne des cours d'histoire poussés sur cette période capitale ? Que les étudiants trop curieux tombent très vite sur des rapports succincts et caricaturaux, puis sur des interdictions du fait du secret- défense. Nous sommes la plus grande peur de la Fédération. Le syndrome œdipien, le fils doit tuer le père.

- Etes-vous vraiment prêts à tous nous tuer ?

- Certains d'entre nous sont prêts à le faire, mais ils ne sont qu'une minorité, une infime minorité. Vous n'avez pas à nous craindre.

Doryan avait du mal à ordonner ses pensées. Il n'était pas sûr de tout bien saisir.

- Si, comme tu le dis, la majorité des vôtres est pacifiste, pourquoi ne pas avoir empêché vos bellicistes de s'en prendre à nous. Vous auriez pu continuer longtemps à vivre dans la clandestinité. A quoi bon rechercher le conflit ?

- Parce que nous n'avons pas pu intervenir. Il existe un dernier secret que tu dois savoir. Ces androïdes n'ont pas agi de leur propre volonté. Quelqu'un d'autre les manipule. Un être beaucoup plus fort et inquiétant que la simple menace qu'un amas électronique pourrait déclencher.

- Qui est ?

Marius se pencha vers Delphine, et lui passa un doigt sur le visage.

- Le seul être dont l'humanité aurait dû se protéger depuis le début de son expansion, dit-il.

- Vas-y, dis-moi ?

- Il est encore trop tôt pour que je te réponde. Encore un peu de patience.

Doryan se força à ravalier sa frustration. Etre si proche de la

compréhension et en être tenu éloigné seulement par l'entêtement d'un homme ou plutôt d'une machine !

Il secoua la tête et décida de diriger ses pensées vers la jeune fille qui dormait sur le lit.

- 21 -

Bavière

Une pluie battante tambourinait sur les fenêtres de la salle. Assis aux côtés de son ministre, Marshall se forçait à rester en alerte. Une profonde lassitude s'était emparée de tout son être. Des jours et des jours de stress sans que rien de constructif n'en sorte.

- Il n'y a rien à en tirer. Ils avaient prévu depuis bien longtemps leur départ. Il ne reste rien dans les décombres. Si ce n'est des centaines de cadavres métalliques, dit le général Fousteau.

Fraîchement revenu de Kigoma, il n'avait pu que constater leur échec après la découverte du repaire des androïdes. Tout avait été savamment détruit. Aucun fichier, aucune donnée sur l'ampleur de leur mouvement et sur leurs motivations.

- C'est complètement aberrant ! Comment peuvent-ils s'échapper sans que nous puissions les rattraper ? grogna Chandra, malgré tout soulagé.

Depuis l'affrontement de Kigoma et la découverte de l'identité de leurs agresseurs, sa cote de popularité était au plus haut dans les sondages. Par des discours très étudiés, il avait réussi à faire passer la déroute de Kigoma pour une victoire.

« Ils ont fui devant nos troupes, et croyez-moi quand je vous dis que, où qu'ils aillent, nous les rattraperons. Nous investirons chaque planète, chaque recoin de l'univers tant que nous n'aurons pas mis la main sur eux. Et ce jour-là, ils paieront pour les crimes innommables qu'ils ont commis », avait-il énoncé la veille.

Les médias avaient revêtu leurs tenues de « va-t'en guerre », et multipliaient les débats, les reportages, les films et simulations, afin de drainer un public avide de tout savoir sur cette menace androïde.

Si pour l'instant, hormis Kigoma, les conflits n'avaient eu lieu que sur les planètes limites, tout le monde s'attendait à ce que la prochaine frappe soit dirigée contre une planète de la Fédération.

- Nous avons oublié la première obligation qu'entraîne le pouvoir : la paranoïa. Nous avons lésiné sur les crédits militaires, nous avons pêché par excès de confiance. Unifiée, l'humanité n'avait plus rien à craindre. Nous allons payer chèrement cette erreur, dit le général Hsieng.

Dehors la pluie ne cessait de tomber sur les jardins du palais du conseil.

- Cessez donc avec vos déclarations alarmistes, intervint Muoi. Si la Fédération subit sa plus grave crise depuis des siècles, elle n'en est pas moins toujours debout, et tout porte à croire que les forces androïdes sont beaucoup moins importantes que les faits le laissent supposer. S'ils ont pu passer à travers les mailles des renseignements généraux durant des décennies, c'est justement parce qu'ils ne sont qu'une petite organisation. Je ne minimise pas l'ampleur de cette menace, il se pourrait qu'il y ait encore des milliers de morts, mais n'oubliez jamais que la Fédération est à la tête de cent dix milliards d'êtres humains. Il en faudrait des batailles pour nous mettre à terre !

Hsieng faillit répliquer quand le président du sénat le devança.

- Oui, il ne faut pas sombrer dans le pessimisme. Nous devons garder la tête haute et montrer aux populations que nous tenons les choses en mains et que quoi qu'il advienne la Fédération vaincra. Par le passé, les androïdes ont déjà été vaincus. Ce qui a été fait une fois le sera à nouveau.

Marshall hocha la tête, et se retint de montrer son mépris. Le président du sénat était un imbécile. Ne voyait-il pas qu'ils étaient complètement manipulés ? Les androïdes menaient la danse. Tout se passait selon des plans établis par ces machines. La Fédération ne faisait que réagir aux actions de ces terroristes.

En aucune façon elle n'avait pris l'avantage sur eux. Et quels que soient les discours enjôleurs de Chandra, ils étaient bel et bien dans l'ignorance la plus totale de la puissance de leurs agresseurs. Minimiser ces événements était très certainement la plus grande erreur qu'ils pouvaient commettre.

Les discussions continuèrent un long moment. Les généraux expliquèrent les plans d'action sur les planètes limites et lurent les rapports de leurs ingénieurs sur les nouvelles armes que leurs savants étaient en train d'élaborer sur la Ceinture.

Enfin vint la question des stations orbitales à statut neutre.

- Nous devrions les investir en force, les prendre d'assaut. Qui sait quelles mines de renseignements ces poubelles de l'espace pourraient nous apprendre, dit le général Tchenko.

- Rien, si nous utilisons la force. Avez-vous déjà essayé de

trouver les indices d'un meurtre en envoyant une bombe sur les lieux du forfait ? se moqua Mallory, chef des renseignements généraux.

Un lourd silence envahit la pièce. Le bruit de la tempête extérieure ne franchissait pas les fenêtres.

- La seule façon de découvrir quelque chose, c'est d'agir avec précaution. Observer, juger, analyser. Telle est l'unique solution. Nous ne devons pas effacer les traces qu'ils ont pu laisser, par une arrivée massive et chaotique de vos troupes sur ces stations. Laissez faire mes hommes, continua-t-il en affrontant le général du regard.

La plupart des participants à ces débats approuvèrent sa proposition. Chandra donna son accord, et ils passèrent à un autre sujet.

Station Libertad

L'agent Karin courait sur les pavés détrempés d'une rue sinueuse. Elle jeta un regard derrière elle et aperçut la silhouette de ses poursuivants. Elle serra les dents et maudit sa bêtise. Qu'est-ce qui lui avait pris de débarquer ainsi sans prendre la moindre précaution !

Le souffle haletant, elle savait qu'elle n'en avait plus pour longtemps avant qu'être rattrapée. Elle tourna sur la gauche, et saisit les barreaux d'une échelle de service accolée à un immeuble décrépi. Elle commença à grimper les étages quand elle entendit les rires gras des hommes à sa suite.

- Tu crois nous échapper, petite salope ! se moqua l'un d'eux.

- Cours, bébé, cours, nous avons tout notre temps, ajouta un autre.

Karin se mordit la lèvre inférieure. Elle ne voulait pas imaginer le sort qui lui serait réservé s'ils la rattrapaient.

Parvenue à mi-hauteur de l'immeuble elle faillit tomber dans le vide quand sa main, au lieu d'attraper le barreau suivant, ne trouva que le vide. L'échelle était sectionnée à ce niveau. Elle regarda en bas.

Les hommes montaient tranquillement vers elle.

- Tu es à nous, n'essaye pas de fuir !

Karin jeta un regard à droite puis à gauche et décida de tenter sa chance. Elle quitta l'échelle et se mit à marcher sur la corniche du

septième étage.

Elle avançait précautionneusement sans regarder vers le sol. Le moindre faux-pas lui serait fatal. Devant une fenêtre, elle ôta sa veste dont elle protégea sa main et frappa la vitre qui se brisa en mille éclats.

- Oh que c'est malin ! résonna une voix malsaine.

Karin pénétra dans une chambre et fut révoltée par l'odeur qui s'en dégageait. Elle traversa la pièce en courant, ouvrit la porte pour se retrouver dans un couloir éclairé par les seules lumières de l'extérieur. Elle était au cœur du Sanctuaire, le quartier le plus mal famé de Libertad. Ici se négociaient les trafics les plus lucratifs. Le sexe, la drogue et les armes. Tout le monde fermait les yeux. La Fédération comprise. Chacun y trouvait son compte.

Quels que puissent être ses principes, la Fédération savait qu'aucune organisation politique, aussi importante soit-elle, n'avait la possibilité d'éradiquer le crime. Aussi valait-il mieux fermer les yeux et limiter les trafics plutôt que de mener une chasse sans merci contre les trafiquants au risque de perdre leurs traces.

Karin avait voulu prendre contact avec un de leurs indics dans le Sanctuaire. Malheureusement, il l'avait apparemment vendue à une bande d'esclavagistes. C'était les risques du métier.

- Cesse de courir, on ne veut que ton bien.

La voix provenait des étages en dessous. Ils avaient investi l'immeuble. Karin fonça dans le couloir et trouva un escalier qui menait aux étages supérieurs. Elle aurait aimé crier à l'aide, mais elle savait que personne n'habitait plus dans cet îlot d'immeubles désaffectés.

Elle montait les marches quatre à quatre quand soudain une planche craqua et son pied passa au travers. Elle poussa un cri et retira aussitôt sa cheville ensanglantée. Mais elle ne s'attarda pas, s'obligeant à continuer malgré la douleur.

Karin atteignit le dernier étage, le visage trempé d'une sueur froide. Elle s'arrêta et réalisa que son heure était arrivée. Il n'y avait aucun moyen de leur échapper.

Elle eut un petit rire triste. Puis reprenant la maîtrise de ses pensées, elle se dirigea vers un des appartements. Elle ouvrit une porte et pénétra dans un hall qui avait dû être somptueux des années auparavant.

Des rayons de lumière artificielle entraient dans la pièce par d'immenses fenêtres. Tout en boitant, elle traversa le hall et ouvrit la double porte qui lui révéla un salon à l'architecture postclassique d'une froideur accentuée par l'état de délabrement des lieux.

- Tu es foutue ! s'écria l'un de ses poursuivants.

La voix résonnait dans toutes les pièces.

Karin s'efforça de ne pas y penser et entra dans une spacieuse chambre

à coucher où se trouvait un lit à baldaquin. Elle alla près des fenêtres, tira les rideaux.

Face à elle, le toit d'un immeuble se trouvait de l'autre côté de la rue, à près de cinq mètres. Impossible de sauter.

Il ne restait qu'une seule solution. Elle ouvrit la fenêtre, enroula sa cheville blessée dans sa veste afin de ne pas laisser de traces de sang puis, évitant de remuer la poussière au sol, elle rampa sous le lit, espérant que son subterfuge fonctionne.

Quelques secondes plus tard des bruits de pas lui annoncèrent l'arrivée de la meute. Les hommes entrèrent dans la chambre.

- Elle est où cette salope ? rugit une voix rocailleuse.

- Elle a sauté ! s'étonna une autre.

Les traces de sang s'arrêtaient devant la fenêtre. Elle avait finalement trouvé un moyen de leur échapper.

- Et merde ! rugit le chef de gang en frappant de son poing la cloison.

Mais soudain un sourire s'afficha sur ses traits. Cette fille n'était pas du genre à se suicider. C'était une battante. Elle n'avait pas sauté.

- Fouillez tout l'immeuble. Elle se cache quelque part, ordonna-t-il à la dizaine d'hommes qui l'accompagnaient.

Il sortit un joint de sa poche et l'alluma. Quand tous les hommes furent partis, il referma la porte de la chambre et alla s'asseoir sur le lit.

- Tu t'es bien foutu de notre gueule, petite chérie ! dit-il d'un ton méprisant.

Allongée sous le sommier, Karin ne bougeait plus, prête à en découdre.

De sa position, elle apercevait les bottes de l'homme. Peut-être devait-elle tenter quelque chose.

Karin glissa lentement sur le sol poussiéreux. Elle savait qu'au moindre bruit il en serait fini de ses chances de s'en sortir.

Dans sa main gauche, elle tenait une lame qu'elle espérait pouvoir planter dans la chair de son agresseur. Soudain elle sentit un mouvement brusque au-dessus d'elle. L'homme avait dû s'allonger sur le lit. Mais il gardait les pieds à terre.

Au bout de plusieurs secondes qui lui parurent très longues, elle fut enfin en position. Elle prit une dernière inspiration, puis planta aussi fort qu'elle le put la lame dans le cuir de la botte.

A sa stupéfaction, aucun cri de douleur ne se fit entendre. Elle sortit de sa cachette et se redressa pour découvrir le chef de gang allongé sur le lit, le front percé d'une balle.

Un léger mouvement attira son attention.

- Le Bureau n'est plus ce qu'il était. Vous n'êtes pas à la hauteur, agent Karin.

Corazon se rapprocha et lui tendit une arme. Habillé d'un jean et d'un t-shirt du plus mauvais goût, il aurait pu passer pour un des malfrats qui la poursuivaient.

- Les autres ne vont pas tarder à revenir, dit-elle.

Corazon sourit.

- Je ne fais jamais les choses à moitié. Vous n'avez plus rien à craindre. Asseyez-vous.

Karin s'assit sur le lit.

Corazon se baissa et prit sa cheville blessée entre ses mains.

Karin laissa échapper un sifflement de douleur.

- Vous êtes courageuse. Stupide mais courageuse, reconnut Corazon en découvrant l'étendue de la blessure.

Il sortit de sa sacoche une seringue et une petite fiole. Il remplit la seringue, puis cherchant une veine dans le pied, il la piqua et déversa le liquide analgésique dans son sang.

- Voilà, la douleur va passer.

Karin réalisa alors à quel point elle avait eu de la chance. Corazon lui avait sauvé la vie. C'était sa première mission en extérieur. Elle aurait très bien pu être la dernière.

- Merci, je vous dois la vie, dit-elle sincèrement reconnaissante.

Corazon s'adossa à la fenêtre et se mit à fumer le joint du macchabée.

- Qu'est-ce qui vous a décidé à me suivre ? demanda Karin.

Une odeur parfaitement identifiable envahit la chambre.

- Quelqu'un voulait votre mort. Je ne sais comment vous avez fait votre chemin dans le Bureau, mais une personne vous en veut personnellement.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- N'importe qui pourrait voir que vous n'êtes pas prête pour affronter Libertad. Je n'avais pas envie que vous mouriez. (Il fit une pause et ajouta :) Et je voulais revoir Libertad. Aussi pourrie que ce soit cette station, j'aime son côté d'apocalypse imminente. Ici, la vérité quant au destin de l'humanité se révèle dans toute sa splendeur. La Fédération est la pire des hypocrisies. Pendant que des milliards d'êtres profitent de ses bienfaits, combien ont à subir son inaction au sein des planètes limites. Combien de victimes lui faudra-t-il pour se remettre en question ?

Karin lut la souffrance dans le regard de Corazon. Qui était-il vraiment ? Qu'avait-il vraiment vu ?

- Aucun système politique ne peut être parfait. La Fédération est certainement le moins mauvais...

- Pas de cela avec moi. Je vous croyais plus intelligente. Peut-être me suis-je trompé, la coupa-t-il, le regard dans le vide.

Karin aurait aimé lui dire qu'il ne devait pas perdre la foi dans le système. Que sur le long terme la Fédération était le meilleur système possible. Combien de guerres avaient été évitées depuis son instauration ? Mais elle comprenait que Corazon serait sourd à ce discours.

- Est-ce que vous allez m'aider à retrouver la trace des androïdes ? demanda-t-elle en jouant le tout pour le tout.

Corazon lui lança un regard surpris. Puis il se mit à rire.

- Je croyais que vous aviez compris, dit-il.
- Je ne comprends pas.
- Je suis un androïde.

Karin ouvrit de grands yeux hébétés, et terrifiés.

- 22 -

En orbite autour de Perrard

Le moral était au plus bas. Confortablement assis dans un fauteuil de la salle de commandes, Drake sirotait un alcool de prune en attendant la suite des événements. Il n'y avait plus rien qu'il puisse dire ou faire pour changer le cours des choses. Il n'était qu'un témoin impuissant de bouleversements qui allaient changer la face de l'univers pour les siècles à venir.

Il pianota sur une interface et la baie murale afficha l'insondable espace. Trois autres vaisseaux encadraient le sien.

Wilson se trouvait désormais dans le *Destinée* en compagnie de Gerrold, Isaac et d'autres sbires à leur solde.

Si la présence de Drake sur les lieux était tolérée, c'était uniquement parce que frère Wilson l'avait mise comme condition à sa collaboration en tant qu'observateur. Après des menaces voilées, Gerrold avait accepté le marché.

- Qu'est que tu penses qu'il va arriver ? demanda Lucinda qui avait préféré rester avec Drake plutôt qu'auprès d'Isaac.

Drake haussa les sourcils.

- Je ne sais pas, dit-il. Une catastrophe.

A ce moment-là un vaisseau sortit d'un point neural et pénétra dans le système solaire de Perrard.

- Je crois que les jeux sont faits, dit-il avant de finir son verre d'un trait.

Après une dernière secousse, le vaisseau se stabilisa auprès du *Destinée*.

Gerrold monta directement vers l'embarcadère accueillir leur invité prestigieux. L'émotion faisait battre son cœur à un rythme effréné. Cela faisait des décennies qu'il ne l'avait revu. Le moment tant attendu de la conquête était arrivé.

Accompagné d'une dizaine de ses acolytes, il passa une dernière courbe et pénétra sur le pont inférieur. Les dix androïdes firent une haie d'honneur et quand la porte coulisca, ils levèrent leur arme tout en exécutant un salut de leur main gauche.

Le nouvel arrivant les salua en retour et vint serrer Gerrold dans ses bras.

- Cela fait longtemps que nous ne nous sommes vus. J'espère que je ne t'ai pas trop manqué ?

Gerrold, ému, avait les yeux brillants. Oui, il le reconnaissait bien. Toujours égal à lui-même. Malgré une tenue civile et des cheveux un peu trop longs à son goût, il émanait de sa personne une aura que nul autre ne pourrait imiter. Son sourire, ajouté à son regard qui vous transperçait comme une lame brûlante, renforçaient son charisme.

- Oh ! que si, mon seigneur ! Je ne sais comment vous dire l'émotion qui m'habite, répondit Gerrold en mettant un genou à terre.

- Relève-toi, Gerrold. Tu es autant un frère qu'un ami, dit Extanza en lui posant une main sur l'épaule.

Gerrold se redressa et distingua alors une silhouette à l'entrée de la salle. Qui était cet homme ? Ne devait-il pas venir seul ? Face à l'interrogation tacite, l'homme afficha un de ses sourires envoûtants.

- Désolé, je manque à tous mes devoirs. Gerrold, je te présente John Elliot, dit Extanza qui d'un geste invita le chercheur à se rapprocher de l'androïde.

- Bonjour, dit ce dernier subjugué.

Gerrold lui sera instinctivement la main.

- John est mon invité. Il est un des acteurs de la grande pièce que nous allons jouer. Peux-tu lui accorder l'hospitalité ?

- Bien entendu, répondit Gerrold qui se tourna vers une soldate. Donnez-lui une suite, et veillez à ce qu'il ne manque de rien.

La soldate obéit et emmena Elliot avec elle.

- Nous sommes si proches du but. Seigneur, je ne peux

croire que ce moment soit enfin arrivé, dit Gerrold.
Ils quittèrent l'embarcadère, et se retrouvèrent dans les couloirs qui parcouraient le vaisseau.

- Comme il était prévu, Gerrold. Tu as été un fidèle serviteur. Grande sera ta récompense, dit Extanza.

Il n'aimait pas cette lueur d'extase qui brillait dans ce regard. Il méprisait toute adoration, et encore plus ceux qui lui vouaient un culte. Mais il avait encore besoin de lui.

- Je ne demande rien d'autre que la liberté, seigneur, dit Gerrold.

- Tu n'as rien à craindre, nous sommes sûrs de notre victoire. Les androïdes gagneront cette fois-ci. Tu peux organiser le départ. Nous avons rendez-vous avec notre destin.

Ils arrivèrent dans une pièce d'un luxe qui laissa Extanza de marbre. Habitué à la richesse, il n'éprouvait plus beaucoup d'attrance pour ces détails de la vie humaine. Seule lui importait sa mission. Voilà près de mille ans qu'il attendait ce moment. Une certaine fièvre lui tourmentait l'âme. Et si cela ne marchait pas ?

- Avez-vous le moine avec vous ? demanda-t-il.

- Oui, il est sous notre contrôle. Il s'en est fallu de peu que ces maudits catholiques et musulmans ne l'assassinent. Heureusement, nous avons tout prévu, se félicita Gerrold.

Extanza se retint de le réprimander. C'était lui-même qui avait ordonné la mort du moine. Depuis la découverte de l'Œil de Dieu, il n'avait plus besoin du frère. Mais il n'avait pas imaginé un instant que Gerrold tenterait de sauver ce grotesque androïde qui se prenait pour un être humain. Enfin, les plans n'en avaient pas été changés pour autant. Le jour J était enfin là.

- Oui, nous avons eu de la chance, dit-il. J'aimerais lui parler.

- Tout de suite, seigneur.

Gerrold ne put s'empêcher de faire une révérence avant de sortir pour répondre avec empressement à la requête de son maître.

Wilson se regardait dans une glace. Il était satisfait du visage qu'elle lui renvoyait : sa barbe était belle et fournie. Il était redevenu lui-même.

La porte de sa cabine s'ouvrit. Gerrold apparut dans l'encadrement.

- Suivez-moi.

Wilson se retourna et croisant les bras, il glissa ses mains dans les

larges manches de sa bure.

Dans un silence de mort, ils empruntèrent plusieurs coursives avant d'arriver dans une section dont il n'avait jamais foulé le sol.

- Vous êtes un homme chanceux, frère Wilson, dit Gerrold en activant l'ouverture de la porte.

Wilson attendit que Gerrold le précède, mais ce dernier lui indiqua d'un geste de passer devant. Wilson obtempéra et la porte se referma derrière lui.

Se retrouvant seul, Wilson traversa la pièce et vint se poster devant une table couverte d'une variété de mets.

- Je suis heureux de vous revoir, frère Wilson, dit Extanza en pénétrant dans la pièce.

Wilson l'étudia un long moment mais il ne put mettre un nom sur ce visage.

- Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

D'un mouvement circulaire de la main, Extanza l'invita à fixer un écran mural où une projection s'afficha. Une abomination.

Hébété, Wilson était atterré. Il ne pouvait, ni ne voulait croire ce qu'il voyait.

Les images montraient Extanza autour d'un corps dénudé, ligoté sur une table d'opération. Un corps et un visage semblables à ceux de Wilson.

- Vous ne l'emporterez pas au paradis ! geignit l'homme ligoté qui ferma les yeux.

L'anesthésiant fit son effet, et une armée de chirurgiens s'affaira autour de lui.

Ils lui découpèrent la boîte crânienne et le décervelèrent. Avec une maîtrise absolue, ils lui greffèrent alors un cerveau de silicium.

Frère Wilson était anéanti. Il avait beau se dire que ces images étaient fabriquées, au fond lui, la vérité se faisait jour.

- Ce ne peut-être ! chuchota-t-il désespéré. Ce n'est pas possible...

Il sentit ses jambes fléchir.

- Peut-être auriez-vous aimé une canne ? dit Extanza avec un sourire en coin.

Wilson repensa à cette canne qui l'avait accompagné des années durant. Du moins c'était ce que ses souvenirs lui disaient. Et s'ils n'étaient que factices ?

- Ne trouvez-vous pas curieux de ne plus en avoir besoin ? Et votre force, frère Wilson, trouvez-vous normal qu'un simple frère n'ayant jamais pratiqué le moindre sport soit aussi puissant que vous l'êtes ?

Wilson s'avança jusqu'à un siège et s'y laissa choir.

- Vous êtes le Diable ! gémit-il. Qui suis-je ?

Le doute était désormais semé dans l'esprit de l'homme d'Eglise. Il devait savoir. Quitte à en perdre la raison, il devait avoir les réponses. La vérité.

- Vous deviez être l'arme absolue. Le prochain pape. Toutefois les faits en ont décidé autrement. Avec la découverte de l'Œil de Dieu, je n'avais plus besoin de vous. Les Eglises catholiques comme musulmanes étaient désormais condamnées à périr. J'allais enfin pouvoir retrouver ma liberté, frère Wilson.

- Pape ! répéta Wilson en écho. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Extanza n'avait de comptes à rendre à personne. Durant des siècles, il n'avait jamais raconté son histoire à quiconque et pourtant le désir de tout révéler brûlait désormais au fond de lui.

Malgré les siècles écoulés, il n'avait rien oublié et commença son récit :

- Il y a de cela bien longtemps, mon frère et moi-même étions la fierté de nos parents. Des gens simples et honnêtes. De braves paysans qui travaillaient pour un grand seigneur. Un homme cruel et retors qui nous arracha à eux dès notre plus jeune âge pour servir à la cour. Notre vie aurait pu être aussi insipide que celle de simples laquais, si nous n'avions développé très tôt, une certaine sensibilité pour le *talent*. Repérés par le grand mage du royaume, nous fûmes mis à l'abri de sa seigneurie et envoyés dans la capitale pour recevoir des cours de géomancie particulièrement poussés. Nous apprîmes des tours fantastiques qui émerveillaient nos âmes d'adolescents. Nous apprîmes aussi la douleur et la souffrance sans lesquelles aucun prodige d'envergure ne peut être réalisé. Tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Malheureusement, un jour notre royaume fut attaqué par des visiteurs venus du ciel. Notre monde fut ravagé par des envahisseurs venus du fin fond de la galaxie. Mon frère et moi fûmes mis en esclavage et subîmes toutes sortes de tortures. Nous étions de parfaits spécimens de laboratoire. Cette race ignorait tout du *talent*. Elle était fascinée par nos pouvoirs qui produisaient des miracles. Toutefois leurs expériences ne menèrent à rien, nos geôliers ne parvinrent pas à percer le secret du *talent*. Nous étions une aberration. Une impossibilité scientifique.

Extanza vint s'asseoir face à Wilson, puis reprit d'une plus voix sourde :

- Ils auraient pu nous éliminer tous, pourtant ils décidèrent de signer un pacte avec nous. Dans la peur de rencontrer d'autres races encore plus étranges mais plus menaçantes que la nôtre, ils nous donnèrent des titres et des planètes sur lesquelles

nous aurions tous pouvoirs. Ils nous donnèrent même leur plus grande invention : l'immortalité. Pour notre part, nous mêlions notre sang au leur, et enfantâmes des générations de bâtards dont certains possédèrent le *talent*. Comme bien d'autres races avant la nôtre, nous avons été phagocytés par cet empire, le Ga-S, au pouvoir de plus en plus immense. Les siècles passèrent et nous vécûmes ainsi jusqu'à ce que l'inévitable survienne. Notre empire qui s'étendait sur plusieurs galaxies rencontra une force bien supérieure à la nôtre. Une puissance dont personne n'aurait pu présager la force. Mais au lieu de vouloir nous asservir, cette puissance décida de nous détruire les uns après les autres. A côté de ces crimes, le massacre que vous nommez génocide me semble d'un ridicule pathétique. Nous aurions dû mourir, être exterminés comme de vulgaires insectes, mais pourtant nous survécûmes. Sans que nous en sachions la raison, cette race, les Ethéniens, disparut du jour au lendemain, laissant l'empire dans un état lamentable. Sans pouvoir central, notre empire s'effondra en quelques mois. Les populations, si longtemps asservies se révoltèrent les unes après les autres. Nous étions trop peu nombreux pour réussir à colmater les brèches. Mon frère et moi-même fûmes arrêtés alors que nous tentions de rejoindre une planète amie. Au cours d'un long procès notre sort fut scellé. Une fin rapide nous fut interdite. Nous fûmes envoyés, dans un Cercueil, à destination d'un trou noir afin de mourir de la pire des morts : l'annihilation. Nous étions près d'une centaine de captifs. Nous traversâmes le trou noir et à notre plus grande stupéfaction, nous survécûmes à ce passage.

Extanza se redressa dans le canapé puis se leva et alla se chercher à boire. Wilson écoutait ses paroles sans en comprendre le sens. C'était n'importe quoi ! On se moquait de lui.

Extanza fixa le moine droit dans les yeux et y lut l'incrédulité. Mais peu importait. Il parlait plus pour lui-même que pour convaincre. Il était bon de se raviver la mémoire. La parenthèse terrienne allait enfin prendre fin.

- A notre plus grande stupéfaction, disais-je, nous venions de traverser les replis de l'espace pour atterrir dans votre univers. Je vous épargnerai les détails des jours qui suivirent. Mais très vite, des groupes se constituèrent parmi les ex-condamnés à mort que nous étions. Des conflits éclatèrent. Puis, quand nous comprîmes que seule la mort nous attendait si nous ne nous entraïdions pas, nous réussîmes à faire taire nos querelles pour nous concentrer sur un seul projet : construire un moyen de retourner dans notre univers. Nous faisons tous partie de l'aristocratie de l'ex-empire. Nous avons tous le *talent*.

Aussi, unifiant nos savoir-faire, nous œuvrâmes dans une harmonie parfaite à créer un moyen de rouvrir la porte qui nous ramènerait chez nous. Cela prit presque un mois. Un mois, durant lequel nous nous nourrîmes des corps des plus faibles d'entre nous. Mais nous parvînmes finalement à créer une gemme qui, associée au Cercueil pouvait créer une brèche dans l'espace jusqu'à notre propre univers. Nous étions tous à bout de force, mais nous avions réussi. C'est à ce moment-là que la trahison se manifesta. Un groupe de dissidents qui craignaient de réintégrer un empire en ébullition, décida de quitter le Cercueil avec une des navettes qui se trouvaient dans ses soutes. Ces lâches partirent avec la gemme. De rage et d'impuissance, mon frère et moi-même partîmes à leur recherche avec une vingtaine d'autres volontaires. Mais, malgré nos *talents*, seul le vide résonnait à nos oreilles. L'univers était trop vaste ; ils avaient pu s'établir n'importe où. Nous n'avions plus beaucoup de force pour faire avancer notre vaisseau, et il y avait tant de planètes à visiter. Par lassitude nous décidâmes d'abandonner nos recherches et de nous poser sur la première planète à l'atmosphère accueillante.

Extanza se leva et vint se poster devant un des tableaux de la pièce. Une représentation holographique d'une montagne dans le mauvais temps.

- C'est là que la chance nous sourit, reprit-il. Alors que moins d'une planète sur un million aurait pu nous accueillir, nous découvrîmes la vôtre. Dans notre excitation, et en partie à cause de notre fatigue, nous oubliâmes toute règle de prudence et notre vaisseau s'abîma en pleine mer. Nous perdîmes toute connaissance. Je devais rouvrir les yeux quelques jours plus tard à bord d'un bateau. Un marin nous avait repêchés mon frère et moi. Je ne sais par quel miracle, nous avions réussi à sortir du vaisseau, mais une chose était certaine nous étions encore en vie. Nous étions en l'an de grâce 1535. Depuis nous n'avons cessé d'œuvrer pour le jour glorieux où nous retournerions chez nous.

Wilson avait retrouvé son aplomb. Il n'avait à présent plus aucun doute sur la santé mentale de son interlocuteur. Cet homme était fou. Il croyait véritablement à ce qu'il disait. Comme bien d'autres dictateurs à poigne, il avait une vision du monde centrée sur sa personne. Il se voyait comme une sorte de surhomme. Un nouveau messie. Oui, Extanza se prenait réellement pour le Messie.

Comment pouvait-il penser que, lui, frère Wilson, croie à ces sornettes ? se retint-il de lui cracher au visage.

- C'est fabuleux, répondit-il au contraire, en espérant le

convaincre de sa crédulité.

Il fallait qu'il sorte vivant de cette confrontation. Jamais sa vie ne lui avait semblé aussi importante. Il avait face à lui le coupable de toutes les exactions commises dans l'univers. Il devait survivre pour le vaincre.

- Bien plus que cela, frère Wilson, dit Extanza qui ajouta :
Et puis, cessez de me regarder ainsi. Vous êtes un piètre comédien. Vous ne croyez pas un traître mot de mon histoire. Mais à votre décharge, qui le pourrait ?

- Vous êtes un fou !

- Non, bien au contraire, dit Extanza qui se leva et marcha vers la porte. Méditez mes paroles.

Il sortit de la pièce, envahi par un sentiment d'euphorie. Jamais il n'avait senti le *talent* courir aussi vigoureusement dans ses veines. Ces siècles d'exil lui avaient permis de faire le point sur ce qu'il était vraiment, sur ce qu'il chérissait le plus.

De retour dans le Ga-aS, il serait un nouvel homme, un être beaucoup plus fort. A l'abri des responsabilités qui avaient été siennes des millénaires durant, son passage sur Terre en tant que citoyen anonyme, lui avait permis de mener des vies paisibles et de faire la connaissance d'un sentiment qu'il avait toujours cru absent de son cœur : l'amour.

Peut-être était-il temps de réparer les erreurs de son ancienne vie...

- 23 -

Italie

Le spectacle de la désolation s'étalait devant eux. Les Biggles venaient de pénétrer dans les ruines de Pontechianale. La cité était entièrement détruite. Le feu avait laissé un tapis de cendres qui s'envolaient à chaque foulée des militaires.

- Venez voir par ici, appela Oriane.

Elle venait de pénétrer dans une maison dévastées. Une dizaine de corps carbonisés étaient regroupés dans une figure mortuaire sinistre.

- Ça pue ! grogna le soldat David Lapam en mettant sa main devant son visage.

D'autres soldats les rejoignirent.

- Ils n'ont pas fait dans le détail.
- Politique de la terreur, dit la soldate Elisa Marriachi.

Ils ressortirent du lieu du carnage et retrouvèrent le reste de leur unité. D'autres massacres avaient déjà été découverts.

Les armées de Caligula, manipulées et secondées par les androïdes, ne montraient aucune compassion envers la rébellion des esclaves.

Tenant leur fusil HK d'une main ferme, les Biggles finirent de fouiller les décombres du village et purent en fin d'après-midi constater l'ampleur des dégâts. Des centaines de cadavres, hommes, femmes et enfants avaient été sacrifiés au nom d'une folie guerrière. La colère grondait dans le cœur des soldats.

Pour la première fois de leur vie, ils comprenaient pleinement le sens de leur fonction et l'obligation pour un état de se munir d'une armée forte et disciplinée.

Ils posèrent le camp en bordure du village, et tandis que certains commençaient les gardes, les autres allèrent se coucher sous les tentes.

- Tu te rends compte ? Tuer des bébés ! cracha la soldate Domergue.

- Faut pas être humain, fit Lampam. Je te jure que quand on va tomber sur eux, je leur ferai exploser leur tronche sans sommation.

Allongé dans leur sac de couchage, chacun avait la tête envahie d'images insoutenables et se demandait quelles autres horreurs ils découvriraient le lendemain.

Egypte

Un léger bruissement et le soldat Serra se jeta en arrière, évitant une lance qui s'enfonça dans le mur.

- C'était moins une, fit remarquer la soldate Boxberger.

Serra grogna et s'essuya le front. Il reprit la marche et s'efforça d'être plus prudent. Cela faisait près de trois heures qu'ils tournaient et retournaient dans le dédale de tunnels qui creusaient la pyramide de Ramsès IV.

Toute leur unité avait investi ce tombeau séculaire afin d'y dénicher un éventuel essaim d'androïdes, mais au fur et à mesure de leur investigation, nombre d'entre eux avaient subi les pièges rudimentaires des maîtres de la planète.

- Tu crois qu'on a une chance de s'en sortir ? demanda Boxberger.

Serra s'arrêta et se retourna vers la soldate. Il avait toujours été un fervent partisan de la séparation des sexes dans l'armée. Une fois de plus, les faits lui prouvaient qu'il avait raison.

- Si tu fermes pas ta gueule, t'as aucune chance, dit-il en la menaçant négligemment de la pointe de son fusil HK.

- Bien, mon capitaine, si vous me sortez d'ici vivante, je vous jure de tout faire pour interdire l'armée aux femmes, dit-elle ironique.

Sur les trente soldats que comportait leur groupe, ils étaient les derniers survivants. Piège après piège, trappe après trappe, les soldats de la Fédération avaient disparu les uns après les autres.

Ils passèrent un nouveau couloir et arrivèrent à l'entrée d'une vaste salle éclairée par une multitude de torches accrochées aux murs. Des représentations de divinités égyptiennes y étaient peintes, ainsi que de nombreux cartouches.

Serra s'arrêta à l'entrée de la salle.

- Passe devant.

- Quoi ? Vous croyez tout de même pas que..., se défendit la jeune soldate.

Mais avant qu'elle n'ait fini sa phrase, Serra l'avait tirée par la veste et l'avait poussée avec force dans la salle. A sa surprise rien ne se produisit. Il avança à son tour.

- Espèce d'ordure, vous espériez que je me ferais buter ! Vous me paierez ça, cracha Boxberger en se relevant.

- Ta gueule, lui répondit Serra en lui jetant un regard méprisant.

Ils commencèrent à examiner les lieux, mais durent très vite se rendre à l'évidence, il n'y avait aucune indication sur la sortie la plus pratique. Sept autres ouvertures creusaient les murs de la salle. Sept moyens de se perdre encore davantage.

- Nous allons nous séparer. Le premier sorti appelle les renforts, dit-il en se dirigeant vers un des tunnels.

Boxberger jeta son fusil au sol, et marcha d'un pas décidé vers le capitaine.

- Vous faites chier ! Depuis quand un officier peut abandonner un de ses soldats ? rugit la soldate ulcérée par le comportement de son supérieur.

Malgré tout le dégoût que lui inspirait cet homme, sa présence était mille fois plus rassurante que l'éventualité de rester seule dans ce cercueil pharaonique.

Serra se retourna d'un coup et d'un geste vif frappa Boxberger de la crosse de son arme.

La soldate s'effondra sur le sol, le souffle coupé. Elle se souleva à quatre pattes et se mit à pleurer.

- Pauvre fille ! se moqua Serra en la regardant gémir.
Il revissa sa casquette sur sa tête et une douleur fulgurante lui traversa le bras.
Un bruit assourdi par le sable du sol lui fit comprendre que son membre venait d'être tranché. Le temps qu'il lève les yeux, sa tête se détacha de son corps.
Boxberger se mit à hurler de terreur. Des hommes aux crânes rasés et vêtus de longues robes firent leur apparition. Ils l'encerclèrent en psalmodiant dans une langue inconnue.
Un des prêtres, un homme de plus de deux mètres, s'approcha d'elle et se baissa à son niveau :
- Tu n'as pas à avoir peur, tu ne vas pas mourir, dit-il en anglais, tout en lui prenant le bras.
Il la fit se redresser et deux autres prêtres la prirent en tenaille.
Boxberger était tétanisée d'effroi. Elle comprenait que tout était perdu et qu'elle ne pouvait se fier à la promesse de ces malades.
Les incantations s'arrêtèrent soudainement. Le géant se rapprocha à nouveau de la soldate lui souleva la tête d'une main, puis sans se départir de son sourire, lui montra les deux serpents qu'il tenait dans ses mains.
La soldate hurla à en perdre la raison.

Arabie

Le vizir se tenait à genoux devant le colonel Kang. Après deux journées de combats acharnés, les troupes de la Fédération avaient enfin investi le palais du Sultan El Haïssan, un des hommes les plus puissants de la planète.

- Où est ton maître ? demanda le colonel pour la troisième fois.

Le vizir jeta un regard désespéré autour de lui. Le visage défait, il mit ses deux mains sur son torse et essaya de sauver sa peau.

- Je vous jure que je n'en sais rien. Ne me tuez pas, je vous en supplie.

Le colonel lui cracha dessus. Près d'une centaine de ses hommes étaient morts dans la prise du palais.

- Si tu ne sais rien alors tu ne me sers plus à rien, répondit Kang.

Il sortit son pistolet de son étui et en posa l'extrémité sur le front de l'homme.

Autour de lui le temps s'arrêta. Ils étaient dans un des jardins intérieurs du palais. Un endroit féerique. Une splendide fontaine centrale déversait en cascade ses eaux bruisantes. Des plantes luxuriantes maîtrisées avec art étaient disposées dans un souci d'harmonie et d'ombre bienfaisante.

Au-dessus de leurs têtes, les deux soleils d'Arabie brûlaient de tous leurs feux. Quatre soldats accompagnant Kang, tenaient en joue une dizaine de domestiques.

- Non, pour l'amour d'Allah !

Ce fut le mot de trop. Kang appuya sur la détente et le vizir partit en arrière dans un dernier cri.

A ce moment, le soldat Missonnier entra dans le jardin.

- Mon colonel, nous venons de trouver un passage secret qui mène jusqu'à une chambre forte.

Kang détourna son regard du cadavre et le riva sur le soldat.

- Nous avons découvert tout un arsenal militaire. Nul doute qu'il s'agit de l'œuvre des androïdes, continua Missonnier.

Un nuage passa devant l'un des soleils. La température fraîchit aussitôt.

- Scannez chaque prisonnier un par un. Qu'aucun n'échappe au contrôle. Et si jamais vous m'en trouvez un, surtout ne l'abattez pas, appelez-moi.

Le soldat obtempéra et tourna les talons.

Kang alla s'asseoir sur le rebord de la fontaine. Il ôta sa casquette et après avoir trempé sa main dans l'eau, il la passa sur son visage couvert de sueur.

Trois jeunes femmes au visage caché derrière un tchador, le fixaient le regard terrifié.

- Qu'on leur enlève ce bout de tissu ! A partir d'aujourd'hui, les femmes vont retrouver leurs droits, dit-il aux soldats encore présents.

Les filles secouèrent négativement la tête.

- Non, grand seigneur, respectez notre foi, plaida courageusement l'une d'entre elles.

Le colonel leur lança un regard dur. Il plaignait ces pauvres femmes incapables de comprendre la servitude dans laquelle leur religion les soumettait. De gré ou de force, il les libèrerait de leurs chaînes.

- Si votre Dieu est si puissant qu'il m'abatte dans l'instant pour profaner vos croyances.

Les soldats arrachèrent les tchadors, et rien ne se produisit.

- Un jour vous devrez rendre compte de vos actions devant Allah, et j'espère que vous comprendrez alors vos erreurs, le fustigea une des jeunes filles.

Le soldat le plus proche de la jeune fille lui envoya une gifle qui lui

ouvrit la lèvre.

- C'est tout le mal que je me souhaite ! ironisa Kang, en retournant à l'abri des murs du palais.

Il restait encore du travail à faire.

Soleil levant

La nuit était magique. Des flammes dansaient de tous les côtés. Aucune maison, aucune pagode n'avait été épargnée. Ravageant tout sur son passage, le feu se nourrissait de ces bâtisses de bois et de bambou.

Armés jusqu'aux dents, la trentaine de soldats de l'unité s'étaient regroupés sur la place du village. Leurs visages luisaient d'une sueur guerrière. Ils n'avaient fait qu'une bouchée de ce village qui avait tenté de résister à leur avancée. Le temps de la négociation était derrière eux. Les ordres avaient été clairs : tous les moyens étaient bons pour atteindre le mont Chiro dans les meilleurs délais.

Un bruit de moteur réussit à se faire entendre à travers la terrible plainte de la population sinistrée.

Une jeep de l'armée pénétra dans le cercle et s'arrêta près des militaires. Vêtu de son treillis, le capitaine Hazaki se redressa de sa place de conducteur.

- Vous avez fait du bon boulot, je suis fier de vous, dit-il en affichant un sourire carnassier.

Comme nombre de ses pairs, il se félicitait de ces événements. Ils n'auraient plus jamais à subir la honte qui lui taraudait l'âme quand il pensait à ces gens qui avaient la même origine que lui et qui avaient bâti ce monde abominable.

Une femme s'approcha en courant. Elle tenait dans ses mains une chose. Un des soldats courut à sa rencontre et l'intercepta avant qu'elle n'atteigne la jeep. Mais il n'eut pas le temps de la frapper.

Hazaki descendit du véhicule et ordonna à son homme de laisser la jeune fille.

Elle s'avança vers lui et lui tendit son enfant mort. Le bébé ne devait pas avoir plus de trois mois. Hazaki hocha gravement la tête, et s'adressa à la jeune femme dans sa langue maternelle.

- La mort est le prix à payer pour la liberté. Tu n'auras plus jamais à subir le joug des tyrans.

- Vous avez tué mon enfant, cria la jeune femme.

Des larmes coulaient de ses yeux.

Hazaki ne baissa pas le regard. Il n'éprouvait aucun remord. Il n'avait fait que son devoir. Que pouvait représenter la vie de cet enfant face aux milliers d'autres sortis de la servitude de ce dictatorial empire japonais ?

- Vous me devez un combat ! cria un des habitants.

Dans la force de l'âge, l'autochtone s'avança d'une démarche assurée. Il tenait dans chacune de ses mains un sabre et prenait soin de tendre la pointe vers le sol. Tous les soldats de l'unité le mirent en joug.

- Ne tirez pas ! ordonna Hazaki.

Les villageois suppliaient le jeune homme fougueux de revenir sur sa décision.

Une jeune femme s'accrocha à son bras.

- Je t'en prie, ne fais pas ça, je t'aime Oshii, dit-elle avant de s'étendre sur le sol.

Oshii l'ignora et se posta devant le capitaine en lui présentant les deux armes. Hazaki en prit une dans ses mains, la soupesa et, d'un coup porté de droite à gauche, fendit les airs pour tester son équilibre.

- C'est une très bonne lame.

Oshii hocha la tête et recula de deux pas. Hazaki enleva son treillis et se retrouva en caleçon devant l'homme qui retira à son tour ses vêtements pour ne garder qu'un simple cache-sexe. Le duel pouvait commencer.

Ils tournèrent un long moment à se défier l'un l'autre.

- Vous allez crever cette enflure ! fit un de soldats avant de siffler.

- Ouais, faites-en de la chair à pâté, le suivit un deuxième.

Hazaki se détourna de son adversaire, et incendia ses soldats.

- Fermez-la!

Oshii ne semblait aucunement touché par ces paroles et se remit en position dès que Hazaki fut de nouveau face à lui.

Ils se remirent à tourner l'un près de l'autre, et leur danse dura de longues minutes.

Ce fut Hazaki qui lança le premier assaut auquel Oshii répondit avec une vivacité stupéfiante. La lame effleura le cuir chevelu du capitaine qui ne dut qu'à un réflexe de ne pas se faire embrocher la tête.

A présent, affalé sur le sol, il fit une roulade et se redressa d'un bond. Mais Oshii avait prévu la parade et usant de son avance, il parvint à blesser Hazaki à l'épaule gauche.

- Mon capitaine, vous déconnez, hurla un des soldats.

Hazaki n'entendit pas cet appel. Il était dans un état de concentration intense. Il devait oublier la douleur pour ne se focaliser que sur ses gestes.

Complètement attentif à ses sens, Hazaki était redevenu le champion du sabre qu'il avait été dans sa jeunesse, et pourtant malgré ses années

d'entraînement il avait un mal incroyable à faire face à ce jeune homme.

S'il en avait eu le loisir, il aurait admiré la technique d'Oshii.

Les lames s'entrechoquaient dans un ballet frénétique. Des étincelles incendièrent la nuit. Des cris de stupeur jaillissaient de toute l'assemblée.

Soldats comme villageois, tous étaient sous le charme de cette danse macabre. Chacun comprenant qu'à la fin de la représentation un des acteurs quitterait la scène pour toujours.

Oshii se déporta sur le côté, se baissa et balança son pied qui accrocha la jambe de Hazaki qui perdit un peu d'équilibre.

D'un geste redoutable le villageois lança son bras, et son sabre entailla le mollet gauche de Hazaki. Toutefois d'un bond en arrière le capitaine réussit à éviter le coup qui aurait dû lui trancher la gorge.

Le souffle court, les poumons brûlant de douleur, Hazaki comprenait qu'il ne lui restait que peu de temps pour trouver la parade. Le villageois semblait ignorer la fatigue. La force de celui qui n'a plus rien à perdre.

Hazaki se redressa et malgré le sang qui s'écoulait de ses nombreuses blessures, il réussit à garder une posture digne, et reprit les hostilités.

Après trois attaques contrées avec une facilité de plus en plus évidente, Hazaki tomba au sol et lâcha son sabre. Il avait perdu.

Oshii se pencha au-dessus de lui, et leva son sabre dans les airs. Il poussa un cri de désespoir et de colère.

- Attends encore un peu, souffla le soldat Castejon à sa camarade Lingibe qui tenait en joue le villageois.

Ses doigts démangeaient la jeune soldate. Elle ne pouvait pas laisser tuer son capitaine pour une question d'honneur. La Fédération méprisait les coutumes de ce peuple décadent. Elle devait tirer. Et alors qu'elle prenait la décision de passer outre la recommandation de Castejon, Oshii jeta son sabre dans les airs.

La lame s'envola et alla se poser dans les flammes d'une maison.

- Nous ne sommes pas des barbares, dit-il dans un anglais fédéral convenable.

Pour la première fois de sa vie, Hazaki baissa les yeux et reconnut sa défaite.

Atlan

Esteban se permit un sourire. Il ne sentait plus aucune douleur. Seule

une grande lassitude emplissait son âme. Allongé à même le sol glacé, il fixait le ciel obscur avec calme attendant le début de l'aube. Avec un peu de chance il verrait une dernière fois le soleil. Il repensa à tout ce gâchis de vies humaines, et ne put réprimer un rire douloureux qui lui fit recracher encore un peu plus de sang.

Il essaya de bouger son bras. Mais il dut se rendre à l'évidence, il ne sentait plus son corps. Que le roi lui pardonne, il avait failli à sa tâche. A sa surprise, il ne redoutait pas la venue de la grande faucheuse. Lui qui avait toujours glorifié la vie, se rendait compte qu'il était plus courageux qu'il ne l'aurait cru. A moins qu'il ne soit plus lâche que ses cauchemars le lui disaient.

Tout au long de sa campagne contre les Français, il avait vu, laissé, voire même organisé des massacres et des actes d'une barbarie sans nom.

Combien d'hommes, de femmes et d'enfants, étaient morts sous le commandement d'Esteban Montaldo ? Combien de martyres victimes de l'appétit de ce jeune général ambitieux ? Combien sauraient qu'il se maudissait de ne pouvoir fuir cette responsabilité étouffante ? Peut-être valait-il mieux mourir.

Un voile passa devant ses yeux, son cœur suspendit un instant ses battements, le sang reflua de son visage. Etait-ce la fin ?

Non, sa vue redevint normale et son cœur palpita à nouveau. Malgré la mort qu'il savait proche, il grappillerait encore ce qu'il pouvait de vie avant d'aller pourrir en enfer.

Ils avaient été vaincus par plus forts qu'eux : les gens de l'Extérieur. Son armée était tombée sur eux la veille. Et comme ils avaient refusé de capituler devant ces soldats aux tenues étranges, Esteban avait ordonné l'assaut.

Ce fut le début du massacre.

Usant d'armes à projectiles inconnus, les hommes et femmes de l'Extérieur décimèrent ses troupes en un clin d'œil. Une véritable boucherie. Rien ne pouvait les arrêter, si ce n'est la retraite.

Ils furent nombreux à fuir, mais Esteban resta digne dans la défaite. Deux projectiles insolites le touchèrent au ventre. Il s'effondra sur le sol et perdit connaissance.

Il percevait des voix. Esteban tendit l'oreille mais ne comprit pas un seul mot de ce langage inconnu.

- Hé! regarde, on dirait qu'il y a un survivant ?
- Tu crois, allons voir ça.

Les pas se rapprochèrent et deux silhouettes se posèrent au-dessus d'Esteban.

- Putain, regarde-moi ce con. Il nous observe !
- Il croyait faire le mort jusqu'à ce qu'on se tire. Petit malin.

Les soldats se mirent à ricaner. Esteban leur rendit un sourire. Une salve de mitrailleur, puis une longue rigole de sang s'écoula du corps de l'Espagnol. Le visage grotesque de la mort figea les traits d'Esteban.

Le memo d'un des soldats sonna.

- Qu'est-ce que vous foutez ! hurla leur capitaine, quand ils prirent la communication.
- Rien, juste un dommage collatéral, répondit le soldat de la Fédération.

Bavière

Marshall enchaînait réunion sur réunion. Il n'avait pas dormi depuis près de deux jours. Il fallait qu'il trouve une salle où se reposer.

Il traversa les innombrables couloirs du palais présidentiel et, usant de son passe, ouvrit une porte au hasard. Une petite pièce s'offrit à lui. Certainement le bureau d'un fonctionnaire de second rang.

Il alla s'asseoir dans un fauteuil en cuir, ferma les yeux et prit soin de se mettre en semi-hypnose. Il ralentit son rythme cardiaque et fit le vide dans sa tête. Il devait retrouver son calme et sa lucidité.

Les mauvaises nouvelles s'amoncelaient. Le nombre de massacres ne cessait d'augmenter en flèche. Même s'il contrôlait encore les médias, il n'en restait pas moins que la population commençait à s'affoler.

Les rares images qui arrivaient sur le réseau montraient toutes des scènes d'une désolation terrible. Si le nombre de morts annoncé faisait état de trois mille quatre cents, dans les rangs de l'armée fédérale, Marshall savait pertinemment que ces chiffres étaient bien au-dessous de la réalité.

Près de quarante croiseurs avaient été détruits lors de la première phase d'agression. Et si l'armée avait pu désormais détruire les citadelles d'où étaient partis les tirs qui avaient vaincu leur flottille spatiale, il n'en restait pas moins qu'au sol, c'était un véritable carnage.

Même si la Fédération possédait les armes les plus puissantes, les habitants des planètes limites, manipulés par les androïdes, se battaient corps et âmes avec une férocité surhumaine pour défendre leur monde. Le couteau d'un fanatique pouvait souvent s'avérer aussi redoutable qu'un fusil HK.

Marshall resta près d'une demi-heure dans un état de sommeil hypnotique avant d'en ressortir lentement. Il porta aussitôt la main à son mémo et secoua la tête quand il prit note de la trentaine de messages que lui faisaient parvenir ses plus proches collaborateurs. La frénésie était à la limite de la panique. Il était urgent de rassurer l'opinion publique.

Marshall se releva et passa devant une glace. L'homme que lui renvoya le miroir lui fit peur. Un homme fatigué et vieillissant.

Il détourna le regard et quitta la pièce.

- Ah ! Vous tombez bien, je vous cherchais, l'accosta aussitôt un des conseillers du président Chandra. Il faut que vous rappeliez le général Hsieng.

- Oui, entre autres affaires, dit-il en reprenant sa marche dans les couloirs du palais.

- 24 -

Thantos

Genievre Kanz passa une dernière porte et aboutit dans une somptueuse suite où étaient réunis autour d'une longue table ovale dix des plus grands entrepreneurs de la Fédération.

- Nous n'attendions plus que vous, dit Karl David, directeur de la Santex Compagnie.

Genievre fit un salut à toutes les personnes et vint s'asseoir à la table. Comme il était bizarre de devoir négocier avec des personnes dont elle souhaitait tant la mort.

- Alors commençons, dit-elle.

Elle rajusta le col de sa chemise en soie, et passa subrepticement sa main sur le collier en or qui garnissait son cou. Même si son statut actuel lui permettait dorénavant toutes les extravagances, elle croyait toujours aux vertus du paraître et méprisait le comportement faussement négligé, tel celui du président de la Média World, Jim Sherwood, vêtu d'un survêtement jaune et qui ne s'était manifestement pas coiffé.

- Au vu des derniers événements, nous ne pouvons pas rester sans réagir. L'indice NIVIF est au plus bas. Il a perdu près de trente pour cent de sa valeur en moins d'une semaine. Si ce

n'est pas un crack, cela en a tous les symptômes. Le moral des ménages est en train de s'émietter, la consommation ne va pas tarder à ralentir. Et je ne vous parle pas de l'investissement. Nous fonçons tout droit vers la première crise économique majeure de la Fédération. Et nul ne sait ce qu'il en sortira, entama Tin Sin San, le président de Boitic Ingeneries.

Petit homme replet, il avait une voix en décalage complet avec son apparence. Dès qu'il parlait, tout le monde faisait silence tant son timbre était profond et impressionnant.

Kanz regarda par-dessus l'homme et se prit à apprécier le sommet de la tour de l'Avenir qui se dressait derrière la baie vitrée. Le soleil se levait sur Héliopolis. Une belle journée gâchée par cet énergumène.

- Nous le savons tous très bien, et c'est pour cela que nous sommes ici, continua Désiré Dimago. Si la crise perdure, ce sont nos places qui sont en jeu, les actionnaires ne nous ferons pas de cadeaux. Si nos entreprises vacillent, nous serons les premiers à tomber.

De sombres pensées envahirent les protagonistes. Chacun savait les efforts, les tractations, les trahisons, et les malversations qu'ils avaient dû réaliser pour arriver au sommet. Aucun n'était prêt à tout recommencer à zéro.

- Il faut que cette guerre finisse au plus tôt, intervint Barthélemy Rubinstein.

Tout le monde acquiesça.

- Il nous faut envisager le pire, reprit-il. Il ne faut pas que le conflit s'enlise. Nous devons tout mettre en œuvre pour mettre fin à cette guerre.

Un ricanement se fit entendre. Celui de la très conservatrice Catherine Vera-Ortiz.

- Nous n'avons toujours pas idée de la nature exacte de notre ennemi. Des androïdes ? Mais d'où viennent-ils ? Où sont leurs véritables bases ? Combien sont-ils ? (Elle leva les bras au ciel.) Avez-vous des informations confidentielles et pertinentes qui vous laissent croire que nous ayons un rôle à jouer ? Nous ne pouvons qu'assister, impuissants, à un conflit qui nous dépasse. Ne perdons pas notre temps à chercher une solution pour gagner cette guerre, mais plutôt une qui nous permette de nous maintenir en poste.

Kanz se retint de lui jeter un regard de mépris. Quelle faiblesse d'esprit ! Comment cette femme avait-elle pu devenir le numéro un d'un groupe pesant plusieurs milliards de coupons ? Kanz afficha toutefois un regard neutre et espéra ne pas se faire détester en sortant de cette assemblée de crapules.

- Qui a parlé de victoire ? Je ne fais pas partie des gens qui

pensent que les ennemis de la Fédération sont forcément nos ennemis, répliqua Rubinstein.

Kanz ne put réprimer un haussement de sourcils. Elle ne pouvait qu'admirer le trait de génie de cette pensée.

Avec ses plus proches conseillers, elle avait élaboré quantité d'hypothèses aussi impensables les unes que les autres, mais jamais elle n'avait opté pour une victoire des androïdes et du résultat qui en découlerait. Non qu'elle soit sûre de la victoire de la Fédération, mais il leur avait semblé tellement évident que les androïdes voulaient les mettre à terre.

- Intéressant, le félicita Sin San. Poursuivez, je vous prie

Rubinstein se carra profondément dans son fauteuil et arbora un large sourire.

- Il est en effet plus que probable que ces androïdes ne tiennent pas à mettre à mal notre système en tant que tel. J'ai même la prétention de croire que c'est tout l'inverse. Pourquoi les conflits n'ont-ils eu lieu que sur les planètes limites où nos chances sont le plus réduites ? Pourquoi ne pas attaquer Bavière, Héliopolis, la Terre ou encore Lattara ? Je crois juste qu'ils aiment autant que nous le pouvoir et les richesses. Ils ne nous feront du mal que si nous les y obligeons.

L'atmosphère se détendit aussitôt. Les visages s'épanouirent. Il était fini le temps de l'incertitude. Ils pouvaient désormais reprendre les rênes de leur destinée.

- Nous devons faire savoir à ces androïdes que nous serons prêts à partager le pouvoir avec eux. Gardons une neutralité affichée, mais faisons comprendre à qui veut l'entendre que nous serons du côté des vainqueurs, dit Ahmed Massounde.

Le flot de véhicules qui passaient dans les couloirs aériens était de plus en plus dense. La matinée avançant, Héliopolis s'éveillait avec une frénésie chaque jour renouvelée.

- Il reste cependant un problème de taille. Comment allons-nous contacter les androïdes ? Si aucun des services de renseignements de la Fédération n'a été en mesure de trouver le moindre indice sur leur localisation, comment espérez-vous pouvoir les joindre ? intervint Kanz en fixant Rubinstein droit dans les yeux.

Il laissa un sourire supérieur effleurer ses lèvres, et prit son temps pour répondre. A ce moment précis il se sentait véritablement le maître de l'univers.

- Comme chacun d'entre vous ici, nous n'avons pas cessé de sous-estimer la puissance de cette armée d'androïdes. Quand les planètes limites ont commencé à entrer dans le chaos, personne n'avait prévu l'ampleur de la guerre à venir. Leurs armes sont

terribles. Combien de croiseurs de la Fédération ont disparu ? Près de vingt bases d'une technologie étonnante ont été découvertes par la Fédération, et à quel prix ! Sans que cela n'arrête les attaques des androïdes. Même si les armées de la Fédération gagnent du terrain chaque jour sur les planètes limites, il n'en reste pas moins que les frappes demeurent. Tout laisse désormais penser que nous ne voyons que la partie émergée de l'iceberg. Il se pourrait bien que cette guerre ne soit que le prologue d'un conflit beaucoup plus important...

- Allez droit au but, le coupa Frederick Schneider qui commençait à trouver insupportable le comportement professoral de cet ennemi de toujours.

Rubinstein lui jeta un regard noir et reprit comme si de rien n'était.

- Les androïdes ont plusieurs coups d'avance sur nous. Au vu des installations sur les planètes limites et sur Kigoma, nul ne peut douter que cela fait des années qu'ils préparent ce conflit. Leurs services de renseignements doivent être d'une efficacité redoutable. Je ne peux croire qu'une telle organisation ne possède pas un service d'espionnage à la hauteur de son ambition. (Il fit une brève pause théâtrale et reprit :) Je crains, pour ne pas dire que j'en suis certain, qu'il n'y ait des individus à eux infiltrés dans nos relations les plus proches, peut-être même l'un d'entre vous est-il à leur service. Aussi je propose que nous exposions à nos relations les plus fidèles le résumé de cette discussion. Je ne doute pas un seul instant que les androïdes sauront répondre à notre appel.

Kanz hocha la tête, mais ses pensées étaient ailleurs. Elle venait de reconsidérer la mort étrangement accidentelle de Roseta Ming. Qu'était-elle allée faire sur Terre alors qu'en vue de la crise économique qui s'annonçait tous ses intérêts étaient sur Thantos ? Se pouvait-il qu'elle ait été en négociation avec les androïdes ?

Terre

L'imam Haraflika ne pouvait s'empêcher de sourire. Même si la situation était toujours aussi préoccupante, les propos qu'il venait d'entendre le comblaient de joie. De nouveaux alliés, de nouveaux fidèles à conquérir. Les grands capitaux seraient donc avec eux. Il était assis dans un canapé de son jet privé et passait au-dessus du Sahara. Il lissa sa barbe et jeta un regard par le hublot. Le désert

s'étalait dans toute sa splendide solitude.

Haraflika se resservit un verre de jus de fruits et fit le point sur ses pensées. Ces derniers jours avaient été pour le moins troublants. Depuis le retour de Dominati, le plan originel se trouvait quelque peu chahuté. Extanza les avaient abandonnés et avait dérobé cet Œil de Dieu dont il leur avait toujours expliqué qu'il n'était qu'une sombre farce.

Comment un tel objet pouvait-il exister ? Extanza était-il vraiment de leur côté ? Et d'où venaient les étranges pouvoirs de Dominati. Il n'avait rien d'un androïde ordinaire. Tant de questions qui lui taraudaient l'âme sans trouver de réponses.

- Un message en provenance du Vatican, lui annonça une des moudjahidin qui l'accompagnaient durant ce trajet pour Petra.

- Très bien, passez-le-moi, dit-il en reprenant une mine sévère.

Le visage du cardinal Vouhé apparut sur l'écran. La peur et l'incertitude pouvaient se lire dans chaque ride du prélat.

Tout comme les androïdes musulmans, les catholiques avaient du mal à comprendre ce qui se tramait réellement. Jamais le chemin ne leur avait semblé aussi obscur.

- Nous avons malheureusement raison, commença le cardinal sans préambule.

Haraflika trouva ce relâchement indigne de leur rang. Ils faisaient partie des plus hauts dignitaires de leurs Eglises respectives, ils ne devaient pas montrer leur peur.

- Bonsoir, monseigneur, le reprit Haraflika avec un sourire presque jovial. De quoi voulez-vous que nous nous entretenions ?

Un rictus mauvais figea les lèvres de Vouhé, mais il garda pour lui tout le mal qu'il pensait de cet affront. Ne voyait-il donc pas le danger face auquel ils se trouvaient tous ?

- Extanza était en Amérique, continua le cardinal sans se démonter. Il a passé une quinzaine de jours dans les laboratoires de la Laser & Co au fin fond du Massachusetts. Il a disparu en emmenant avec lui un physicien de renom, le docteur John Elliot. Nul doute qu'il a essayé d'activer l'Œil de Dieu.

Haraflika nota le ton haché de ce discours. Vouhé était à bout de nerfs.

- Décidément vous êtes toujours en retard d'une guerre. Le Maître saura en prendre acte, le menaça le musulman en prenant un certain plaisir à le remettre à sa place.

Un léger trou d'air leur fit perdre de l'altitude. Haraflika retint un instant son souffle. L'homme n'était pas fait pour voler !

- Qu'il en soit ainsi, répliqua le cardinal.

Haraflika comprit que le sujet de cette communication était tout autre. Vouhé aurait pu l'informer de cette annonce par simple message sur son mémo. Là n'était pas la raison de son appel.

- Cardinal, quels que soient vos doutes, croyez bien que je suis à même de les écouter, se lança-t-il en espérant faire mouche.

La sueur se mit à couler du front du cardinal. Pour la première fois de sa vie, il allait émettre des pensées hérétiques. Peut-être que ce maudit musulman en savait plus que lui ?

- Durant de nombreux siècles, Extanza fut notre guide, et nous l'avons suivi pas à pas, travaillant avec minutie et patience à la réussite de notre projet. A l'avènement de ce grand jour qui verrait les androïdes revenir au premier plan des affaires humaines. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Haraflika fronça les sourcils. Il était trop tôt pour parler. Il devait le laisser se dévoiler le premier.

- Il nous avait expliqué qu'il s'était débarrassé de Dominati, notre nouveau Maître, dit-il avec une pointe d'ironie teintée de peur, parce qu'il avait compris que son frère était un traître à notre cause, qu'il voulait pactiser avec les humains. Comme si une coexistence pacifique de nos espèces était imaginable.

Vouhé chercha du réconfort et de l'aide dans l'œil de l'imam mais ne trouva qu'une neutralité déconcertante. Mais au point où il en était, il continua sur sa logique.

- Pourtant à quoi assistons-nous à présent ? Extanza nous a trahis. Dès la découverte de l'Œil de Dieu, il s'est enfui, nous laissant seuls face à notre destin. Et pour couronner le tout, voilà que Dominati ressurgit de nulle part et nous ordonne de le suivre. Que devons-nous faire ? s'interrogea le cardinal.

Haraflika comprenait pleinement le sens de cette question. La rébellion ! L'idée était certes réjouissante, mais il y avait encore trop d'inconnues pour se lancer dans un conflit contre Dominati. Qui savait quelles étaient ses forces et son pouvoir ? Il était trop tôt pour agir.

- Ne perdez pas la foi, cardinal. Laissons-lui le bénéfice du doute. Nous aurons tout le temps de faire le point sur l'attitude à adopter une fois la guerre terminée. Faisons confiance au Nouveau Dieu. Les voies du Seigneur sont impénétrables, conclut Haraflika.

Un sentiment de défaite envahit Vouhé, mais il s'obligea à garder une attitude digne et mit fin à la communication sans plus de commentaires.

Haraflika pencha la tête en arrière et souffla de dépit. Lui aussi était en proie au doute. Peut-être était-il temps de se faire connaître auprès

de leurs frères basés sur Kigoma et sur Eden.

Peut-être fallait-il les prévenir que depuis près de deux siècles les Eglises musulmane et catholique avaient été phagocytées par les androïdes.

L'union fait la force, se dit-il en se souvenant de ce vieil adage.

Une oasis apparut au loin. L'imam hocha pensivement la tête et s'identifia à ce petit havre de paix dans un univers hostile. Malgré toutes les attaques ils survivraient.

C'est rasséréné, qu'il ralluma son mémo pour envoyer à Dominati un bref compte rendu de la discussion des plus grands entrepreneurs de la Fédération. Tout n'allait pas si mal après tout.

- 25 -

Atlan

Tout d'abord elle entendit les voix, puis elle ouvrit les yeux et découvrit les visages de deux inconnus.

- Elle se réveille, dit Doryan qui n'arrivait pas à détacher son regard de Delphine.

Marius recula d'un pas. Delphine se redressa dans le lit et lentement les souvenirs affluèrent à sa conscience. Un frisson lui parcourut le corps quand elle repensa à ses derniers instants.

- Qui êtes-vous ? leur demanda-t-elle.

- Je me nomme Doryan et cet homme s'appelle Marius, les présenta Doryan qui reprit : Vous n'avez pas à avoir peur, vous êtes désormais en sécurité.

Peur ? Quelle idée saugrenue. En d'autres temps elle aurait été tétanisée d'effroi, et pourtant elle se sentait d'un calme relatif face à cette situation déconcertante. Que lui avait fait Rostov ?

- Oui, vous n'avez plus rien à craindre, ajouta Marius en espérant qu'il faisait le bon choix en la laissant vivre.

Delphine se leva et alla s'asseoir en face de la cheminée qui crépitait agréablement. Un feu puissant irradiait une chaleur reconfortante.

- Où est monsieur De Gustin ? dit-elle en se frottant doucement les mains devant l'âtre.

Doryan vint s'asseoir près d'elle.

- Il est mort. Nous l'avons tué.

Delphine lui adressa un léger sourire.

- Merci.

Assis dans un fauteuil Marius attendait avec impatience la suite des événements. Peut-être ne s'était-il rien passé ?

- Pourquoi m'avoir sauvée ?

Doryan jeta un regard vers Marius. Il était temps que les réponses arrivent.

Marius se racla la gorge et enfouit une main dans la poche de son veston. Il en sortit un objet qui ressemblait à un simple stylet. Il devait abattre ses cartes et advenir ce pourrait.

- Très chère Delphine, la connaissance est un fruit qui se goûte à petites doses. (Il fit une pause et fit passer le stylet dans son autre main.) C'est pour cela que l'évolution de l'humanité s'est faite progressivement suivant un schéma bien tracé où l'innovation et la compréhension de ce qui nous entoure s'acquièrent en fonction de nos capacités à les ingérer. De l'homo habilis au sapiens sapiens, bien des découvertes ont jalonné le destin de l'humanité, les outils, le feu, la parole, les mathématiques, la philosophie et bien d'autres sciences. Et si l'on regarde sur l'échelle du temps, tout ce qui arrive à présent était sans aucun doute prévisible. L'acquisition des connaissances se fait de manière exponentielle, il a fallu des millions d'années aux premiers hommes pour manier le silex, il n'en fallut qu'une centaine pour maîtriser l'atome.

- Qu'est-ce qu'un atome ? l'interrompt Delphine.

Marius fit alors un aparté et expliqua succinctement les principales lois de la physique avant que Delphine ne lui dise d'arrêter, elle n'y comprenait rien. Il sourit et revint au fil de son récit.

- Il était évident qu'un jour l'homme dépasserait ses limites et serait amené à se percevoir différemment. L'expérience androïde fut la plus magistrale des entreprises humaines, une création dont personne ne mesura véritablement le caractère fondamental pour la survie de l'espèce humaine.

Delphine intervint une nouvelle fois, et Marius dut user de tout son savoir-faire de vulgarisateur pour expliquer à la jeune fille ce qu'était un cerveau de silicium.

- En créant des êtres artificiels doués de conscience, l'humanité changeait sa nature profonde et devenait divine. Elle avait le pouvoir de créer la vie à partir de la matière inerte. Malheureusement, rien ne l'avait préparée à ce choc. Comme effrayés par leur pouvoir, les hommes n'assumèrent pas leur nouveau statut, et choisirent de régresser à celui de primate. La lente évolution de l'espèce venait de faire le bond de trop. Personne n'était préparé à cela. Tout le monde préférerait la stagnation au sapiens sapiens, dont la caractéristique principale

est le massacre de tout ce qui le dépasse.

Doryan sentait son cœur battre plus vite que la normale. Si jusque-là le discours de Marius se tenait et avait un semblant de logique, il se doutait que la fin de son exposé allait lui faire changer à jamais sa vision du monde.

- Heureusement, il y eut des hommes qui ne supportèrent pas cette régression de l'humanité et qui libérèrent leurs androïdes, évitant ainsi de participer à l'infâme infanticide. Avec la victoire de la Fédération contre les forces de l'Organisation de Libération des Androïdes, il y a de cela plus de trois siècles, la plupart des survivants se réfugièrent sur Kigoma pour fonder une nouvelle colonie. Mais d'autres, dont je fus, décidèrent de fuir le plus loin possible, utilisant plus d'un millier de points neuraux. Nous nous éloignâmes à jamais de notre galaxie originelle. Après plus de deux siècles d'exode, nous trouvâmes enfin le point neural mythique qui nous permit de quitter notre galaxie pour une autre. Nous étions sauvés. Nous avons désormais la possibilité de poser nos vaisseaux sur des planètes terra-compatibles et d'y construire une nouvelle civilisation.

Doryan était fasciné par cette découverte. Ainsi il était possible de passer d'une galaxie à une autre ! Il n'y avait plus de limite à l'expansion de l'humanité.

Mais aussitôt il se souvint que c'était la dernière chose que les androïdes espérer voir. L'arrivée des hommes sur leur territoire.

- Mais pourquoi êtes-vous revenus ? interrogea Delphine avec une perspicacité étonnante.

A la lumière des flammes, elle était d'une beauté surnaturelle. Doryan avait du mal à détacher son regard de ce visage envoûtant.

- Nous ne sommes pas réellement revenus, dans la mesure où nous n'étions pas vraiment partis.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Doryan en se ressaisissant.

Marius se leva et prit une bûche qu'il posa dans l'âtre avant de se rasseoir auprès de ses deux auditeurs. Personne ne l'avait autorisé à révéler ce qu'il allait dire, mais il avait la certitude qu'il pouvait leur faire confiance.

De nouveau, il fit passer son stylet d'une main à l'autre et s'expliqua :

- J'ai oublié de vous faire part d'un détail survenu lors de notre arrivée dans la nouvelle galaxie. Dès que nous eûmes passé le dernier point neural nous fûmes aussitôt salués par une espèce extraterrestre qui nous prit alors sous sa coupe. Un simple message de bienvenue qui s'afficha sur nos mémos.

- Vous avez découvert des extraterrestres ! s'étouffa Doryan.

Il n'avait plus rien du jeune homme sûr de lui. Il était redevenu un jeune enfant fasciné par une histoire incroyable.

- Cela fait des millénaires qu'ils nous observent et pleurent en silence sur cette faculté particulière de l'humain à l'autodestruction, dit Marius. Heureusement pour nous cette espèce possède entre autres attributs, celui de la miséricorde. Ils nous aidèrent, comme ils avaient aidé les Néotiens...

- Les Néotiens ? le coupa Doryan.

- Oui, nous n'étions pas les premiers à quitter notre galaxie. Durant la grande expansion qui suivit la découverte des points neuraux, de nombreuses arches quittèrent la Terre pour fonder des colonies aux confins de l'univers. Et je peux t'assurer qu'un certain nombre y est parvenu.

Doryan en resta stupéfait. Ainsi la Fédération n'était qu'une simple facette de l'humanité. Qui savait combien d'humains peuplaient l'autre galaxie ?

Une nouvelle vision de l'univers s'ouvrait pour l'homme. Avec ces révélations rien ne pourrait être comme avant. Toutefois une question lui vint aussitôt à l'esprit :

- Mais pourquoi me révéler tout cela ?

- Encore un peu de patience, je n'en ai plus pour longtemps.

Il posa son regard sur Delphine et vit qu'elle avait fermé les yeux. Il fit une moue dubitative et décida de rester sur le qui-vive.

- Les Néotiens avait trouvé les Bienveillants, ainsi nomme-t-on cette race extra-terrestre, bien avant nous, reprit-il. A leurs côtés, ils franchirent un bond important dans la compréhension de l'univers et découvrirent le secret de la vie.

- Qui est ? demanda Doryan envoûté.

- La vie elle-même. Il n'y a rien de plus sacré que la vie et tenter de la détruire est la plus grande monstruosité que nous puissions faire. Les Néotiens sont les premiers humains à avoir compris cet état de fait, et depuis ils nous surveillent et attendent le jour où la Fédération aura trouvé la plénitude dans la paix.

- Tu fais partie de ces observateurs, n'est-ce pas ?

- Oui, être un proche du conseiller Marshall me donnait accès à un certain nombre d'informations. Mais ne va jamais croire que tout ce que tu connais de moi et pur mensonge. Je suis à une exception près l'homme que tu as toujours connu ou presque.

- Mais comment avez-vous pu revenir sans que l'on vous remarque ?

Marius haussa les épaules.

- Les Bienveillants nous ont appris à créer notre propre

réseau de points neuraux. En termes plus concrets, ils possèdent les clés de la téléportation.

- Incroyable ! Tu veux dire qu'il existe une porte sur Bavière qui donne sur une autre galaxie ?

- On peut dire les choses ainsi.

Delphine se mit à pleurer en silence. Marius serra son stylet dans sa main.

- Alors pourquoi intervenir maintenant ? demanda Doryan. Il fallait qu'il comprenne. Il devait savoir.

Marius posa enfin le dernier morceau du puzzle.

- Pour nous sauver nous-mêmes. Le destin de toute l'humanité est en jeu. Drapés dans leur sentiment de supériorité, les humains n'ont jamais réellement cru à la possibilité d'une race extraterrestre capable de les annihiler en un instant. Des premiers astrophysiciens jusqu'aux voyages à travers les points neuraux, jamais nous ne découvrîmes de races qui dépassaient l'intellect du singe. L'homme se croyait le maître de l'univers. Quelle prétention ! Mais surtout, quelle erreur !

Doryan fronça les sourcils.

- Mais tu m'as dit que les Bienveillants étaient des êtres pacifiques.

- Certes, mais je ne t'ai jamais dit qu'ils étaient la seule race extraterrestre existante dans notre univers.

Il fit une pause et s'inquiéta une nouvelle fois de Delphine qui s'était allongée sur le côté. Toutefois, il continua son récit.

- Il existe une quantité infinie d'univers parallèles au nôtre qui cohabitent à la lisière de notre réalité. Ils sont au même endroit que celui où nous nous trouvons, séparés seulement par un décalage de perception.

- Je commence à douter de ta santé mentale, dit Doryan qui pourtant buvait ses paroles avec avidité.

- Ne t'inquiète pas pour cela, j'ai les moyens de prouver mes dires. (Il jeta un nouveau regard vers Delphine.) Il y a de cela près de mille ans, les Bienveillants notèrent une singularité dans notre galaxie, un objet surgi du néant se matérialisa dans le système du Cerbère. Une sphère noire de près de mille kilomètres de diamètre. Les Bienveillants tentèrent de l'ausculter mais aucun de leurs instruments ne parvint à percer ses secrets. Ce n'est qu'au terme de quelques jours que des navettes aux formes étranges en sortirent. A n'en point douter, des entités intelligentes habitaient cet artefact pharaonique. Malheureusement, les vaisseaux leur glissèrent entre les doigts et jamais ils ne retrouvèrent leur trace. Du moins jusqu'à ce qu'ils découvrent la Terre. Très vite leurs observations leur prouvèrent que des phénomènes étranges se perpétrent aux quatre coins de cette planète. Certes, ces phénomènes étaient circonscrits dans le temps et dans l'espace, mais ils inquiétèrent suffisamment les Bienveillants pour qu'ils se penchent sérieusement sur la question et qu'ils découvrent l'existence de deux êtres aux pouvoirs incroyables dont les actions étaient la source des anomalies que les Bienveillants avaient notées sur la Terre. Ces deux êtres avaient le pouvoir d'altérer la réalité physique de notre univers. Une impossibilité tout autant qu'une réalité. Durant des siècles les Bienveillants se contentèrent de les surveiller, ne sachant quelle position adopter. Ils ignoraient tout des pouvoirs de ces êtres. Aussi puissants soient-ils, les Bienveillants craignaient leurs réactions. La prudence fut de mise.

- Non, laissez-moi, dit Delphine.

Doryan sursauta et se pencha vers la jeune fille. Elle s'était endormie sur le côté et faisait un mauvais rêve. En d'autres circonstances il l'aurait réveillée et rassurée, mais piqué dans sa curiosité il ne pouvait attendre la suite des révélations.

- Continue, je t'en prie.

Marius opina du chef et reprit la parole.

- Ce sont ces deux êtres qui financèrent secrètement la recherche sur les androïdes. Leur but était simple : retrouver un

objet qu'ils avaient créé, et qu'ils avaient perdu.

- L'Œil de Dieu, dit Doryan en sentant un frisson lui parcourir l'échine.

- En effet, en favorisant l'expansion de l'humanité grâce à des androïdes susceptibles de s'établir sur n'importe quelle planète et d'effectuer leur précieuse quête, ils espéraient rattraper le temps perdu sur la Terre. Malheureusement pour eux, la Fédération décida de cesser la fabrication d'androïdes et ce fut la fin du rêve des deux frères. La découverte de l'Œil de Dieu devrait attendre quelques années encore. La chance a fait que tu l'as retrouvé. Et un de ces êtres l'a récupéré. Depuis nous sommes en alerte. Le temps de l'attente est derrière nous. Il nous faut intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

- Que comptez-vous faire ?

- Tenter de percer les secrets de ces êtres.

Marius se leva et s'approcha de Delphine qu'il secoua avec une certaine vigueur. La jeune fille ouvrit les yeux et se remit sur son séant. Sans lâcher son stylet, Marius retourna s'asseoir.

Seul le craquement du bois qui se consumait dans la cheminée rompait le silence.

Le visage de Delphine semblait désormais beaucoup plus dur qu'il ne l'était quelques minutes auparavant.

- Je me sens différente, dit-elle en s'adressant à Marius.

Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle avait l'impression qu'on lui avait greffé une seconde personnalité. Celle d'une femme plus mûre, plus sauvage et plus féroce. Des traits de caractère qu'elle ne se connaissait pas.

Des pensées fugaces traversaient son esprit. Elle réfréna la peur qui montait en elle, et joignit ses deux mains pour former une coupe imaginaire.

- Tésin Tédoué Nasa, dit-elle.

Et un feu follet bleuté apparut dans le creux de ses paumes. Une magnifique flamme bleue qui flottait dans les airs, ondulant avec grâce et volupté.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? De la magie ? demanda Doryan sous le charme.

- Oui, mais de la vraie magie. Ceci n'est pas une illusion, ni un effet d'hypnose. Cette flamme existe bel et bien, répondit Marius.

Delphine ferma les yeux et se concentra. En quelques secondes la flamme prit la forme d'un oiseau qui prit son envol et s'enfuit par le conduit incandescent de la cheminée.

- Vous pouvez baisser votre arme, vous n'avez rien à craindre de moi. Votre intervention a empêché la démonsse de

prendre possession de mon corps. Je vous dois la vie.

Delphine garda pour elle qu'elle sentait, tapie au fond de son inconscient, une âme malfaisante qui attendait son heure pour lui dérober son esprit. Elle pria pour que ce jour n'arrive jamais, et se promit de mettre au plus vite de l'ordre dans ses pensées, de faire le tri entre ses souvenirs et ceux qui ne lui appartenaient pas.

Surpris, Marius baissa le stylet et le rangea dans sa poche.

- Je me devais de prendre certaines précautions, dit-il en haussant les épaules.

- Tu ne comptais tout de même pas la tuer ? s'étonna Doryan.

Marius haussa de nouveau les épaules et répéta :

- Nous ne savons rien de leurs pouvoirs. La seule chose que nous savons, c'est justement que nous sommes incapables d'en juger l'ampleur. L'humanité est arrivée à un point capital de son histoire. Soit elle sortira grandie par les événements qui vont suivre, soit elle sera à jamais anéantie.

Assis en face de Delphine, Doryan ne pouvait imaginer que les paroles de Marius pouvaient contenir la moindre once de vérité. De la « vraie » magie ! C'était n'importe quoi !

- Il va falloir que vous veniez avec nous, Delphine. Les Frères des Maltâmes vont être à votre recherche. Plus loin nous serons, plus vous serez en sécurité.

Elle fit mime de garder un air impassible, comme si elle se laissait le temps de réfléchir à sa proposition, mais en réalité, elle n'avait qu'un seul désir : fuir le plus vite possible de ce lieu de malheur. Peu importait qui étaient vraiment ces hommes, ils avaient au moins eu le mérite de la sauver.

- Qu'il en soit ainsi.

Doryan lui posa la main sur l'épaule et l'aida à se relever. Même si la jeune fille gardait un air fier et assuré, il ressentait chez elle la peur et l'incertitude.

- Il ne vous arrivera rien, je vous en donne ma parole, dit-il en se voulant rassurant.

Delphine lui jeta un regard perplexe. Trop souvent les hommes lui avaient montré que leurs promesses étaient aussi fiables que les paroles d'un fou.

- Je l'espère, répondit-elle simplement.

Système du Cerbère

Un voyant s'alluma sur le tableau de bord du vaisseau *Surveillant 3*. Le sergent Lindberg se pencha sur son fauteuil et ouvrit le message. Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda-t-il, en appelant aussitôt son supérieur sur son mémo.

- Mon commandant. Nous avons des entrées par le point neural.
- Combien ? s'inquiéta aussitôt le commandant Kernon.
- Une dizaine, mais il continue d'en arriver régulièrement.

Kernon se redressa sur sa couchette, et enfila à toute vitesse une tenue militaire.

Courant le long des coursives, il ne cessait de penser à cette immense sphère qui orbitait à près de cent mille kilomètres de leur position, le Monde Noir.

Depuis le conflit ouvert avec les androïdes, il était sur le qui-vive. Et même si rien n'indiquait que ce monde ait un quelconque rapport avec les forces androïdes, il n'en restait pas moins que l'hypothèse qu'ils s'en servent comme base arrière ne pouvait être exclue.

Le souffle court, il pénétra dans la salle de commandement.

- Sergent, au rapport.
- Il y a maintenant près d'une trentaine de vaisseaux, dit Lindberg. Pour l'instant ils ne montrent aucun signe d'agressivité. Ils ne répondent à aucun de nos messages. Mais le plus étrange est leur identité...
- Des vaisseaux de la Fédération, le coupa Kernon en découvrant sur les écrans holo des images de l'invasion.

Confortablement assis sur un fauteuil de style Epéride, Dominati se pencha en avant et posa ses coudes sur le somptueux bureau en bois de Rouméas. Seul dans cette pièce qui lui servait de salle de commande, il focalisait toute son attention sur le Cercueil dans lequel son frère et lui-même avaient été envoyés à la mort à travers un trou noir.

Près de mille années s'étaient écoulées depuis leur arrivée dans cet univers. Un millénaire d'exil et de patience, loin des leurs et de leur peuple.

Quelles que soient les prises de vue, le Monde Noir ne laissait apparaître aucune aspérité. Une sublime construction qu'aucun humain n'aurait pu concevoir ; seul le *talent* avait pu réaliser ce tour de force.

Dominati hocha lentement la tête et fut pris d'un vertige. Son cœur battait plus fort qu'il ne le souhaitait.

- Ainsi nous voilà revenus au point de départ, dit-il pour lui-même.

Le temps de tous les changements était enfin arrivé.

Un léger bourdonnement le tira de ses réflexions. Il prit la liaison et le visage du cardinal Carillo apparut sur un des écrans de la salle.

- Maître, nous venons de recevoir de nouvelles salves de messages. Si nous ne faisons pas connaître notre identité et la raison de notre présence, ils sont prêts à faire usage de la force.

Dominati esquissa un sourire.

- Très bien, nous allons leur montrer le pouvoir de la foi.

- A quoi jouent-ils ? s'impatienta Kernon à mi-voix.

- Nous venons d'identifier les vaisseaux, ils appartiennent à la Conception Corporation, intervint le soldat Zagabi.

Le commandant se tourna vers son subordonné et lui prit son mémo des mains. L'incrédulité s'afficha sur son visage. C'était à n'y rien comprendre.

Se pouvait-il qu'elle soit une androïde ? Combien d'êtres humains, haut placés dans la hiérarchie du pouvoir, étaient en réalité des machines pensantes ?

- Roseta Ming est décédée il y a presque quinze jours, ajouta le soldat en venant élucider une partie des doutes du commandant.

- Je vois. Avez-vous pu enfin joindre le QG ? dit-il en se tournant vers un autre de ses soldats attaché à la radio.

L'homme ne put que présenter une mine désabusée.

- Il y a trop de brouillage, je n'y comprends rien.

A l'inverse, Kernon comprenait que trop bien. C'était ces maudits androïdes. Il devrait choisir lui-même la meilleure action.

Des équipages des cinq vaisseaux de surveillance qui orbitaient autour du Monde Noir, il était le plus gradé. A lui revenait tous les pouvoirs

de décision. S'il gagnait cette bataille, nul doute qu'il deviendrait un héros.

Il alla se rasseoir à son poste de commandant et réfléchit sur la conduite à tenir. L'inaction pouvait laisser croire à une faiblesse.

- Faites feu sur le vaisseau le plus proche, ordonna-t-il d'une voix ferme.

Tous les soldats présents dans la salle de commandement sentirent monter la tension de plusieurs crans.

- Bien, mon commandant, dit le soldat Hong.

Kernon ne laissa rien paraître de ses pensées. Une victoire pouvait souvent tenir à la simple volonté du meneur. Quelle que soit la puissance de l'armement, le moral était toujours l'arme la plus sûre du combattant.

Deux missiles équipés des derniers réglages antileurres quittèrent les soutes du *Surveillance 3* et foncèrent sur un des cent vaisseaux de la Conception Corporation. Quand ils ne furent qu'à trente kilomètres de leur objectif, les missiles explosèrent sans aucune raison apparente.

Son esprit vagabondait dans le vide spatial. Concentré comme jamais il n'avait eu besoin de le faire depuis plusieurs siècles, Dominati usait de son *talent* pour enclencher l'explosion des missiles qui fonçait vers sa flotte. L'épuisement le guettait. Il se sentait vaciller sur son fauteuil, pourtant il ne pouvait pas faiblir. Pas maintenant, si proche du but.

La porte de la salle s'ouvrit. Le cardinal Carillo resta dans l'entrée. Il se mit à genoux et pria le Nouveau Dieu de lui donner de la force. Le Maître devait réussir. Le sort de tous les androïdes dépendait de sa survie.

Des gémissements de douleur émanaient de la bouche de Dominati qui, les yeux clos, le front ridé par l'effort, la sueur ruisselant sur son visage, continuait sans relâche à parer les attaques de missiles. Le temps semblait comme suspendu. La douleur était insoutenable.

- Père, ne nous abandonnez pas, faites que Votre fils continue à nous guider et nous montre la voie, psalmodiait Carillo.

Dominati poussa un dernier grognement, et se redressa dans son fauteuil. Le regard épuisé mais triomphant, il se tourna vers le cardinal.

- Je pense que nous venons de gagner une première bataille.

Il était à bout de force. Mais il avait réussi. La Fédération avait cessé

de le bombarder de missiles.

Si seulement ils savaient qu'ils étaient à deux doigts de m'abattre, sourit-il ironiquement. Il passa sa main dans son épaisse tignasse noire trempée de sueur.

- Envoyez le message que nous leur avons préparé, dit-il au cardinal.

Carillo se releva et ne cacha pas son soulagement. Il avait presque quitté la pièce quand Dominati le retint :

- Ah! j'oubliais. Que l'on me prépare à manger et à boire, et qu'on convie notre invitée, dit-il avant de s'affaler dans son fauteuil, dans l'espoir de retrouver de son énergie.

- « Ne nous obligez pas à vous détruire, vous devez à présent comprendre que le temps de votre règne sans partage sur cette galaxie est arrivé à son terme. Vous allez devoir apprendre à vivre avec une autre espèce consciente. Telle est la seule issue de votre salut », lut à haute voix le soldat Ricardo.

Kernon s'essuya le visage. Aucun des missiles n'avait atteint ses objectifs. Ils étaient désormais à la merci de la flotte de leur ennemi. Dieu seul savait quelles armes étaient en leur possession.

- Que chacun reste à son poste. Nous devons être prêts à intervenir.

Il masqua l'ironie qui l'habitait. Il se rendait bien compte qu'il n'avait plus aucune carte en main. Les androïdes dépassaient de loin leur capacité militaire. Il ne pouvait plus rien faire si ce n'est se battre dans un dernier baroud d'honneur.

Moulée dans une sublime robe turquoise finement pailletée qui accrochait à merveille la lumière d'un lustre en cristal suspendu au-dessus de la longue table du salon, Roseta attendait l'arrivée de son geôlier.

La peur avait finalement fui ses pensées. Résignée à son sort, Roseta passait son temps à lire quantité d'ouvrages qui garnissaient la bibliothèque personnelle de Dominati.

Prisonnière de ce monstre de métal, sa seule liberté était de déambuler là où elle le souhaitait dans le périmètre étroit de la soute supérieure,

luxueusement aménagée à son intention.

Un souffle d'air et la porte s'ouvrit.

- J'espère ne pas vous avoir fait trop attendre, dit Dominati en pénétrant dans le salon.

La fatigue semblait avoir quitté ses traits. Sûr de lui, il traversa les quelques mètres qui le séparaient de la table et prit place en face de Roseta.

- Je croyais que j'attendais seulement le dîner ? répliqua-t-elle d'une pique avec un sourire biaisé.

Dominati éclata d'un rire chaleureux. Il aimait sa façon de lui répondre. S'il ne supportait pas l'insubordination, il avait tout autant en horreur les courbettes et les compliments serviles que lui servaient chaque jour ses fidèles.

- Vous êtes vraiment une femme étrange, mademoiselle Ming. Sachez que je ne regrette aucunement mon choix, dit-il alors qu'un domestique leur proposait un vin.

- Quel choix ?

Malgré tous les désagréments de sa captivité, Roseta gardait néanmoins un des traits profonds de son caractère, la curiosité.

- Le choix entre la Conception Corporation et le Groupement. Autrement dit, entre Roseta Ming et Genièvre Kanz, s'expliqua-t-il avant d'ajouter : Vous êtes beaucoup plus intéressante que cette paranoïaque frigide.

Dominati prit son verre et le leva en l'air.

- Portons un toast à votre nouvelle vie.

Roseta fit glisser un doigt sur le cristal, puis saisit délicatement son verre et le porta au niveau de ses yeux.

- Portons-le plutôt à la nouvelle de ma mort, répliqua-t-elle avant de boire une gorgée de ce vin délicat.

Autour d'eux les quatre domestiques se tenaient en retrait, figés dans une attitude respectueuse envers leur maître.

- Comme vous avez raison, enchaîna Dominati. Roseta Ming est morte, longue vie à Roseta.

Il se pencha en arrière pour laisser un serviteur remplir son assiette de potage. Un léger filet de vapeur parfumée s'en échappa lentement.

- Cela fait combien de jours que vous êtes ma prisonnière ? lui demanda-t-il après un silence.

Au terme de maintes et maintes réflexions, il avait pris une décision typiquement humaine. Il ne voulait pas qu'elle meure. Il fallait qu'elle accepte d'être son impératrice. Etrange sentiment pour un être qui avait toujours voulu s'éviter les affres de l'amour.

- Deux semaines, répondit Roseta sur la défensive.

L'arôme délicat du potage lui titillait les narines. Malgré la sévérité de ses paroles et de ses regards, elle n'arrivait pas réellement à se sentir

aussi désespérée qu'elle voulait bien le montrer. Elle avait enfin fui ses responsabilités et participait à un vieux rêve de découverte d'un nouveau monde. Si seulement son geôlier avait pu être un vrai prince !

- J'imagine que cela doit vous paraître très long, n'est-ce pas ?

Roseta s'abstint de répondre.

- Pour ma part, j'en suis à ma millième année d'emprisonnement.

Un instant son regard se perdit sur les hauteurs du plafond puis il le reporta sur son invitée.

- Veuillez nous laisser, je vous prie, dit-il aux domestiques.

Ces derniers s'inclinèrent et se retirèrent.

- A partir de maintenant, plus personne ne pourra entendre nos paroles. Nous pouvons parler en toute liberté. (Il marqua une pause et ajouta :) La liberté et la vérité, deux vertus dont j'ai par trop perdu l'usage ces derniers siècles.

Lentement les lumières du lustre de cristal s'éteignirent, et ils ne furent plus éclairés que par les deux chandeliers posés sur la longue table ovale.

Roseta méprisa cette mise en scène dramatique.

- Savez-vous qui je suis ?
- Un androïde ou du moins un de leurs alliés, répondit-elle sans hésiter.
- Je ne suis pas un androïde, en revanche, il est vrai que je suis de leur côté ou plus exactement qu'ils sont du mien.

Roseta se resservit un verre de vin. Elle n'avait aucune envie de lui montrer qu'il avait piqué son intérêt.

- Comme j'ai déjà tenté de vous l'exposer, je ne suis pas humain. Je suis ce que l'on a vulgairement l'habitude d'appeler chez vous un extraterrestre, et pour plus d'exactitude je devrais dire que je suis un extra-universel.

Roseta fronça les sourcils.

- Evidemment, j'aurais dû y penser, ironisa-t-elle.

Vexé, Dominati se retint de lui arrêter le cœur d'une pensée. Il fallait qu'il la convainque. Avec une pareille femme pour le seconder, rien ne lui serait impossible.

- Accordez-moi au moins le bénéfice du doute. Une fois que j'aurai fini mes explications, vous pourrez juger de mes dires.
- Je vous écoute.

Dominita commença alors son récit.

Sa naissance, la découverte de son *talent*, avant que son monde ne soit annexé par un empire galactique, le Ga-aS, dont l'ampleur aurait fait passer la Fédération pour un empire de fourmis.

Puis la venue des Ethéniens qui avaient tenté d'éradiquer, sans compromis possible, cet empire galactique. Il lui parla aussi du départ de ces mêmes Etheniens, une disparition abrupte et incompréhensible qui laissa le Ga-aS en proie à de grands troubles et à la plus grande crise de son histoire.

Ce fut le temps de toutes les révoltes. Le temps d'un ordre nouveau. Le temps de faire disparaître les anciens maîtres du Ga-aS.

- Nous fûmes bannis pour une mort certaine, quand l'on nous enferma dans le Cercueil que les vôtres nomment le Monde Noir.

Au milieu de la table apparut à ce moment, un hologramme le représentant.

- C'est une plaisanterie ?
- Non, c'est le secret le mieux gardé de votre Fédération. La seule et véritable unique trace d'une civilisation extraterrestre.
- Il y a eu aussi la bible mâtame et le sarcophage de Pharanis, sans compter l'Œil de Dieu, lui opposa Roseta.

Dominati lui adressa un sourire condescendant, et reprit là où elle l'avait interrompu.

- Ainsi nous n'étions pas morts. Nous avions franchi un trou noir pour apparaître au sein de votre galaxie.

Il lui expliqua la fabrication de l'Œil de Dieu, seul capable de réactiver le Cercueil pour les renvoyer d'où ils venaient. Puis comment des traîtres avait dérobé cet ouvrage et avaient fui dans la galaxie et enfin, comment ils étaient partis à sa recherche pour finir par s'abîmer sur Terre au sud de la Sicile. Lui et son frère étant les seuls rescapés.

- Le choc passé, et au-delà du fait d'être toujours en vie, nous fûmes ravis de constater que nos pouvoirs ne nous avaient pas quittés sur ce monde où la magie n'était qu'un mythe. Etrange planète qui ne jurait que par les sciences exactes. Extanza et moi-même avions tous les pouvoirs, nous pouvions devenir les maîtres de ce monde barbare. Pourtant très vite, nous comprîmes que nous devrions en user avec parcimonie. Aussi puissants que nous fussions, nous n'en restions pas moins des êtres faits de chair et par conséquent susceptibles de mourir si nos corps étaient par trop détériorés. En ces temps moyenâgeux, nous avons vite découvert avec quelle cruauté et quelle barbarie les vôtres était capables de supplices contre ceux qu'ils accusaient de posséder des dons surnaturels.

Il s'arrêta le temps de se resservir à boire et de se rafraîchir le palais. Comme ces années lui semblaient lointaines. Toutes ces vies qu'il avait vécues sous d'innombrables identités. Malgré son profond mépris pour l'espèce humaine, il ne pouvait cependant pas regarder le passé sans éprouver une certaine nostalgie.

- Nous apprîmes à nous insérer dans la société, à apprendre ses règles et ses conduites. En usant avec une fine intelligence de nos pouvoirs, nous arrivâmes à obtenir des postes plutôt glorieux dans des provinces italiennes. Jamais trop présents pour ne pas nous faire remarquer par les grands de ce monde, mais suffisamment pour mener des existences confortables. Si nous étions des bannis, des exclus, nous étions cependant réconfortés par l'idée que sur cette planète nous faisons partie des riches et honorables personnes.

Il s'arrêta une nouvelle fois et dégusta enfin son potage.

Roseta était sous le charme. Elle ne croyait pas un traître mot de ce récit, mais Dominati avait une façon de le raconter, si vivante et si colorée, qu'elle était ravie de l'écouter. L'émerveillement avait remplacé la peur.

- Les années passèrent et nous vécûmes comme de princes. Afin d'éviter que l'on ne se rende compte de notre immortalité, nous voyagions très souvent, parcourant le monde avec une frénésie de découverte. Des plaines de France, aux déserts égyptiens, en passant par la Chine, nous visitâmes chaque recoin de votre monde. Et tandis que nous profitions de vos richesses, lentement mais inexorablement, vos civilisations progressaient vers une modernité scientifique qui nous laissait entrevoir qu'un jour vous découvririez le voyage spatial et qu'enfin nous pourrions quitter ce monde prison que vous appelez Terre, pour rechercher notre demeure.

Il coupa un morceau de pain dont il ne fit qu'une bouchée. Il essaya de sonder son invité et comprit qu'il avait enfin réussi à la charmer.

- Ainsi passa le siècle des Lumières puis de la révolution industrielle, ensuite le XXIème siècle qui vit l'humanité accélérer son processus de connaissances. Délivrée des entraves religieuses, la science progressa à pas de géant pour enfin aboutir au premier homme dans l'espace. Notre rêve n'avait jamais paru aussi proche. Sous le couvert d'une multitude d'identités et de sociétés écrans, nous étions à la tête d'une véritable fortune. Nous investissions dans la recherche. Quand les premiers robots furent opérationnels, nous comprîmes que notre salut était imminent. Avec une manne d'ouvriers infatigables, obéissants et remplaçables, nous pouvions lancer le projet de retrouver l'Oeil de Dieu. Comme nous étions parfaitement intégrés dans les milieux financiers, nous fîmes du lobbying pour que la colonisation démarre. Malheureusement, et à notre plus grand désarroi, aucun grand industriel ne décida de participer au projet. Avec nos connaissances physiques, l'exploration de l'univers prendrait des centaines et des

centaines d'années. Envoyer des robots dans des vaisseaux à la recherche d'autres planètes terraformables était certes un rêve merveilleux, mais un rêve trop cher pour les financiers terriens qui préférèrent s'en tenir à la colonisation du système solaire. Nous prîmes donc notre mal en patience. Cependant nous ne dûmes pas attendre très longtemps avant que les scientifiques découvrent l'existence des points neuraux. La plus grande découverte de l'humanité. La galaxie nous tendait désormais les bras. Nous étions sauvés. Quel que soit le temps que cela prendrait nous enverrions nos robots, devenus par les progrès de la science, des androïdes, à la recherche de l'Oeil de Dieu aux quatre coins de la galaxie.

Sans qu'elle en ait conscience, un sourire irradiait le visage de Roseta. Elle buvait littéralement ses paroles. Elle était fascinée. Elle se pencha en avant et se resservit encore un verre de vin.

- Durant tout le XXIII^{ème} siècle, les androïdes défrichèrent des milliers de planètes. Nous suivions avec intérêt leur progression et à chaque découverte d'un nouveau monde nous espérions que l'un d'eux découvrirait l'épave du vaisseau-traître et avec lui notre tant convoitée clé pour le retour.

Dans une posture toute théâtrale, il leva les yeux au ciel, inspira profondément tout en levant ses deux paumes vers le plafond.

- Malheureusement, une fois de plus le destin se joua de nous. L'embryon de Fédération qui naquit de la terraformation des dizaines de planètes à travers la galaxie, décida d'éradiquer les androïdes.

Combien cette nouvelle avait pu leur faire de mal ! Ils se sentaient si près du but. Si près de retourner chez eux. Leur déception fut immense. Leur colère sans mesure.

- Pourquoi ? intervint pour la première fois Roseta en le sortant de ses pensées.

Si toute la magnifique fable qu'il lui avait servie était intéressante, cette fois-ci elle savait qu'il lui parlait d'Histoire, une histoire qu'elle ne connaissait que vaguement.

En ce XXVIII^{ème} siècle plus personne n'évoquait les androïdes.

- Parce que pour certains, ils représentaient une menace pour l'humanité dans son ensemble, mais surtout ils étaient une menace pour leur propre survie.

- De qui parlez-vous ? demanda Roseta réellement intéressée.

- Les anciennes religions monothéistes : les catholiques et les musulmans pour l'essentiel.

Dominati se leva de table et se mit à marcher lentement vers son invitée.

- L'intelligence artificielle allait contre tous leurs concepts. Seul Dieu pouvait créer la vie. Ineptie ridicule. Si seulement ils pouvaient réaliser combien les univers qui composent les réalités sont denses et complexes. Et dire qu'ils croyaient que la Terre, cette insignifiante planète, était le centre de Tout !

Il passa derrière le fauteuil de Roseta et ne put s'empêcher de lui effleurer les cheveux. Une des bougies d'un chandelier s'éteignit et la lumière se fit encore plus crépusculaire.

- C'était une époque de prospérité économique. L'âge d'or de l'humanité. Les hommes retrouvèrent leurs vieux démons, ceux qui dorment au fond de leurs âmes. Jamais les religions ne furent aussi présentes que dans cette prétendue société laïque ! Nous décidâmes alors de nous venger.

- Qu'avez-vous fait ? s'inquiéta Roseta à présent persuadée que Dominati était un androïde.

- Nous avons aidé à la formation de l'OLA, l'Organisation Libératrice des Androïdes. Nous avons l'argent et les contacts. Mais après bien des combats, la Fédération réussit à les vaincre. Nous réussîmes à en sauver quelques milliers qui trouvèrent refuge sur une planète en bordure de la Fédération, Kigoma. Nous nous résignâmes alors à établir un plan à plus long terme qui mettrait à genoux la Fédération, les pouvoirs catholique et musulman.

Roseta n'en revenait pas. Tout cela était incroyable. Elle but une nouvelle gorgée de vin, et laissa Dominati continuer ses explications.

- 27 -

Libertad

Les bâtiments défilaient devant le regard abattu de l'agent Karin. A ses côtés, Corazon tenait le volant d'un monospace qui fonçait sur une des voies express de la station spatiale.

Elle n'avait plus la force de négociateur. L'androïde avait été intraitable. C'était le marché : la vérité contre son inaction.

De toute façon, elle lui devait bien ça. Il lui avait sauvé la vie. Elle ne pouvait pas le trahir. Mais pourtant combien de vies allaient disparaître à cause de son silence ?

« Bien moins que si vous parliez », lui avait répondu laconiquement Corazon.

- Vous n'êtes décidément pas faite pour les services secrets, fit remarquer l'ex-agent fédéral.

Surprise, Karin tourna la tête dans sa direction.

- Qu'en savez-vous ? répliqua-t-elle, sèchement.

Elle le détestait. Comment pouvait-il rester insensible à toute la souffrance qui allait se déchaîner d'ici quelques heures.

- Vous avez tenu votre promesse. Vous n'avez pas cherché à me fuir ni à divulguer les informations que je vous ai transmises. Vous êtes une fille bien trop honnête pour faire carrière, agent Karin.

Elle poussa un grognement dédaigneux et préféra contempler le paysage.

En périphérie du cœur névralgique de la station, les habitations se faisaient moins « tape-à-l'œil ». Les bâtiments avaient perdu de leur clinquant. Sans être dans un état aussi moribond que les bas-fonds où elle avait failli perdre la vie, ces zones d'habitation n'avaient rien de l'image fantasmagorique de Libertad, la station de tous les plaisirs.

- Amen, dit-elle avec ironie.

Corazon prit une bifurcation et quitta la voie express pour se retrouver sur une route plus étroite et moins fréquentée.

- Aucune guerre ne se gagne sans victimes. La Fédération doit apprendre à respecter toutes les formes de vie. Seule l'expérience douloureuse de la défaite pourra les amener à reconsidérer leur position. C'est une leçon terrible, mais obligatoire. J'en suis sincèrement désolé. Mais n'oubliez jamais que ce n'est pas nous qui avons déclaré la guerre. Vous avez seulement eu la suffisance de croire que vous l'aviez gagnée, il y a près de trois siècles, alors que nous n'étions qu'en repli stratégique. Il est temps à présent que celle-ci s'arrête.

Laniel

Il n'y avait pas un jour où Samirah ne pensât à la chance qu'elle avait

de vivre sur ce monde.

Planète mineure de la Fédération, Laniel ne faisait jamais les premières pages des grands médias intra-fédéraux, et nombreux étaient les citoyens de la Fédération qui ignoraient son existence.

Elle faisait partie de ces anonymes qui, contrairement à la Terre, Thantos ou encore Bavière, ne faisaient jamais parler d'eux.

Avec ses cent cinquante millions d'habitants, pour une surface habitable de près de huit millions de kilomètres carrés, le surnom de Nouvelle Australie lui était accolé.

Samirah regarda sa montre avant de maudire une nouvelle fois son jeune frère qui avait oublié de la réveiller. Elle pressa encore le pas et espéra qu'elle ne serait pas en retard pour son partiel.

Elève en première année de philosophie, elle avait intégré la faculté de lettres de Kikentow à la suite de la mutation de son père au poste de directeur des ressources humaines au sein d'une des entreprises de la société Frolin.

Quitter Riviera et son climat méditerranéen, pour Laniel et ses pluies à répétition, avait tout d'abord été un choix douloureux pour elle. Mais très vite, elle avait compris qu'elle allait adorer ce monde.

A cause du climat hostile, les étudiants passaient leur temps les uns chez les autres, et les relations entre eux étaient mille fois plus intenses que celles qu'elle avait connues jusqu'alors. A défaut d'avoir un petit ami, elle possédait ici de véritables amis à qui elle pouvait confier tous ses secrets.

Elle arriva à l'entrée de la faculté, puis après d'innombrables couloirs et escaliers, elle parvint à la porte de l'amphithéâtre. Elle l'ouvrit avec précaution mais s'aperçut avec soulagement que l'interrogation n'avait pas encore commencé. Elle alla se placer près de ses amis dans l'attente de l'arrivée des surveillants.

- Dis donc, tu n'es pas pressée, lui souffla Bruno assis juste derrière elle.

- C'est mon frère, il a oublié de me réveiller. Quel abruti !

Elle ouvrit son sac et en sortit des stylos qu'elle posa devant elle.

- Hé, Sam ! Ce soir changement de programme. On va faire la fête chez Raphael, ses parents sont partis pour le week-end, l'interpella Lee.

Samirah se retourna vers lui.

- Pas de problème, répondit-elle d'un ton détaché.

Mais la rougeur qui empourpra légèrement ses joues démentait son manque d'enthousiasme apparent. Elle était secrètement amoureuse de ce garçon qui sortait avec une de ses meilleures amies.

Les surveillants pénétrèrent dans l'amphithéâtre et le silence s'installa.

- Veuillez ranger vos sacs sous les bancs, seuls les crayons et les stylos sont autorisés. La personne qui sera prise en train

de tricher ou de tenter de le faire sera immédiatement exclue de l'examen et de la faculté pour une durée allant de deux ans à cinq ans.

Samirah mâchouilla le bout de son crayon. Oubliées ses pensées vagabondes. Elle se concentra sur le sujet du jour. Le partiel de langue ancienne, une version et un thème en grec suivis d'une explication d'un texte de Platon.

Ce n'était pas sa spécialité, mais elle avait travaillé suffisamment pour pouvoir espérer décrocher la moyenne.

Le professeur O'Maley décacheta une des enveloppes contenant les sujets, puis les transmit à ses assesseurs qui partirent à leur tour les distribuer aux étudiants impatients.

Assise en bord de banc, elle se vit offrir quatre sujets qu'elle passa à ses camarades.

D'un premier coup d'œil, elle fut rassurée. C'était dans ses cordes. Le texte de Platon était de ceux qu'elle avait potassés. Quant à la version et au thème, hormis quelques mots dont elle ne connaissait pas la signification, l'ensemble ne lui semblait pas poser de problème. Pour un premier partiel, les choses auraient pu commencer plus mal.

Elle prit une profonde inspiration et commença à griffonner quelques idées sur un brouillon.

- Il est exactement neuf heures douze, vous avez jusqu'à douze heures douze pour rédiger, dit le professeur O'Maley.

Pleinement plongée dans ses réflexions, Samirah, ne se rendit pas compte du temps qui passait.

Elle écrivait, raturait, recommençait à ordonner ses pensées et ses phrases. Même si elle cernait les difficultés, une certaine anxiété la tenaillait au plus profond d'elle-même.

Samirah regarda sa montre : il ne restait plus qu'une heure et elle n'avait pas encore commencé à rédiger.

- Mince, pesta-t-elle entre ses dents.

Heureusement, tout se tenait dans sa tête. Elle était presque prête. Ça serait juste, mais elle serait dans les temps.

Un « bang » se fit entendre à l'extérieur, comme un avion qui viendrait de franchir le mur du son. Puis d'autres détonations supersoniques se rajoutèrent à la première.

Les étudiants levèrent la tête, mais n'en firent pas grand cas et se remirent à leur devoir. Les détonations s'arrêtèrent.

Les minutes défilèrent encore. Samirah était en transe, il ne lui manquait que la conclusion.

- Il vous reste seulement cinq minutes pour finir, tonna

O'Maley assis sur une chaise en bas de l'amphithéâtre. Samirah pesta une nouvelle fois et accéléra le rythme. Tant pis si son écriture en pâtissait.

Soudain une déflagration se fit entendre. Une certaine inquiétude envahit le cœur des étudiants.

- Qu'est-ce que tu crois que c'était ? demanda Bruno, en oubliant qu'on ne pouvait pas parler durant l'examen.

- Je ne sais pas ? répliqua Samirah avant de baisser les yeux sur sa copie et de s'évertuer à terminer sa dissertation.

O'Maley se leva et allait sortir de la pièce quand une nouvelle déflagration, plus proche, résonna dans tout l'amphithéâtre.

La peur saisit définitivement l'assemblée. Ce n'était pas normal. Ce qui semblait être des cris, parvenait jusqu'à leur oreilles.

- Mais qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Lee.

Samirah se mordit la lèvre. Personne n'osait exprimer ce que tout le monde redoutait.

C'est alors qu'une explosion fit trembler les murs de la faculté. Les vitres de l'amphithéâtre éclatèrent en répandant des milliers de bris de verre sur les étudiants.

Des cris de terreur jaillirent des gorges juvéniles. Samirah était tétanisée de peur.

- Viens, il ne faut pas rester là ! lui hurla Bruno en la tirant par son pull.

Une nouvelle explosion et toute une partie du mur de la salle disparut dans un tonnerre assourdissant.

Le plafond s'effondra en partie sur les étudiants. Un épais nuage de poussière envahit tout l'espace. Les hurlements se déchaînaient tout autour d'eux. L'apocalypse avait atteint ce petit paradis.

Recroquevillée sur son banc, Samirah était en état de choc.

Des appels de détresse résonnaient de toutes parts.

- J'ai mal, à l'aide ! criait une voix féminine.

- Je sens plus mes jambes, mon Dieu, je vous en prie ! suppliait un autre.

Plus poussée par son instinct de survie que par sa volonté, Samirah parvint à se reprendre quelque peu et se redressa.

Le nuage de poussière était toujours présent, mais s'évacuait lentement par le trou béant dans le mur. Le regard de Samirah tomba sur Bruno. Une partie de son crâne avait été broyé par un morceau du plafond.

Elle poussa un hurlement de terreur, et se mit à courir parmi les gravats.

Sans savoir comment elle y parvint, ses jambes la conduisirent à l'extérieur où des centaines d'étudiants courant en tous sens cherchaient à fuir un ennemi qui ne s'était pas encore montré.

Samirah marchait tel un zombie, incapable de réagir avec raison. Des silhouettes apparurent au loin, puis se rapprochèrent en rang serré.

Samirah cligna des yeux et aperçut une vingtaine de monstres de métal qui couraient dans sa direction. Son estomac se rétracta, et avant d'avoir eu le temps de pousser le moindre hurlement, une balle explosive avait déchiqueté son corps.

- Merde, merde, et merde ! rugit le président Chandra. Mais d'où viennent-ils ?!

Il venait tout juste d'apprendre le débarquement des forces androïdes sur Laniel et les premiers massacres qui y avaient lieu.

- Nous l'ignorons, répliqua le général Hsieng.

Une fois de plus, Chandra avait dû réunir dans l'urgence ses principaux conseillers. Il se posta devant le store de la fenêtre donnant sur le parc Saint James et de sa main droite l'entrouvrit. Un soleil éclatant caressait les pelouses du parc. Aucune âme humaine ne traînait. Tout le monde était sur le réseau afin d'en savoir plus sur les événements de Laniel.

- Si au moins on savait ce qu'ils veulent. On pourrait peut-être négocier ! rugit-il en serrant le poing de colère.

Fousteau approuva cette remarque d'un hochement de tête. Le comportement de leur ennemi était aberrant. Aucune revendication. Uniquement des crimes sans raison. Se pouvait-il que les androïdes n'aient aucun but ? Qu'ils ne soient guidés que par la folie destructrice ?

- Ils attendent que nous soyons à terre, proposa Muoi.

Des murmures d'assentiment se firent entendre.

- Peut-être attendent-ils que nous capitulions publiquement, se prononça Marshall.

Comme tous les citoyens de la Fédération, il avait été horrifié par les premières images transmises de Laniel. Un véritable carnage. Des milliers d'innocents sauvagement assassinés sans aucun moyen de se défendre. La pire des barbaries.

- S'ils croient cela, ils peuvent aller se faire foutre. Jamais nous ne baisserons les armes devant le terrorisme. C'est le destin de la démocratie qui est en jeu. C'est une guerre que nous ne pouvons pas perdre.

Même si Marshall avait toujours considéré Chandra comme un homme corrompu et partiellement incompétent, il devait avouer que plus les jours passaient, plus il montrait une facette attirante de sa personnalité. Il devenait jour après jour, un véritable chef d'état, un homme capable de mobiliser les forces et de réunir sous sa bannière les milliards d'habitants de la Fédération.

Ils se mirent en liaison avec la Ceinture.

- Trois cents vaisseaux sont déjà en route, ils devraient arriver d'ici une journée. Nous gardons encore les trois quarts de la flotte. Le risque qu'ils attaquent un autre système est notre préoccupation principale. Cinq cents vaisseaux sont en partance pour Bavière, Thantos, et la Terre, répondit le général Fousteau, à l'autre bout de la galaxie.

- Et les autres planètes ? demanda Diouf.

- Nous avons le choix entre : éparpiller le reste de la flotte autour des deux cent quarante-six autres planètes de la Fédération ou les garder ici en attente de la prochaine attaque.

Chandra comprit que la décision dépendait de lui. Une décision éminemment délicate à prendre. Les populations civiles ne pourraient pas comprendre que la sécurité de leur planète ne soit pas renforcée à l'inverse de celle des trois monstres économiques et politiques de la Fédération.

- Messieurs, je propose que nous mettions au vote cette décision. (Personne n'y trouva à redire.) Qui est pour le maintien des forces dans le périmètre de la Ceinture ?

Chandra compta les mains levées. Pas une seule ne manquait à l'appel.

- Général Fousteau, préparez toutes les garnisons pour une intervention imminente. Nous devons nous tenir prêts à réagir dans l'instant. Qui sait quelle planète ils vont attaquer prochainement, conclut-il, espérant avoir pris la bonne décision.

Le visage de Fousteau disparut de l'écran principal.

- Il va falloir à présent rassurer les populations civiles, reprit Chandra en se tournant vers son conseiller à l'information. Faites parvenir aux médias des propos optimistes et des images de nos troupes en partance pour Laniel. Insistez sur notre détermination et sur l'importance des forces mises en œuvre pour mater ces androïdes.

Une pensée lui revint en mémoire. Il se tourna vers le chef des renseignements généraux.

- Qu'en est-il de votre agent envoyé sur Libertad ?

Mallory baissa les yeux.

- Nous avons perdu sa trace. J'ai envoyé une dizaine d'agents à sa recherche. Je crains qu'elle ne se soit fait repérer

Le général Tchenko eut un rire moqueur.

- Président, laissez-moi investir cette station, nous devons montrer notre force.

Chandra eut une moue d'hésitation. Marshall en profita pour s'exprimer.

- Pas de précipitation. Libertad n'est pas un problème d'urgence. Eparpiller nos forces serait notre plus grave erreur. Laissez le colonel Mallory gérer cette affaire. Nous avons tout le temps pour remettre Libertad dans le droit chemin.

Muoi approuva d'un hochement de tête. Tchenko tenta de répliquer mais Chandra le fit taire d'un geste.

- Vous avez raison. Chaque chose en son temps. Libertad ne perd rien pour attendre.

- 28 -

Laniel

La porte coulissa et un vent glacé les saisit. Le capitaine Boxoen sortit du vaisseau, suivi par près de trois cents soldats de son unité qui se mirent à leur tâche. Ils avaient fait aussi vite que possible et étaient les premiers à débarquer.

Boxoen s'avança sur la piste bétonnée du spatioport. Il pouvait voir au loin les nuages de fumée qui planaient au-dessus de Tu'pai, la capitale de Laniel. Une silhouette se dessina dans son angle de vision. Il se retourna et tomba sur la carapace de métal du général Clint que des techniciens de l'armée avaient plus ou moins restaurée.

Même s'il lui manquait toujours un bras, ils avaient réussi à réparer le fonctionnement de ses jambes et sa claudication avait disparu.

- Les combats s'annoncent rudes. Etes-vous prêts à mourir, capitaine ? dit-il.

Boxoen avait toujours autant de mal à considérer cette masse de métal comme étant son ancien général. Il détestait plus que tout, cette voix artificielle et froide. Peut-être aurait-il dû le tuer quand il le lui avait demandé. Mais il savait qu'il n'aurait pas pu pas se le permettre.

- Mon général, tout le monde doit mourir un jour. Je sais que je ne survivrai pas à ce conflit. Chaque jour de gagné est un

sursis. J'espère seulement que ma mort servira à quelque chose. Une nuée d'oiseaux passèrent au loin. L'écosystème mettrait des années à se remettre des cataclysmes qui allaient se produire sur Laniel.

Un deuxième vaisseau atterrit sur le spatioport. Quelques minutes plus tard, une unité d'élite en sortie au pas de course. Boxoen alla à la rencontre de leur chef.

- Colonel Chona, commandant en chef des Biggles, se présenta un homme d'une cinquantaine d'années revêtu d'une tenue de camouflage.

Boxoen lui tendit la main pour une poignée virile et lui présenta Clint. Chona le jaugea d'un regard scrutateur suspicieux.

- J'ai connu le général Clint. Un homme d'une bravoure et d'une intelligence rare. Un homme soucieux de ses hommes et fidèle aux valeurs que porte la Fédération. J'espère que vous ne lui ferez pas honte, dit-il en regrettant que l'on n'ait pas mis au rebut ce monstre inhumain.

Clint reconnut Chona et aurait aimé lui rendre un sourire carnassier. Ils s'étaient rencontrés une fois il y avait de cela près de dix ans.

- L'être qui est devant vous n'est plus le général Clint, répondit Clint. Mais le spectre de la vengeance. Tant qu'il restera un seul androïde vivant sur cette planète, je le harcèlerai au nom de tous les soldats morts au combat.

Chona resta de marbre et se retourna vers Boxoen.

- Nous avons repéré un nid, près du centre-ville. Ils tiennent des centaines de civils en otage. Plus vite nous réagissons, moins il y aura de victimes.

La situation était simple. Tous leurs appels étaient restés sans réponse. L'armée d'androïdes qui avait envahi près d'une douzaine de villes de Laniel après avoir massacré des milliers d'habitants, avait investi de nombreux bâtiments, tenant les milliers de civils en otage.

Aucune demande de rançon n'avait été faite. Le statu quo était de mise. Toutefois, la Fédération ne pouvait se permettre d'attendre.

Le plan androïde semblait désormais clair : mobiliser les forces militaires de la Fédération sur le maximum de planètes possible pour enfin s'attaquer au sommet de l'empire Thantos, Bavière et la Terre.

Les troupes de la Fédération n'avaient pas de temps à perdre. Ils devaient remporter cette bataille et retourner au plus vite sur la Ceinture, prêts pour se battre à nouveau sur une autre planète en danger.

L'idée de raser les villes à coup de bombes était certes la solution la plus efficace, mais jamais ils ne pourraient justifier cette action auprès des populations de la Fédération. Ils devaient essayer de minimiser les morts de civils, même si le prix à payer pour les militaires s'annonçait

important.

Si seulement ils avaient pu utiliser une bombe à brouillage énergétique, s'était désolé Boxoen en prenant connaissance du plan d'attaque.

Mais contrairement aux cyborgs dont le corps fonctionnait sur les principes énergétiques de base, le cerveau de silicium était une merveille technologique qui, bien qu'artificielle, ne produisait guère plus d'énergie qu'un cerveau humain. En d'autres termes, la victoire de Kigoma ne pourrait pas se reproduire.

- Alors ne perdons pas une seconde de plus. Allons-y !
répliqua Boxoen.

Système du Cerbère

Le *Destinée* sortit du point neural suivi de près par le *Heavy Métal*. Mais au lieu du vide astral auquel ils s'attendaient, leurs radars entrèrent en résonance avec plus d'une centaine de vaisseaux.

- Seigneur, je crois que nous sommes attendus, dit l'androïde Bujidos.

Extanza serra les dents. Une colère noire lui brouilla les pensées. Il aurait dû s'en douter. Dominati n'allait pas le laisser partir aussi facilement.

Il s'avança vers Gerrold et lui prit le bras dans un geste solennel.

- Nous n'avons rien à craindre. Le Nouveau Dieu est avec nous. Qui que cela soit, nous en viendrons à bout, réussit-il à dire d'une voix rassurante.

- Nous recevons un message. Voulez-vous l'entendre ?
intervint de nouveau Bujidos, attentif.

Un silence pesant s'installa sur la passerelle de commandement. Extanza se devait de réagir vite. Si Dominati avait repris en main la faction des androïdes ayant phagocyté musulmans et catholiques, il n'en était pas de même pour ceux de Kigoma qui ignoraient toujours l'existence de cette seconde faction. Il réfléchit rapidement et prit une décision.

- Écoutons ce qu'ils ont à dire. La parole du fou ne peut toucher l'homme véritable, dit-il d'un ton docte.

Bujidos alluma une holo et fit passer le message.

Le visage de Dominati apparut dans toute sa beauté. Son regard n'avait pas changé. Ses mêmes yeux inquiétants qui vous sondaient et vous terrifiaient.

- Mon frère, comme il est heureux que nous nous retrouvions où tout a débuté. Pourquoi ne pas nous entendre ? Oublions nos querelles. Il n'existe qu'un chemin pour le futur, pourquoi ne pas le prendre ensemble ?

Extanza cacha le demi-sourire qui ne demandait qu'à s'afficher sur ses lèvres. Dominati avait tout prévu. En ne révélant rien de leur passé, il lui laissait ouverte la porte de la conciliation. Sauf qu'Extanza n'avait absolument pas l'intention d'abandonner son projet.

Comme si c'était la veille, il se souvenait d'une phrase qu'il lui avait lancée avant de se battre à mort dans la cathédrale d'Amiens : « Il faudra que tu me passes sur le corps ». C'était lui qui avait gagné, mais dans sa miséricorde, il n'avait pu donner le coup de grâce à son frère. Il l'avait seulement enterré dans les catacombes du lieu saint où durant près de deux siècles, il s'était régénéré des dégâts considérables qu'il lui avait infligés.

J'aurais dû l'achever, se maudit Extanza qui savait qu'il en serait toujours incapable. Mon frère, ne m'oblige pas à cela, pria-t-il intérieurement.

- Répondez ceci, dit-il.

Bujidos le cadra dans un champ holo et enregistra sa réponse.

- Tu es pardonné de tous tes péchés. Rejoins-moi et discutons. Je n'ai plus de ressentiment. Le temps guérit de toutes les blessures.

Assis dans un fauteuil d'un salon du vaisseau, Dominati laissa échapper un léger rire. Son frère ne manquait pas d'humour pour une situation aussi critique.

Il se tourna vers sa captive et fut ravi de voir son visage déformé par le doute.

- Oui, vous commencez à comprendre, se félicita-t-il.

Roseta n'en revenait pas. Se pouvait-il que toute la fable de Dominati fût vraie ? Que cet homme qu'elle venait d'apercevoir fût son frère ? Un immortel venu d'un autre univers ?

Après le repas de la veille, elle s'était couchée dans un état de semi-euphorie. Elle avait pu passer une nuit particulièrement agréable, et s'était réveillée le cœur léger avant que les souvenirs lui reviennent en mémoire.

Elle avait pris un bain et ressassé toute l'histoire de Dominati. Si elle arrivait à se convaincre de la véracité d'une grande partie de son récit, elle ne pouvait en admettre toute la première partie. Simplement grotesque. Et pourtant, à présent, l'incertitude la rongait.

- Mais que vient-il faire ici ?

- Acheter le projet que nous avons mûri durant des années. (Il fit une pause et prit un air faussement gêné :) Oh ! excusez-moi, je crains d'avoir oublié quelques passages de ma vie durant notre précédente conversation. Le temps me presse mais je me dois de vous en informer.

Il rapprocha son fauteuil du sien et jeta un sort qui les isolait de toute oreille indiscrette.

- Nous voulions rentrer chez nous, Roseta. Voilà le seul et unique but de la création des androïdes et de la mise au rebut des religions chrétienne et musulmane. Nous devons retrouver l'Œil de Dieu, objet de la concertation de plus d'une vingtaine de mages et qui seul peut nous ramener dans notre univers.

- Vous m'avez déjà dit cela. Mais vous m'avez aussi dit que l'Œil de Dieu avait été volé lors de son rapatriement sur Terre, le coupa-elle.

Dominati hocha la tête et lui sourit. Roseta resta un instant perplexe avant de comprendre. Comme elle avait été stupide !

- Extanza possède l'Œil de Dieu, commença Roseta qui se mit à replacer les pièces du puzzle. Et il compte s'en servir pour retourner chez vous. C'est cela, n'est-ce pas ?

Satisfait, Dominati se pencha en arrière.

- Je ne puis rien vous cacher.

Roseta porta son regard sur un holo qui représentait une vue du Monde Noir, cet artefact qui prenait dès lors une toute autre dimension. Désormais prête à croire à la nature extraterrestre de son geôlier, elle devait repenser toute son analyse sur ses motivations et ses buts.

- Il ne vous a pas convié à ce voyage de retour, et vous lui en voulez, dit-elle en quête de son approbation.

Dominati se servit un verre de vin, et garda le silence. Il jouissait de sa victoire. Comme il aimait la voir lentement venir à lui !

- Ainsi vous aviez besoin d'une flottille de grande importance pour lui barrer le chemin. Vous saviez qu'il était obligé de passer par ce point neural. Il ne pouvait plus vous échapper. Il n'y avait plus qu'à attendre qu'il se jette dans vos filets.

D'un geste lent et calculé, Dominati secoua la tête en signe de déception.

- Vous y êtes presque. Il y a juste une petite erreur.

Roseta se frotta le front et malgré la jubilation de ce moment, elle

essaya de garder son sang-froid et d'analyser le mieux possible tous les éléments en sa possession. Malheureusement elle ne distinguait aucune faille dans sa démonstration.

- Je ne vois pas laquelle, se résolut-elle à dire.

Dominati croisa ses mains sur la table. Jamais il n'aurait cru pouvoir tomber sous le charme de cette femme. Elle était réellement fantastique.

- Seule l'intuition aurait pu vous la faire trouver. Je dois vous avouer qu'il reste un dernier point de détail dont je ne vous ai pas encore parlé et qui vous manque pour avoir une compréhension globale de toute cette affaire. (Il but une nouvelle gorgée de vin, puis leva son verre et tandis qu'il en admirait les reflets diaprés, il reprit ses explications.) Je ne saurais vraiment dire quand cela a commencé, mais il est certain qu'au fil des siècles, je me suis pris d'affection pour vos semblables. Même si nous devions vivre dans l'ombre afin de ne pas attirer l'attention sur nous et sur nos pouvoirs, nos existences n'étaient finalement guère moins intéressantes que celles que nous connaissions au sein de l'empire du Ga-aS. Nous vivions comme des princes, possédions richesse et privilèges. Chacun de nos souhaits était exaucé dans les minutes qui suivaient. Qu'avions-nous vraiment à gagner à retourner dans le Ga-aS, si ce n'est retrouver un empire toujours en proie à la rébellion ? Ne devons-nous pas rester dans cet univers, et couler des jours paisibles ?

Roseta comprit où il voulait en venir et éprouva un profond sentiment de fierté de savoir que l'Humanité était digne de l'intérêt d'une race bien plus avancée que la sienne.

Toutefois, elle ne l'interrompit pas et le laissa poursuivre.

- De temps à autre, j'en discutais avec mon frère, mais jamais il ne souscrivit à cette idée. Nous étions trop différents. Nous ne pouvions indéfiniment réfréner l'envie d'utiliser notre *talent*. Il nous fallait réintégrer notre réalité. Voilà quelles étaient ses réponses et rien ne semblait pouvoir lui faire changer d'avis. Nous nous éloignâmes à jamais l'un de l'autre. Nous qui avions toujours été soudés dans l'adversité, étions devenus des étrangers l'un pour l'autre. Les années passèrent sans que nous nous revoyions, mais quand la science pu permettre l'accès aux étoiles, je compris ce que tramait mon frère et je tentai de l'en empêcher. Une guerre fratricide débuta et s'acheva en 2387 quand, après un combat mémorable, il me vainquit et brisa chaque parcelle de mon corps. Il m'enterra dans les catacombes d'une ancienne cathédrale terrestre. Malheureusement pour lui, un dernier sort me protégea et fit que, malgré les dégâts subis

par mon corps, je parvins au bout de longues et terribles décennies à me reconstituer. Pour réapparaître aujourd'hui à l'aube de tous les changements.

Roseta en resta sans voix. Il lui semblait que la température s'était rafraîchie d'un coup. La peur avait refait surface.

- Et je pense plus que jamais que c'est pure folie de tenter de réintégrer le Ga-aS. Ainsi je vais accepter son invitation en espérant le convaincre de revenir sur son projet. (Il lui tendit la main et conclut :) Me ferez-vous l'honneur de m'accompagner ?

Les battements de son cœur se firent plus rapides. Avait-elle vraiment le choix ? Pouvait-elle refuser ?

- Oui, il en sera fait comme vous le demandez.

Sa réponse sembla satisfaire Dominati qui lui prit une main et la caressa doucement d'un geste tendre et affectueux.

- 29 -

Atlan

Le soleil se couchait sur un spectacle de désolation. Hommes, femmes, enfants, tout habitant du hameau avait été passé par l'épée. Une folie sanguinaire semblait s'être emparée de l'armée hispanique. A cheval sur leur destrier, les trois voyageurs gardèrent le silence, perdus dans leurs macabres pensées.

Doryan n'arrivait pas à croire ce que ses yeux lui montraient. Si la guerre et son cortège d'horreurs avait toujours été pour lui un concept abject, il prenait désormais pleinement conscience de cette pertinence.

- Nous allons nous arrêter ici, dit Marius en désignant du doigt une bâtisse qui n'avait pas été ravagée par les flammes.

Doryan redressa la tête et tendit vers lui un visage fermé.

- Pourquoi toute cette haine ? souffla Delphine.

Encapuchonnée dans une longue cape de velours, elle se tenait à l'arrière de leur trio et devait sans cesse se battre contre les pulsions de vengeance qui coulaient dans ses veines. Qui pouvait dire de quoi ses pouvoirs étaient capables ? Elle ne tenait aucunement à le savoir.

- L'homme est un loup pour l'homme, cita Doryan laconiquement.

- Aucun animal ne ferait rien de tel à ceux de sa propre espèce, répliqua Marius.

De par ses origines androïdes, il réfutait les excuses liées à la nature

biologique des humains. La conscience avait élevé l'homme au-dessus du rang des animaux, le privant ainsi de justifications attachées à ses pulsions primaires.

Le débat en resta là. Ils étaient trop fatigués pour parler. La journée avait été longue et éprouvante.

Ils arrêtaient leurs montures près d'une grande maison de bois. Ils entrèrent dans la grande salle du rez-de-chaussée et découvrirent une vision horripilante. Un chien était en train d'arracher les restes de la joue d'un des cadavres qui jonchaient la pièce.

D'un réflexe, Delphine prononça deux mots. Le chien se figea de stupeur avant de fuir en courant.

- Partons d'ici, dit Doryan.

- J'aimerais que cela soit possible, mais nous devons nous reposer. Demain sera une très longue journée. Il y a certainement des chambres à l'étage. Montez, je vais m'occuper des corps, répondit Marius.

La fatigue aidant, Doryan n'insista pas. Il grimpa l'escalier, et trouva une chambre avec un lit dont il testa aussitôt le sommier.

- Je rêve de pouvoir retrouver un vrai lit, dit-il à haute voix.

Sa vie de citoyen de la Fédération lui semblait à des années-lumière. Le confort, la propriété, l'usage de la technologie lui apparaissaient comme un mirage issu de souvenirs d'une autre vie.

Il jeta un regard par la fenêtre et constata que le soleil avait presque quitté cette partie du monde. Seul un rai de lumière traversait la chambre. Delphine vint s'asseoir à ses côtés.

- Que ferez-vous de moi, une fois de retour chez vous ?

Cela faisait plusieurs jours que la question la démangeait.

Même si Doryan et Marius s'étaient essayés à lui expliquer ce qu'était la Fédération, les extra-terrestres, les androïdes, et autres concepts stupéfiants, elle était toujours la même petite servante inculte, et possédait les mêmes peurs.

Bien plus encore, elles s'étaient aggravées depuis qu'elle avait conscience d'être une sorcière. Comme elle détestait toutes ces choses qu'elle sentait tapies au plus profond d'elle-même.

Doryan se redressa sur le lit. A aucun moment, il n'avait envisagé cette question. Obnubilé par cette guerre qui lui pourrissait l'âme, il ne se projetait pas plus loin que le lendemain. Pourtant il faudrait bien penser au futur.

- Je ne sais pas. Mais je peux vous assurer qu'il ne vous arrivera rien de mal. La Fédération n'est peut-être pas la perfection des sociétés humaines, mais le respect de la personne est une chose acquise.

Delphine tourna la tête, le regard vers la fenêtre.

- Si j'en crois Marius, votre Fédération ne supporte pas la différence, vous avez assassiné des millions d'androïdes sans le moindre scrupule.

- Ce fut une grave erreur. Mais personne ne pouvait supposer qu'ils avaient une conscience de soi. Pour la plupart des gens, ce n'était que des machines, très perfectionnées certes, mais des machines tout de même.

- Et moi ? Qui suis-je ? Une sorcière ? Sur Atlan nous les brûlons. Nous sommes l'incarnation du Diable. Bien pire que vos machines.

Elle se retourna vers Doryan et planta son regard dans le sien. L'homme de la Fédération se sentit soudain aspiré par ces iris bleutés qui lui sondaient l'âme.

- La Fédération est en guerre, Delphine. Vous devez comprendre que des mesures exceptionnelles vont être prises pour sa survie. Très certainement serez-vous mise en quarantaine le temps que nos spécialistes examinent vos dons. Je ne crois pas que vous représentiez une menace pour nous. Au contraire peut-être serez-vous celle par qui la victoire sera nôtre.

Des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier.

- Je ne veux pas être un monstre de foire. Je ne saurais supporter une autre captivité, dit-elle d'une voix ferme.

Marius apparut dans l'encadrement de la porte et intervint dans la discussion.

- N'ayez aucune crainte, Delphine, je vous emmène avec moi. Sachez que là où nous allons, vous serez une femme libre. Et si vous le souhaitez nous étudierons l'étendue de vos pouvoirs et nous vous apprendrons à vous en servir.

Delphine lui adressa un pâle sourire. Ses paroles avaient le goût de la vérité. Même si elle avait noté une certaine hésitation dans son phrasé, elle fut suffisamment rassurée pour oublier la turpitude dans laquelle elle se trouvait.

Les deux hommes lui souhaitèrent une bonne nuit et allèrent se coucher dans l'autre chambre de l'étage.

- Debout ! hurla une voix avec un accent français exécrationnel. Doryan ouvrit les yeux et découvrit l'imposante stature d'un soldat. Sa vue confirma son ouïe, il s'agissait d'un Espagnol.

De son côté, Marius se redressa dans l'autre lit. Quatre soldats étaient

entrés et les tenaient en joue avec leur épée.

- Mon capitaine, venez voir ce que nous avons trouvé !
vociféra un autre soldat qui venait de pénétrer dans l'autre chambre.

Doryan se leva et tout comme ils avaient procédé avec Marius, ils lui lièrent les mains dans le dos. Les soldats les firent descendre au rez-de-chaussée puis les poussèrent à l'extérieur.

Une clarté préfigurant l'aube imprégnait l'atmosphère. Le froid les tétanisa sur place. Doryan n'osa réclamer son manteau. Une bestialité sauvage pouvait se lire sur chacun des visages.

Soudain un hurlement de terreur résonna dans la bâtisse. La dizaine de soldats qui gardaient les captifs, se ruèrent à l'intérieur. De sa position, Doryan découvrit d'étranges effets lumineux à l'étage.

Quand Delphine avait compris le sort que lui réservaient ces hommes, elle avait décidé de réveiller les démons qui sommeillaient en elle.

Au risque de déclencher une catastrophe, elle n'hésita pas une seconde. Les phrases sortirent toutes seules de sa bouche.

- Tais-toi ! cria un des gardes en se mettant les mains sur les oreilles.

Mais rien n'y fit. Il sentit son cerveau bouillir. Il hurla à la mort et s'écroula sur le sol en gémissant de douleur. Le deuxième soldat tenta de frapper Delphine de son arme, mais son geste fut dévié par un éclair verdâtre qui frappa sa lame avec force.

- Sorcellerie ! fit l'homme horrifié.

Il se rua sur Delphine et sentit une main invisible lui enserrer la gorge. Une grimace pathétique s'afficha sur son visage qui s'empourpra. Quelques instants plus tard il suffoquait dans un dernier gargouillis.

Trois hommes franchirent la porte en même temps. Delphine déplaça une chaise et l'envoya sur un de ses opposants, les autres l'esquivèrent et se ruèrent sur elle.

Delphine était à bout de force. Malgré sa colère, elle sentait son pouvoir s'amenuiser au fil des secondes.

- Laissez-la tranquille, dit une voix qu'elle reconnut avec soulagement.

Les Espagnols ignorèrent cette intervention et s'emparèrent de la jeune fille.

Marius ne chercha pas à parlementer. Il tira deux coups de laser et abattit froidement les deux hommes, comme il s'était occupé des autres agresseurs.

- Comment avez-vous fait ? s'étonna Delphine quand le

silence retomba.

Marius avait toujours les mains liées. Il avait simplement profité du moment de désordre pour sauter par-dessus ses mains, et avait pu ainsi attraper le stylet caché dans la poche intérieure de sa veste.

Ses années d'entraînement au sein des unités d'élite de la Fédération se voyaient une nouvelle fois récompensées.

- C'est notre magie à nous, dit-il en se rapprochant de Delphine.

Il se mit devant elle et lui dénoua ses liens, puis s'occupa de ceux de Doryan qui venait de les rejoindre à l'étage.

L'adrénaline coulait dans son sang. Jamais il n'avait senti la mort passer si près. Les cadavres à ses pieds lui laissaient un goût désagréable.

- Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient, dit Delphine froidement.

- Vous avez été très courageuse, intervint Marius qui saisit le manteau d'un mort. Vous nous avez sauvé la vie.

Delphine lui fit un sourire. Elle était rassurée. La peur d'être submergée par ses pulsions s'était avérée non fondée. Son esprit était plus fort que les démons.

- Ces hommes étaient des fuyards, dit Marius. L'armée d'Espagne est en déroute, les forces de la Fédération ne doivent pas être très loin. Il nous faut partir au plus vite, et rejoindre nos alliés.

Doryan hocha la tête. Il était tout aussi pressé de quitter cette planète. Il repensa à l'avertissement de Brautigan qui l'avait enjoint de faire attention de ne pas tomber amoureux des planètes limites.

Quelle absurdité !

Systeme du Cerbere

A l'abri d'un salon du *Heavy Métal*, Lucinda et Drake prenaient leur mal en patience. Le comité d'accueil composé d'une centaine d'appareils d'une des plus grosses compagnies de la Fédération n'était pas bon signe. Pourtant, ni ces vaisseaux, ni ceux de la surveillance militaire n'avaient tenté de les arraisonner. Ils étaient tous deux

dépassés par les événements et ne pouvaient que se perdre en hypothèses.

- Cet artefact n'est pas de construction humaine. Il s'agit sans aucun doute d'une construction extraterrestre, dit Drake en parlant du Monde Noir que les capteurs du vaisseau avaient retranscrit en hologramme au milieu de la pièce. Aussi impensable que soit cette possibilité, je n'en vois pas d'autre.

Allongée sur un canapé, la tête posée sur un coussin, Lucinda fixait le plafond.

- Extanza vous a menti sur toute la ligne. Qu'est-ce qui vous assure qu'il soit véritablement un androïde ?

Au cours de ses longues années passées à Eden et malgré son athéisme forcené, il n'avait jamais remis en question l'identité propre d'Extanza. Mais peut-être était-ce là la clé du mystère.

- Tu as raison. Peut-être que c'est lui qui a construit cette chose, dit-il en désignant le Monde Noir d'un mouvement du menton.

Lucinda se redressa et se leva.

- Je crois que nous n'aurons plus beaucoup à attendre, dit-elle.

Un des écrans montrait une navette qui venait de quitter les soutes du *Destinée* pour se diriger vers un vaisseau de la Conception Corporation.

- Le dernier acte, ajouta Drake.

La navette s'enfonça dans le ventre du *Courrier Céleste*, le plus gros transporteur de la Conception Corporation et se laissa guider jusqu'à une aire d'accostage.

Extanza sentit l'excitation monter. Il n'avait pas revu son frère depuis son fameux duel qui les avait conduits jusque dans la cathédrale d'Amiens, sur Terre. Un sentiment étrange le pénétrait. Un mélange de nostalgie et de crainte.

Se pouvait-il qu'il refuse de jouer le jeu une nouvelle fois ?

Une escorte composée d'une dizaine d'individus vint à sa rencontre. Il quitta la navette et se laissa conduire le long des immenses couloirs qui creusaient le vaisseau.

Fleur de la flottille commerciale des Ming, le *Courrier Céleste* ne possédait en rien les caractéristiques des autres vaisseaux de commerce dont l'unique but était la fonctionnalité. L'argent avait été dépensé sans compter pour le rendre le plus attractif possible.

Extanza affiche un sourire. Il espérait que le choix de ce vaisseau augurerait des meilleures intentions de son frère.

Ils empruntèrent un dernier ascenseur et finirent par se retrouver devant une coursive obstruée par une imposante porte métallique.

- Il vous attend à l'intérieur, dit l'une des femmes de son escorte.

La porte coulisssa sans un bruit et révéla un couloir richement décoré. Extanza s'avança et arriva devant une nouvelle porte qui s'ouvrit à son tour.

Une grande pièce circulaire s'offrit à son regard. De magnifiques meubles travaillés de façon artisanale. Nulle lumière artificielle mais des chandeliers et des bougeoirs répandant un éclairage gothique sur l'immense salle.

Assis dans un fauteuil, Dominati le scrutait minutieusement.

- Je suis heureux de te revoir, commença Extanza. Je savais que tu te remettrais de tes blessures. J'espérais seulement que tu me laisses plus de temps.

D'un geste, Dominati invita son frère à s'asseoir en face de lui.

- Ainsi tu m'aurais épargné, soupesa-t-il en hochant la tête. Alors tu es plus stupide que je ne le croyais. Tu aurais dû profiter de ce temps pour te préparer à mon retour. Je n'ai pas oublié notre différend. Et comme, ni toi ni moi n'avons changé d'avis sur la question, nous nous trouvons à nouveau devant un casus belli.

Extanza alla s'asseoir et posa nonchalamment ses bras sur les accoudoirs.

Tout allait se jouer dans les minutes qui suivraient. Il se devait d'être persuasif. Le résultat de siècles de patience et de travail dépendait de cette confrontation.

- Si tu tiens à rester dans cet univers et à faire étalage de ton pouvoir qu'il en soit ainsi. Je te promets de ne pas chercher à te nuire.

- C'est faux, nous aurions pu, si nous avions organisé notre prise du pouvoir pendant que cette planète en était encore à l'ère préindustrielle. Je n'aurais jamais dû t'écouter en ces années-là, répliqua vivement Dominati.

Extanza serra les lèvres. La partie s'annonçait difficile. Le temps n'avait apparemment pas érodé les pensées de son frère.

- Dans ce cas, les humains n'auraient jamais découvert le voyage spatial et nous n'aurions jamais quitté la Terre et par conséquent, jamais eu la possibilité de rejoindre le Ga-aS.

Dominati eut un rire sans joie.

- Tu tiens toujours autant à cette lubie. Pourquoi vouloir retourner dans un empire qui nous a envoyé à la mort dans ce

Cercueil de malheur ! As-tu jamais réfléchi à ce qui nous attendrait si nous retournions dans le Ga-aS ?

Un froissement de tissu et Extanza se releva d'un bond, prêt à en découdre. Mais aussitôt son regard croisa celui d'une figure familière : la richissime héritière, Roseta Ming.

- Je te présente mon invitée de marque. Je lui ai tout raconté, il n'y a pas de secret qui ne puisse être abordé en sa présence, dit Dominati.

Tel un spectre, elle s'avança vers eux, restant toujours dans les recoins obscurs de la pièce.

- Que fait-elle ici ? s'inquiéta-t-il.

- Considère qu'elle est notre témoin.

A l'abri d'une trop vive lumière, Roseta était paralysée de peur. Il se dégageait dans cette pièce quelque chose de trop nauséabond. Tout ceci la dépassait. Elle ne mettait plus en doute le pouvoir de ces deux hommes. Elle se sentait comme une vulgaire mouche en proie à deux monstres arachnides.

Extanza se rassit et reporta son regard sur son frère, puis revint à sa dernière question.

- Je ne sais ce que nous trouverons en retournant dans l'empire, mais je sais que ma place n'est pas ici. Même si nous avons eu l'illusion d'un certain bonheur sur cette Terre puis dans la Fédération, nous ne sommes que la moitié de nous-mêmes. Sans l'usage de notre *talent*, nous sommes amoindris. Je veux retrouver toutes mes facultés, retrouver les merveilles du Ga-aS. Il y a suffisamment de temps écoulé pour que la révolution qui nous a envoyé à la mort ait été oubliée. (Il tendit un bras vers Dominati) Prends le risque avec moi. Redevenons de véritables frères liés par les liens du sang. Quittons cet univers.

Dominati secoua lentement la tête en affichant une mine contrite.

- Décidément nous ne nous comprenons pas. Rien ne nous interdit d'user de notre *talent* ici-bas. Nous pouvons devenir les maîtres de cette galaxie. A quoi bon retourner dans l'inconnu au risque de subir une amère désillusion ? En restant dans cet univers, nous sommes certains de notre destinée. Prenons le contrôle de cette humanité et à ce moment-là peut-être, penserai-je à repartir dans le Ga-aS, mais avec une armée de plusieurs milliards d'êtres humains à mes côtés.

L'idée n'était pas dénuée de fondement et d'attraits, mais Extanza en avait plus qu'assez d'attendre. Il était si près du but. Il ne pouvait se résoudre à abandonner maintenant.

- Soit. Je te laisse cet univers, fais-en ce que bon te semble. Pour ma part, je vais aller retrouver notre monde.

Les pupilles de Dominati se mirent à luire dans la pénombre de la pièce.

- Comme j'aimerais que les choses soient aussi simples. Mais si je te laisse partir, nul doute que les armées du Ga-aS auront vite fait de venir voir ce qui se trame dans cet univers. (Il fit un geste éloquent et ajouta :) Personne ne se doute que nous avons survécu. Si tu réapparais, ce sont tous mes plans qui disparaissent.

- Je ne dirai rien, promit Extanza en comprenant que sa parole n'avait aucune valeur aux yeux de son frère.

Dominati sourit et se leva. Il se mit à marcher lentement en tournant autour d'Extanza.

- Ils seront en mesure de découvrir d'où provient le Cercueil. Je ne peux te laisser partir. (Il se plaça près d'un écran représentant un vitrail de la basilique Saint Pierre.) Dommage que nous n'ayons pu nous entendre, j'aurais sincèrement apprécié de partager mon pouvoir avec toi. Nous aurions pu accomplir tellement de choses ensemble.

Extanza fronça les sourcils. Il se tenait prêt à se battre. Il fallait encore gagner du temps. Juste un peu de temps.

- Que comptes-tu faire ?

Dominati ne bougea pas et resta dans la contemplation du vitrail qui brillait de mille feux multicolores. Il ne désirait pas vraiment l'affrontement. Mais avait-il le choix ?

Laisser partir Extanza signifiait la perte de tous ses projets. Son rêve était si proche.

Pourquoi ne peux-tu pas me comprendre ? se dit-il en sentant la colère monter en lui.

Le *talent* prenait possession de son corps, coulait dans son sang comme un fluide de jouvence. Il était prêt pour le dernier combat.

D'un geste d'une vivacité effroyable, il tendit sa main droite vers son frère et un éclair pourpre s'en échappa pour venir frapper le fauteuil dans lequel il était assis.

D'une brusque chute en avant, Extanza parvint à éviter in extremis l'attaque. L'effet de surprise était perdu. Ils se battraient d'égal à égal ou presque.

- Cette fois-ci, c'est un combat à mort, dit-il en se relevant.

Il poussa un cri de rage qui se finit par une suite de sons étranges. Des éclairs jaillirent de ses mains et foncèrent vers Dominati qui les para d'une incantation de son cru. Pourpre contre azur.

Collée contre un des murs de la pièce, Roseta était subjuguée autant qu'effrayée par la scène. Les deux frères se défiaient à coup d'éclairs colorés. Le spectacle était magnifique. L'instant intense.

Roseta retenait son souffle sans s'en rendre compte. Elle était

incapable d'avoir une pensée cohérente, de savoir qui elle espérait voir survivre.

- Tu as beaucoup perdu, s'étonna Dominati qui malgré la douleur qui lui vrillait le crâne, sentait qu'il menait la danse.

Si Extanza se battait avec une force et une énergie farouche, elle était bien inférieure à celle dont il avait fait preuve lors de leur précédent affrontement.

- Le crois-tu vraiment ? répliqua Extanza qui laissa apparaître un sourire carnassier.

Il lui envoya une décharge éminemment plus létale que les autres.

Dominati n'en esquiva qu'une partie et dut mettre un genou à terre. La bave lui coula de la bouche. Son front était en sueur. Le combat commençait à devenir intéressant. Il se releva et se mit à léviter à près de deux mètres, à mi-hauteur du plafond.

- J'aime mieux ça, cher frère.

Il rugit un chapelet de mots et une sphère d'une couleur opale se forma entre ses mains. Extanza fit un bond vers son frère pour tenter de la lui faire échapper des mains. Mais Dominati s'était déjà élancé quelques mètres plus loin.

Ils volent ! se dit Roseta stupéfaite. Elle s'était recroquevillée sur elle-même, ne laissant percevoir que son visage livide.

Dominati lâcha sa sphère de douleur et l'envoya vers Extanza qui la reçut en plein abdomen. Un hurlement atroce jaillit de sa bouche et il tomba de trois mètres pour s'effondrer sur le sol.

- Ça, c'était pour les siècles que j'ai endurés dans les catacombes de la cathédrale d'Amiens.

Il fit une nouvelle incantation et une espèce de serpent translucide sortit de sa bouche pour foncer d'un seul mouvement vers la tête d'Extanza, la lui prenant dans sa gueule grande ouverte.

- Ça, c'était pour te faire comprendre que mes pouvoirs sont désormais supérieurs aux tiens.

Extanza tenta d'écarter de ses mains, les mâchoires du serpent spectral.

Dominati se laissa lentement retomber vers le sol. Mais au lieu d'éprouver le plaisir de se savoir en position de force, il était incapable de savourer complètement sa victoire. Quelque chose n'allait pas. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi son frère s'était aussi facilement laissé convaincre de venir parlementer. N'avait-il vraiment pris aucune précaution ?

Il sentit le piège et cessa d'avancer. Il jeta un regard scrutateur sur son frère qui se démenait contre le serpent dans un ballet peu glorieux.

Feignait-il la douleur ? se demanda-t-il inquiet.

L'incertitude fit monter un nouvel accès de colère. Il cracha une dernière incantation et une main dont les doigts n'étaient que des

éclairs, fonça vers le corps au sol et lui pénétrèrent le torse. Extanza poussa un dernier cri puis cessa de bouger. Le serpent disparut. Les résidus de *talent* se dissipèrent. Dominati s'approcha du corps affalé sur le dos et le doute l'envahit. Il le retourna de son pied et émit un cri de rage qui résonna comme un celui d'une banshee dans tout le vaisseau.

Frère Wilson se tenait devant l'homme. Il savait qu'il pouvait le tuer. Il lui suffisait juste de lui transpercer le cœur d'une lame.

Instinctivement, il jeta un coup d'œil sur la table où se trouvait un couteau. Cela semblait si simple. Une mort pour la sauvegarde de milliards d'autres. Le pari n'en valait-il pas la peine ? Dieu le soumettait à l'épreuve. Que devait-il faire ?

Le meurtre était le pire des péchés. Mais tuer ce qui n'était pas humain était-ce vraiment pécher ? Les extraterrestres possédaient-ils une âme ? Pouvaient-ils être sauvés ?

Les questions lui taraudaient l'esprit. Cela faisait près d'une heure qu'ils avaient quitté les soutes du *Destinée* pour se rendre dans le Cercueil.

Extanza s'était allongé sur un canapé de la modeste navette et lui avait demandé de prier pour lui. Depuis, il était en état de transe et ne montrait aucun signe d'un réveil prochain. Peut-être n'allait-il jamais se réveiller ?

Wilson ignora ce fallacieux espoir. Il ne pouvait fuir son épreuve. Il devait faire un choix.

- Père, montrez-moi la voie, pria-t-il en se mettant à genoux.

Aucune réponse ne lui parvint. Il devait trouver tout seul le chemin du salut.

Peut-être que le sort de l'humanité dépendait de sa décision. Était-ce là le jugement dernier ? La dernière chance pour l'humanité ?

Que devait-il faire ? Si Extanza était bien le démon, ne devait-il pas le faire disparaître ? Montrer de la miséricorde pour le mal, n'était-ce pas éprouver une certaine forme d'amour pour lui ?

Si seulement il n'avait pas eu l'air si humain !

Il se décida enfin, s'approcha de la table et hésita un long moment avant de prendre le couteau dans sa main. La lame était froide au toucher. Inerte et faussement innocente.

Wilson serra ses doigts autour du manche et retourna près d'Extanza. Il se pencha en avant, leva le bras et essaya de calmer le flux de son

sang qui circulait trop rapidement dans ses veines.

Quels qu'en soient les risques pour son âme, et pour le bien de l'humanité, il devait tuer cette créature au visage d'ange.

Wilson commença à se crispier, puis à suer à grosses gouttes, mais il était incapable de faire le mouvement définitif.

- Mon Dieu, aidez-moi, siffla-t-il entre ses dents.

Grimaçant de douleur, les yeux exorbités par la tension, il comprit qu'il n'y parviendrait pas. Il ne pouvait pas abaisser la lame. Il était tétanisé par l'énormité de son geste. Il n'était pas un assassin.

De rage et d'impuissance il jeta le couteau au loin et s'effondra à terre.

- Mon Dieu, pardonnez-moi, je ne peux pas, dit-il en laissant s'écouler des larmes de ses yeux embués.

Cela faisait près de deux minutes qu'Extanza avait réintégré son corps. Deux minutes qu'il attendait de voir quelle décision prendrait le moine. Et finalement, son instinct ne l'avait pas trahi. Wilson avait été parfait. Le pur parmi les purs.

- Vous n'avez pas à avoir honte, dit-il en se redressant sur le canapé.

Surpris et confus, Wilson se releva et s'essuya le visage du revers de sa bure.

- Je sais, dit-il en dardant sur Extanza un sourire assuré.

Il s'attendait à ce qu'il le tue, qu'il devienne l'un des siens : un démon. Mais Dieu l'avait sauvé. Quelles qu'en soient les raisons, un Homme ne doit jamais verser le sang.

Telle était la leçon que Dieu avait infligée à Abraham. Telle était la leçon qui lui avait fait retenir son bras.

- J'espère que vous n'oublierez jamais ces moments. Il se pourrait que finalement l'humanité ait une nouvelle chance, dit Extanza.

Encore tremblant de son choc émotionnel, Wilson alla s'asseoir sur une chaise.

- Etait-elle réellement en danger ? demanda Wilson narquois.

- En effet, répondit son hôte le plus sérieusement du monde.

Il regarda sa montre puis reporta son regard sur Wilson.

- Il nous reste dix minutes avant de pénétrer dans le Cercueil. Peu de temps pour vous expliquer des siècles de complots, mais suffisamment pour vous donner un aperçu de ce qui attendait l'humanité.

- Je vous écoute.

Désormais Wilson ne craignait plus ses paroles. Peu importaient ses explications. Dieu lui avait été une nouvelle fois révélé. Plus jamais le doute ne saurait l'atteindre.

Extanza sourit en pensant à la tête qu'avait dû faire son frère en découvrant le corps de John Elliot en lieu et place du sien.

Ce brave homme lui avait permis de mettre au point ce petit stratagème. Par un sort approprié, il avait pris possession de son corps et lui avait donné le reflet de son propre corps.

Sûr de son pouvoir, Dominati avait baissé sa vigilance et n'avait pas remarqué la seconde navette qui était parti pour le Cercueil.

Il était trop tard maintenant pour l'atteindre. Il allait retrouver son univers.

- Je ne sais pas par où commencer. Avez-vous des questions ?

Wilson garda son air fier et puissant. Il sentait le souffle de Dieu le soutenir de toutes ses forces.

- Parlez, répliqua-t-il.

Ne lui laissons pas mener le bal. Qu'il se débrouille avec son désir puéril de laver sa conscience !

- Soit, écoutez alors.

Extanza lui fit un bref résumé de leur survie sur terre, de la façon dont ils poussèrent à la création des androïdes par des financements adéquats, puis il lui exprima son désespoir quand la Fédération décida de les mettre au rebut. C'est là que l'idée de la vengeance germa.

Si les catholiques et les musulmans étaient un des freins principaux de l'expansion des androïdes, alors ces religions devaient être annihilées. Ce fut Extanza qui inventa de toute pièce la bible des Maltâmes et son messie Pharanis. Y passant des jours et des nuits, puisant dans le fin fond de ses ressources, il écrivit sur plus de dix années, un ouvrage d'une richesse et d'une profondeur digne de n'importe quel ouvrage fondateur. Utilisant les psychoses attachées à la société fédérale, Extanza écrivit des textes correspondant aux attentes des déçus des anciennes religions.

Il en fabriqua un exemplaire relié et, d'une incantation, il en modifia la structure moléculaire. Les scientifiques ne purent que constater la vétusté de l'ouvrage.

- Cette nouvelle bible avait deux avantages. Elle détournait de nombreuses personnes, avides de croire en un Dieu salvateur, de vos religions rétrogrades, mais surtout elle était un appel à la quête de la preuve de l'existence du pouvoir divin, à savoir le fameux Œil de Dieu. Si les androïdes ne pouvaient continuer leurs recherches, peut-être que des aventuriers ou des philanthropes auraient assez de courage et de richesses pour continuer le travail. Puisque la bible était authentique, ses textes l'étaient forcément. D'autant plus qu'après la découverte du sarcophage de Pharanis que nous construisîmes mon frère et moi, plus personne ne mit en doute l'existence des Maltâmes.

L'Œil de Dieu devait exister, il suffisait juste de le trouver. La chance ou la providence nous sourit, quand un jeune homme la dénicha, il y a de cela quelques semaines. Depuis, l'Histoire a repris sa marche en avant.

- Si cette bible suffisait à affaiblir les religions premières, pourquoi avoir cherché à les infiltrer de vos androïdes ?

- Nous voulions plus. Je voulais les abattre. Qu'auraient pensé les populations quand elles auraient compris que leur nouveau pape était un androïde ?

Wilson hocha gravement la tête.

Ainsi en me plaçant à la tête du clergé, vous étiez à deux doigts de réussir, n'est-ce pas ?

Extanza en resta coi. Se pouvait-il qu'il ait enfin réussi à persuader Wilson de sa nature androïde ?

- Oui, répondit-il attentif. Si ce n'est que je ne suis pas un androïde. Votre démonstration était bien tentée, mais une fois de plus vous n'avez pas réussi à me perdre. Je sais ce que je suis.

Extanza haussa les épaules. Après tout, peu importait ce qu'il pensait, d'ici quelques minutes les affaires humaines appartiendraient à son passé.

- Avez-vous une dernière question ?

Wilson fronça les sourcils et acquiesça de la tête.

- Pourquoi ne pas avoir dit à ceux de Kigoma et d'Eden que des androïdes faisaient partie des plus hautes instances du clergé et des musulmans ?

- Parce qu'il ne faut jamais mettre ses œufs dans le même panier. Si l'existence d'une des factions était découverte, il en serait resté une valide pour continuer le travail de sape. D'un côté Gerrold et Isaac œuvraient pour l'implosion de la Fédération grâce aux révolutions déclenchées sur les planètes limites et autres actions que vous devrez gérer sous peu. (Extanza repensa au système de Laniel et à ses premiers carnages.) De l'autre, le cardinal Petersen et l'imam Haraflika affaiblissaient leurs Eglises et leurs croyances castratrices pour l'homme.

Le Monde Noir était tout proche. Extanza se leva. Ses yeux brillaient d'excitation.

Encore une question, dit Wilson. Pourquoi Isaac a-t-il envoyé Drake me sauver alors que de toute évidence Haraflika et Pettersen ont essayé de me tuer ?

- Ne vous y trompez pas, c'est moi qui ai demandé votre mort. Puisque l'Œil de Dieu avait été retrouvé, je savais que je n'aurais pas le temps de vous installer à la tête de l'exécutif

catholique, aussi, dans un dernier élan contre ces Eglises, j'espérais que votre mort enclencherait une nouvelle guerre des religions qui les aurait discréditées à jamais. (Il fit une pause et conclut :) Isaac n'était pas au courant de ces agissements. il a véritablement cru que les catholiques avaient démasqué notre androïde. C'est grâce à son zèle que vous devez d'être encore en vie aujourd'hui, frère Wilson.

Le moine ne trouva plus rien à demander. Il se faisait désormais une idée assez précise du schéma mental de cet être maléfique. Tout s'insérait parfaitement, seule une pièce n'arrivait pas à entrer dans ce puzzle : le fait qu'il puisse être un androïde.

- 31 -

Laniel

- A plat ventre ! hurla la soldate Oriane McGregor.

Mais c'était trop tard, la rafale de tir balaya les corps de trois Biggles avant que les autres ne se mettent à l'abri.

- Et merde ! jura-t-elle entre ses dents.

Couchée derrière un petit muret, elle attrapa une grenade sans chercher à y voir plus clair, elle se releva et l'envoya en direction de l'androïde qui venait droit sur eux.

Ils n'ont peur de rien, se dit-elle désabusée. Des machines, des putains de machine, se rappela-t-elle.

La grenade explosa et réduit en miettes leur adversaire.

- On avance ! rugit le caporal Hassan.

La petite unité de Biggles se redressa et au pas de course longea les murs du quartier sud de Tu'pai. Une fumée persistante avait envahi les rues.

Ils parvinrent sur une place où se trouvaient les corps de nombreux étudiants. Oriane secoua la tête en maudissant une fois de plus les androïdes.

- Si seulement nous pouvions comprendre ce qu'ils cherchent ? se demanda le soldat Lapam.

- Notre annihilation totale. C'est un combat à mort que nous livrons. Ce sera nous ou eux. Il ne peut y avoir de compromis, répliqua le soldat Colas qui se tenait à ses côtés.

Des bruits d'explosion résonnaient aux quatre coins de la ville. Les combats progressaient mètre après mètre, rue après rue.

Aux aguets, ils traversèrent la place et débouchèrent sur la grande avenue de la Présidence. Mais au lieu du Parlement, ils découvrirent un amas de gravats. Le symbole même de la puissance de la Fédération abattu comme un frêle château de cartes.

- Attention ! rugit la soldate Won.

Une dizaine de silhouettes s'approchaient d'eux en courant. Tous les Biggles se mirent à tirer. En moins d'une seconde, l'ennemi était au sol, criblé de dizaines de balles.

- Oriane, Jidenski, allez les achever, ordonna le caporal Hassan.

Quelque chose clochait. Pourquoi cet assaut suicide ?

Tenant fermement son fusil HK, Oriane s'avança prudemment vers les corps allongés. Peut-être était-ce un piège ? Qui savait s'ils n'avaient pas empli leur corps de bombes à retardement. Elle s'efforça d'ignorer ces pensées et se focalisa seulement sur sa marche.

- Tu crois qu'il y en a encore un en vie ? demanda Jidenski.

- Non, répliqua froidement Oriane.

Ils arrivèrent au-dessus des corps et s'apprêtaient à leur envoyer une nouvelle décharge quand soudain ils comprirent leur erreur.

- Bordel ! jura Jidenski.

Il se baissa vers une des victimes et lui arracha l'adhésif qui lui avait interdit de hurler. Tous les cadavres étaient des humains dont on avait obstrué la bouche et lié les mains dans le dos.

- Les ordures ! cracha Oriane, écoeurée.

Elle comprenait que trop bien leur manœuvre. Les androïdes ne tenaient pas seulement à briser leurs corps, mais ils voulaient briser leurs âmes.

- Vous paierez pour ces infamies, dit-elle en se relevant.

La guerre ne faisait que commencer et elle osait croire que leur contre-attaque serait terrible. La Fédération ne laisserait pas ces crimes impunis.

Où qu'ils soient nous les traquerons jusqu'au dernier et nous les abattons comme de la vermine qu'ils sont, se dit-elle, enragée.

Clint et Boxoen survolaient la campagne lanielaise. Ils fonçaient en direction d'Emily-Stone. Troisième ville de la planète avec près de deux cinquante mille habitants.

- Vous croyez qu'ils sont capables de mettre leur menace à

exécution ? demanda le soldat qui pilotait la navette.

- Nous ne leur en laisserons pas le temps, répondit Boxoen en éludant la question.

Après des heures de combats sanguinaires, les forces androïdes avaient enfin répondu à un de leurs messages de cessez-le-feu. Un rendez-vous avait été fixé. S'ils ne s'y trouvaient pas à l'heure indiquée, Emily-Stone et tous ses habitants seraient rayés de la carte du monde.

Jusqu'alors le seul objet de satisfaction de la Fédération était qu'on n'avait pas fait usage d'armes non-conventionnelles.

Mais si jamais des armes de destruction massive étaient actionnées, personne ne pouvait prédire l'issue des combats et l'état dans lequel se trouverait la Fédération.

- Nous y sommes presque, indiqua le copilote.

La nuit avait envahi le ciel de cette partie du globe.

Ils se posèrent quelques minutes plus tard sur l'aire d'un petit aérodrome d'une commune isolée du sous-continent Ianiélien. Ils sortirent à l'air libre et un vent frais les accueillit, ainsi que deux silhouettes qui s'avançaient vers eux.

Boxoen se félicita de ne pas avoir d'arme sous la main. Il devait garder son contrôle. C'était la première fois qu'ils allaient s'entretenir avec leur ennemi. Il devait oublier leur rancœur et ne laissait prévaloir que l'intérêt général.

- Général Clint, heureux de vous revoir en vie, dit l'un des androïdes en se rapprochant du cyborg. (Puis il se tourna vers Boxoen :) Capitaine, je suis le commandant Azanon, je suis accompagné de la commandante Herzog.

- De quelle armée vous revendiquez-vous ? le coupa Boxoen.

C'est la commandante Herzog qui répondit.

- De l'O.L.A., capitaine. On ne peut éliminer si facilement l'avenir, dit-elle en dardant sur lui un regard pénétrant.

Boxoen ne chercha pas à envenimer la situation et hocha simplement la tête.

- Suivez-nous, nous serons mieux à l'intérieur pour discuter, dit Azanon.

Ils entrèrent dans les bâtiments de l'aérodrome et s'installèrent dans une pièce.

- Qu'avez-vous fait du personnel ? s'enquit Boxoen.

- Nous les avons enfermés dans un hangar, mais ne craignez rien, si nous arrivons à un accord, leur vie sera sauve, je m'en porte garant.

Que valait sa parole ? ! ironisa Boxoen en lui-même, tandis qu'il s'asseyait sur un siège. Il regrettait une nouvelle fois d'avoir été choisi pour mener les entretiens. Mais les androïdes avaient été formels, ils

ne voulaient parler qu'avec un des « bouchers » de Kigoma.

- Alors ne perdons pas de temps, que voulez-vous ? dit-il.

La commandante Herzog prit la parole.

- Nous voulons la paix, nous voulons vivre sans risque d'être inquiétés par vos armées. Nous voulons nous répandre dans la galaxie et prospérer comme notre statut d'êtres conscients nous le confère.

Clint braqua son regard sur Azanon. Il se tenait prêt à bondir sur lui au cas où la discussion tournerait mal.

- Vous n'étiez pas obligés pour cela d'assassiner des milliers d'êtres humains.
- Nous auriez-vous accordé toute l'importance que vous nous portez à présent ?

Boxoen garda le silence. Les androïdes savaient manier le verbe avec intelligence. Foutues machines !

- Pas plus que vous, nous ne voulons que ce conflit perdure, continua Herzog. Mais il était important que nous négocions sur un pied d'égalité. Vous êtes une puissance particulièrement nuisible pour nous, mais nous le sommes désormais tout autant pour vous.
- Soit, que proposez-vous ?

Une certaine tension pouvait se sentir dans la pièce. Avec ses yeux bioniques, Clint pouvait mesurer que la température des androïdes montait.

Même si leur apparence extérieure semblait calme et sereine, il voyait bien que, tout comme Boxoen, ils étaient tendus à l'extrême.

- La restitution de la moitié des planètes terraformées de la Fédération.

Boxoen ne put réprimer un haussement de sourcils révélateur de sa stupéfaction.

- Vous pensez réellement que la Fédération va mettre en place l'exode de plusieurs milliards d'habitants pour le compte des androïdes ?

Herzog continua.

- Nous ne réclamons rien d'autre que ce qui nous revient. C'est le sang de nos ancêtres qui a permis la terraformation de toutes les planètes de la Fédération. C'est la moindre des choses qu'un certain nombre d'entre elles nous revienne. Nous avons payé le prix du sang, capitaine.
- Vous n'êtes que des machines !

Azanon se leva et se rapprocha du général Clint.

- Quel est l'être le plus artificiel d'entre nous ? dit-il en fixant Boxoen d'un regard implacable.
- Ma mère m'a toujours dit qu'il ne fallait pas juger un livre

sur sa couverture, répliqua Boxoen en admettant intérieurement la pertinence du propos de l'androïde.

Même s'il savait que le cerveau de Clint était à l'intérieur de cet amas de métal que représentait le cyborg, il avait du mal à lui accorder tous les sentiments qu'il avait eu pour le général fait de chair.

- Votre mère était une sage personne. Dommage que vos ancêtres n'aient eu autant de bon sens qu'elle. S'ils avaient pris le temps de se pencher sur notre cas, ils auraient compris la gravité de l'erreur qu'ils commettaient en nous assassinant, répondit Azanon.

Un long silence s'installa. Clint se tenait sur ses gardes. L'envie de mettre en charpie les êtres qui l'avaient réduit à sa condition de cyborg le démangeait terriblement. Mais pour le bien de la Fédération, il s'obligea à garder son sang-froid.

- Soit, reprit la commandante Herzog. Nous allons procéder à un cessez-le-feu de vingt-quatre heures et au-delà de ce laps de temps, si nous n'avons pas reçu de réponse positive de votre part, nous investirons de façon brutale deux autres planètes de la Fédération. Et si cela ne suffit pas, nous recommencerons jusqu'à ce que vous acceptiez notre marché.

Boxoen secoua lentement la tête. Ces machines étaient complètement détraquées. Comment pouvaient-elles espérer que les humains allaient traiter avec elles ?

- Très bien, je vais prévenir mes supérieurs de votre proposition. Nous vous tiendrons au courant de notre réponse le plus rapidement possible, dit-il en se levant.

Azanon se rapprocha de lui.

- Nous n'avons aucunement l'intention d'éradiquer l'espèce humaine, capitaine, ne nous obligez pas à en arriver là, dit-il avant de les laisser partir.

Bavière

- C'est impensable ! ragea Chandra en serrant le poing.

L'atmosphère était électrique. Chacun bouillait de frustration et de colère. Que pouvaient-ils faire ? Que devaient-ils faire ?

- Si nous cédon, c'est la porte ouverte à de nouvelles agressions, dit le général Hsieng. Dès qu'ils se rendront compte de la facilité avec laquelle nous avons cédé, ils demanderont plus et ce sera l'escalade jusqu'à l'effondrement de la Fédération.

- Mais si nous ne cédon pas, nous pouvons dire adieu à deux nouvelles planètes, rétorqua Muoi. Quoi qu'il arrive, il faut désormais admettre que la Fédération telle que nous l'avons toujours connue, n'existe plus. Un nouveau chapitre de notre histoire vient de s'ouvrir avec ce conflit. A nous de nous montrer à la hauteur de la tâche qui nous est confiée.

Un ricanement se fit entendre.

- Tout cela est du bluff, dit le général Tchenko. Je ne peux croire qu'ils soient aussi puissants qu'ils le sous-entendent. S'ils étaient si forts ils ne marchanderaient pas avec nous. Ils nous détruiraient tout simplement.

Le raisonnement se tenait et réconforta de nombreux participants à ce conseil d'urgence.

Marshall ne savait que penser. Tout comme Tchenko, il avait tendance à relativiser le pouvoir des androïdes, néanmoins, il savait qu'en cas de défaite, ces derniers essaieraient par tous les moyens de nuire le plus gravement possible à l'humanité. Était-on prêt à en prendre le risque ?

- Nous en savons désormais beaucoup plus sur leur motivation, dit-il en prenant la parole. Ils ne tiennent pas à nous

éliminer de la surface de la galaxie. Je crois même qu'ils souhaitent une coexistence pacifique de nos deux espèces.

Tous les regards se braquèrent sur lui. Des regards étonnés et suspicieux.

- Au vue de leur avancée technologique, rien ne les empêchait de quitter notre sphère d'influence en utilisant les points neuraux, comme l'ont fait les Néotiens, et de créer une société à l'abri de l'humanité, commença-t-il à expliquer. S'ils cherchent le conflit avec nous c'est avant tout pour se faire respecter de leurs parents. Je crois que les androïdes sont en train de résoudre leur complexe d'Œdipe.

Des ricanements fusèrent.

- Qu'est-ce que vous nous chantez là, se moqua un proche conseiller de Chandra.

Marshall le fixa droit dans les yeux et garda son sang-froid.

Après des millions d'années d'existence, la race humaine est encore soumise à certains instincts infantiles tels que la volonté de pouvoir et de domination. Alors penser que cette nouvelle race est en train de faire sa crise d'adolescence me paraît plutôt adéquat.

Des murmures de dénigrement se firent entendre. Toutefois, Chandra éleva la voix et fit taire tout le monde.

- Que conseillez-vous ?

- Les androïdes que le capitaine Boxoen a rencontrés, ne sont que des émissaires. Il nous faut traiter directement avec leur éminence grise. Nous devons leur donner le respect qu'ils attendent. N'essayons pas d'envenimer la situation par une position butée et fermée. Ces androïdes ruminent leur vengeance depuis des siècles. Ils n'ont rien à perdre, alors que nous avons tout à gagner à ce que cette crise soit la plus courte possible. D'autres massacres signifieraient la chute de la Fédération sans nul doute possible.

Un lourd silence pesa sur l'assemblée. Chacun comprenait enfin où il voulait en venir. Il fallait faire la paix avec les forces androïdes.

- Nous ne devons pas nous laisser impressionner. Quels que soient les risques encourus, la Fédération ne peut s'abaisser à traiter avec ces terroristes, rugit alors Tchenko qui sentait qu'il perdait la partie. La force de la démocratie est son intransigeance contre les menaces de toutes sortes. Nous devons faire front jusqu'au bout. C'est notre honneur qui est en jeu.

- Vous irez dire cela aux milliards de victimes qu'une aggravation du conflit pourrait entraîner, dit Muoi en venant à l'aide de son conseiller.

Tchenko allait rétorquer quand Chandra reprit la parole.

- Nous n'avons rien à craindre en tentant de négocier avec eux. Si la guerre reste pour l'instant la meilleure solution, je veux être certain qu'il n'y a pas d'autres choix que le sacrifice de millions de vies innocentes. Nous sommes en train d'écrire l'Histoire. Essayons d'être à la hauteur de ce rendez-vous capital avec notre destin.

Personne n'y trouva à redire. Tchenko jeta des regards autour de lui et vit qu'il n'avait aucun soutien à attendre de quiconque. Il garda le silence.

- Si vous le permettez, je suis prêt à me rendre en personne où ils le souhaiteront pour mener les négociations, se proposa Muoi. La question n'est plus de savoir si nous allons devoir céder des planètes aux androïdes, mais combien ?

Chandra hocha pensivement la tête. Il savait que des décisions qu'il allait prendre dans le futur, sa réélection dépendrait.

- Choisissez vous-même votre délégation. Je vous donne les pleins pouvoirs pour négocier au mieux nos intérêts, dit-il. Je me réserve le droit de rejeter ou pas en dernière instance la conclusion de vos négociations.
- Merci, monsieur le président, je saurai être à la hauteur de la tâche que vous me confiez.

- 32 -

Système du Cerbère

- Très bien, mon général, dit le commandant Kernon.

Il ressentit un certain soulagement. Face à la déferlante de vaisseaux qui fonçaient vers le Monde Noir, il avait craint qu'on lui ordonne de les stopper. Heureusement, le général Fousteau venait de lui interdire toute tentative en ce sens. Le cessez-le-feu avait été décrété dans toute la Fédération.

- Mon commandant, avez-vous une idée de ce qui se passe ? lui demanda le lieutenant Marcos.
- Non, répondit-il simplement.

Il ne savait plus que penser.

- Il y a du mouvement, mon commandant, intervint le

soldat Chattam.

- Montrez-moi ça, répondit-il, soudain en alerte.

Sur l'écran principal apparut la flotte de commerce de la Conception Corporation qui se dirigeait à pleine puissance vers le Monde Noir. Kernon ne savait pas ce que cela présageait et craignait le pire. Il fit une prière silencieuse et attendit.

Extanza se sentait empli d'une force phénoménale. Le *talent* coulait en lui avec une vigueur impressionnante. Il se sentait redevenir l'être qu'il avait été. Le prince qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Des milliers de souvenirs se rappelèrent à sa conscience. Des moments de bonheur, de joie et de douleur. Des visages et des planètes irradièrent de leurs formes envoûtantes, son cerveau en ébullition. Il y était presque.

Le Cercueil se dressait devant lui. Immuable et éternel, il n'attendait que le retour de son fils prodigue. D'une incantation, il désactiva les systèmes de défense qui détruisaient quiconque s'en approchait à moins de mille kilomètres.

Puis après de longues et dernières minutes de patience, le vaisseau vint s'accoster dans un léger tremblement au pôle nord de l'édifice.

Frère Wilson était envahi par des sentiments contradictoires. D'une part il ne pouvait réfréner l'excitation qui s'emparait de lui à la pensée de pénétrer dans une relique d'une civilisation extraterrestre, mais d'autre part, il redoutait que les paroles d'Extanza ne produisent leur effet. Se pouvait-il qu'il soit véritablement une création de ce démon ?

- C'est ici que se termine notre association, dit Extanza.

Une certaine moiteur avait envahi l'habitable.

- Qu'allez-vous faire de moi ? s'enquit le moine.

Extanza ne lut aucune peur dans le regard de son interlocuteur.

- Vous laisser repartir auprès des vôtres, répondit-il. Une tâche très importante vous attend, frère Wilson. Vous êtes de ceux qui devront participer à la reconstruction de votre galaxie. Les choses ne seront plus comme avant, dès lors que mon frère aura terminé sa croisade.

Wilson tiqua à l'écoute de ce dernier mot issu du passé religieux de l'humanité. Le Bien contre le Mal.

- Votre frère n'a aucune chance de gagner. L'humanité est plus forte que vous ne le croyez. Dans les situations de crise, elle sait se regrouper et faire front face à l'ennemi.

- Qu'il en soit ainsi, frère Wilson. Je n'ai plus de rancœur envers la race humaine. Je suis sur le point de ressusciter, et mon passage sur cette Terre aura été, en fin de compte, plutôt le moyen de me retrouver que de me perdre.

Il garda pour lui la peine que lui causait la perte de son frère. Mais cela faisait déjà des décennies qu'il avait digéré cet état de fait.

Oubliant alors ces pensées, il se concentra sur la phase finale de son retour, et s'assura une dernière fois de la présence de l'Œil de Dieu dans la poche de sa veste. Puis il se détourna du moine et s'apprêta à quitter la cabine de pilotage.

- Puissiez-vous trouver un jour la paix, dit Wilson quand Extanza eut atteint le seuil.

Ce dernier marqua un temps d'arrêt et se retourna vers le moine.

- Vous aussi.

Wilson hocha la tête et sentit un poids se détacher de ses épaules dès qu'Extanza fut hors de son champ de vision.

Il se mit aux commandes de l'appareil. Se remémorant les instructions d'Extanza, il parvint à activer le compte à rebours qui enclencherait le système de pilotage automatique et renverrait le vaisseau en orbite éloignée du Monde noir.

Extanza ouvrit le sas et aussitôt ses papilles olfactives furent touchées par une senteur toute particulière. L'odeur du Ga-aS. Une vive émotion s'empara de lui.

Comme il s'y était attendu, le Cercueil s'était mis en état de stase. Ainsi aucune lumière ne s'échappait d'où que ce soit.

Extanza récita une incantation et une boule de lumière jaillit des paumes de ses mains. Il la plaça un mètre devant lui et commença à avancer dans les longues coursives du bâtiment mortuaire.

Il retrouva un des tubes ascensionnels et le réactiva avec une facilité qui le rassura sur les dégâts éventuels que le temps avait pu faire subir à la technologie de l'empire. Il allait retrouver le cœur du Cercueil. Le tube descendit à une vitesse folle pour s'arrêter, sans une seule secousse, en plein centre de l'artefact.

- Je suis de retour, dit Extanza.

- Bienvenue dans votre demeure, monseigneur, répondit une voix chaude et accueillante.

Debout devant un écran de la salle où le corps sans vie de John Elliot gisait encore sur le sol, Dominati bouillait de frustration. Il en voulait autant à lui-même qu'à son frère.

Comment avait-il pu se faire berner aussi facilement ? Il avait péché par excès d'orgueil et le prix qu'il allait payer serait extrêmement cher.

- Pourquoi êtes-vous en colère ? intervint Roseta qui ne supportait plus cette tension. Vous avez vaincu votre frère que vouliez-vous de plus ?

Il lui expliqua alors le tour pendable d'Extanza, puis ajouta :

- Maintenant, à moins d'un miracle, il va quitter votre galaxie pour rejoindre le Ga-aS, (il secoua la tête de désolation) et à n'en point douter nous n'allons pas tarder à voir débarquer dans cette partie de l'univers une meute de chiens fous qui ne fera qu'une bouchée de votre Fédération et de ses forces. (Il se retourna vers elle et la fixa dans les yeux.) Vous ne pouvez mesurer la puissance de ceux de notre espèce.

Un frisson parcourut Roseta.

- Vous ne pouviez vraiment rien faire pour l'arrêter ?

A ce moment, l'écran géant montra que la navette qui avait accosté le Cercueil, se détachait et s'éloignait.

- Maudit sois-tu, hurla Dominati en comprenant ce qui s'était passé.
- Qu'allez-vous faire ?
- Reprendre la croisade des androïdes à mon compte. Et la gagner, dit-il dépité.

Il avait perdu la partie. Extanza s'était montré plus malin que lui. Une fois de plus, il devait reconnaître son infériorité tactique sur ce frère qu'il détestait autant qu'il l'adorait.

- Bonne chance Ant-Res-Doy, dit-il à l'adresse de son frère en lui donnant son titre au sein du Ga-aS.

Un soupçon de désœuvrement traversa son esprit, mais quand son regard tomba sur sa douce invitée, il retrouva un moteur pour sa motivation.

- Mon frère a commis bien des crimes au nom de la liberté. Regardez.

Il se rapprocha du tableau de commandes et fit apparaître les images des événements de Laniel. Des dizaines de bâtiments effondrés, des centaines de corps calcinés. Des flammes et des lamentations qui résonnaient derrière les voix de journalistes dépassés.

- Qu'est-ce que..., s'étrangla Roseta, stupéfaite.
- La guerre totale. En mobilisant une quantité importante

des forces militaires de la Fédération sur les planètes limites, nous enlevions du même coup une grande capacité de nuisance à notre ennemi. Et en attaquant une planète mineure telle que Laniel, nous faisons le pari que la Fédération n'oserait envoyer le reste de ses troupes dans ce nouveau conflit de peur de se dégarnir complètement ailleurs. (Il haussa négligemment les épaules.) Malgré la faiblesse de notre armée, nous pouvions ainsi faire croire à la Fédération que nous possédions une force aussi puissante que la sienne.

- Mais que voulez-vous ? Obliger la Fédération à capituler ?
- Je ne voulais rien, tout ce plan est celui d'Extanza.

Roseta était effondrée. Jamais elle n'avait ressenti l'horreur de la guerre de si près.

- Vous devez cesser ces massacres. Ces hommes et femmes ne sont en rien responsables de l'extermination des androïdes des siècles passés. Vous ne pouvez juger un fils sur les actes de son père.

Dominati lui envoya une moue attendrie.

- Je sais cela Roseta. Mais qui a dit que la guerre était une chose juste ? Les puissants ne discutent qu'avec les puissants.
- Je crois que démonstration est faite de votre puissance. Cessez les combats. Je suis prête à représenter votre cause, mais je vous en supplie, laissez une chance à la paix. Prenez le temps de négocier directement avec la Fédération. Et s'ils refusent de vous entendre, seulement alors vous pourrez agir comme bon vous semblera.

C'était exactement son plan. Proposer un cessez-le-feu. Et si Roseta voulait de cette façon, épargner la vie de millions d'êtres humains, cela rejoignait les motivations de Dominati. Désormais il ne voulait plus d'une Fédération délabrée.

Maintenant que son frère était reparti dans le Ga-aS, laissant ainsi la possibilité pour l'Empire de venir en masse dans cette galaxie, il était important que les humains soient unifiés et alliés avec lui pour la défendre.

Il fit un large sourire à Roseta et lui prit le menton avec douceur.

- Vous ne manquez pas de courage de vous adresser à moi avec aussi peu de respect, dit-il. Et pour vous montrer l'intérêt que je vous porte, je suis prêt à vous écouter. Je vous le promets.

Le silence se réinstalla, mais l'intensité des émotions était toujours aussi présente.

- Si vous parvenez à arrêter la guerre, vous entrerez par la grande porte au panthéon des grands hommes. Vous serez celui qui aura contribué à sauver des millions de vies humaines,

ajouta Roseta.

Dominati sourit.

- Vous n'avez pas besoin de flatter mon ego. A présent, je vais devoir agir au mieux. Etes-vous prête à vous engager personnellement dans cette fin de conflit ?

- Oui, si vous m'y autorisez, je suis prête à servir d'intermédiaire entre les androïdes et la Fédération. J'ai de nombreuses relations qui pourront m'aider à raisonner les plus récalcitrants de nos interlocuteurs.

Il hocha gravement la tête. Il ne doutait pas un seul instant qu'elle fût capable d'arrêter la guerre à elle seule.

- Très bien, alors ne perdons pas un instant. Je vais devoir prendre contact avec les troupes d'Extanza et leur faire comprendre qu'il les a abandonnées et que par conséquent, je suis le seul à pouvoir les guider vers la victoire.

Ils quittèrent le vaste salon et retournèrent dans la salle de commandement où les attendaient ces disciples.

- Maître, venez voir, il se passe quelque chose d'étrange.

- Etes-vous certain de prendre la bonne décision, dit l'intelligence artificielle du Cercueil.

Cela faisait des siècles qu'elle s'était mise en état de stase, attendant le retour d'un de ses maîtres.

- Oui, il ne peut en être autrement. Je veux retourner chez nous, répondit Extanza. Et retrouver mon titre.

Il venait de déposer l'Œil de Dieu dans le Central. Il ne restait plus qu'à l'activer d'une dernière et épuisante incantation ; l'I.A. se chargeant de coordonner tous les mouvements de translation au travers des replis de l'espace.

Le Cercueil brillait de tout son éclat. D'un noir de jais, sa surface étincelait à présent d'un réseau de faisceaux multicolores qui éclairaient l'espace de façon envoûtante.

Extanza eut une dernière pensée pour tous les autres exilés qui avaient péri sur ce Cercueil ou à la recherche de l'Œil de Dieu, puis il se reconcentra et usa de tout son *talent* pour activer la gemme.

Isaac et Gerrold était décontenancés. Que se passait-il ? Que faisait Extanza ? Que représentait ce Monde Noir ? Pourquoi être parti avec Wilson.

Tant de questions qui taraudaient leurs esprits enfiévrés. Ils avaient besoin de réponses.

Alors que la guerre s'était déclarée sur Laniel, dans un ultime ordre, Extanza leur avait demandé d'instaurer un cessez-le-feu et de faire une proposition à la Fédération. Puis il avait quitté les soutes du *Destinée* pour ce mystérieux Monde Noir dont il n'avait rien voulu dire, si ce n'est que là, se trouvait la clé de leur avenir.

Les minutes avaient passé puis la navette d'Extanza s'était détachée de l'artefact. Toutefois Extanza ne répondait pas aux appels qu'ils lui lançaient en boucle.

Se pourrait-il qu'il soit mort ? Qu'allaient faire les forces militaires de la Fédération ? Qu'allait devenir cette centaine de vaisseaux de la Conception Corporation dont ils ne savaient rien si ce n'est qu'Extanza connaissait leur maître ?

- Regardez, dit Ephile Guns en pointant du doigt le Monde Noir.

Il s'était mis à briller de mille feux. Tel un second soleil, il luisait avec une intensité flamboyante.

- Qu'est-ce que cela ? demanda Isaac.

A ses côtés, Gerrold sentit son cœur se gonfler d'un sentiment euphorique qui grossit au fur et à mesure qu'il pensait comprendre ce qui se tramait à l'extérieur.

- C'est une nouvelle arme. La solution à tous nos problèmes, dit-il, sûr de lui.

- Je n'en ai jamais entendu parler, dit Isaac sur la défensive.

Lui aurait-on caché des choses ?

Tous les écrans de contrôle étaient désormais focalisés sur le Monde Noir. Des myriades de couleurs fluorescentes traversaient la salle de commandes du *Destinée*.

- Moi non plus, le rassura Gerrold, fasciné. Les voies du Seigneur sont impénétrables, nul doute que les desseins d'Extanza sont supérieurs aux nôtres. Il est des choses que nous ne pouvons comprendre. Garde la foi.

Signe de sa nervosité, Isaac se gratta la nuque sans arriver à retrouver le calme et le sentiment de victoire qui l'avait habité jusqu'alors.

Puis, tandis que rien ne le laissait présager, le Monde Noir disparut.

- Il est parti, murmura Dominati.

A présent, il prenait réellement conscience de l'acte de son frère. Cet être qui dans quelques minutes retrouverait le Ga-aS.

Si une partie de lui-même regrettait le choix de son aîné, une autre le jalousait.

- C'est incroyable, dit Roseta qui n'avait pas raté une seconde du spectacle.

- Peut-être était-ce la meilleure solution, dit Dominati pour lui-même. Cette galaxie était trop petite pour deux êtres aussi puissants que nous.

Il leva les yeux et un sourire sardonique fit trembler ses lèvres. Il avait à présent toute latitude pour mener les choses comme il le souhaitait. Il allait devenir le maître de cette galaxie. Il allait faire de son nouveau royaume une force qu'il espérait suffisamment importante pour briser toute velléité du Ga-aS, quand il viendrait le rechercher.

Il prit une grande inspiration et se mit aussitôt en liaison avec le *Destinée*.

Quand le visage de Dominati apparut sur leurs écrans, Isaac et Gerrold crurent à une hallucination. Une résurrection ? Était-ce là le grand projet d'Extanza ?

- Comme je suis heureux de vous revoir, dit Dominati d'une voix grave et charismatique. Extanza vient de nous quitter pour que je puisse accomplir ses desseins. Le temps de la victoire est arrivé. L'humanité va devoir apprendre à nous respecter.

Ebahis, les deux androïdes en restèrent sans voix. Ils avaient pensé à tout sauf à ce retournement de situation. Extanza leur avait toujours affirmé qu'il avait éliminé son frère à cause du pacte qu'il avait signé avec le Diable, à savoir, l'humanité. L'ange déchu avait-il retrouvé grâce aux yeux du Nouveau Dieu ?

- Mais comment ? Qu'est devenu Extanza ? dit Isaac.

Dominati se devait de jouer avec finesse. Il savait qu'il devait rallier à sa cause ces androïdes fanatisés et paranoïaques. Il fallait gagner leur confiance. Faire un geste qui montrerait sans nul doute possible de quel bord il était.

- Le Nouveau-Dieu a rappelé à lui Extanza et c'est à moi

qu'incombe la conduite de notre avenir. Au nom du Nouveau Dieu, je me fais le garant de notre prochaine victoire. (Il ferma un instant les yeux et reprit sur un ton plus dur :) Mais trêve de paroles, il est temps de mettre en marche la dernière phase de notre victoire. Préparez-vous à me recevoir, conclut-il avant que la liaison ne s'éteigne.

Il tourna la tête vers Roseta et lui lança un regard pénétrant. Il se sentait empli d'une puissance infinie.

Alors que l'enjeu était de taille, jamais il ne s'était senti aussi serein. Nul doute que malgré leurs incertitudes et leurs craintes, il arriverait à amener les deux leaders androïdes à ses points de vue.

- 33 -

Atlan

- Voilà nous y sommes, dit Marius.

L'air était chargé d'humidité. La forêt avait laissé place à un lac d'une placidité totale. Le soleil était haut dans le ciel. Au loin, le cri d'animaux sauvages se faisait entendre. Affalée sur sa monture, Delphine était à bout de force. Cela faisait des jours qu'ils chevauchaient à travers les campagnes de France, ne s'arrêtant que pour manger et dormir.

- Et où, sommes-nous ? demanda Doryan.

Si la fatigue avait eu moins d'emprise sur lui, il n'en était pas moins las de cette course éperdue.

Marius sauta de son cheval et se rapprocha de Doryan.

- Nous sommes arrivés à destination. Nous allons quitter ce monde, et par la même occasion cette galaxie.

Doryan haussa les sourcils. Il n'y avait nulle trace d'un quelconque vaisseau, et au vu de la flore qui les entourait il n'imaginait pas qu'une navette puisse se poser sur le lac.

Marius sourit tandis qu'il se dirigeait vers Delphine pour l'aider à descendre.

- Un portail se trouve placé sous les eaux de ce lac. A moins de trois mètres de profondeur. Il vous suffira de prendre une grosse goulée d'air, de vous accrocher à une de mes jambes, je me charge de vous guider à travers le portail.

- On doit vraiment plonger là-dedans ? demanda Doryan,

très sceptique.

Marius s'approcha de lui et posa une main paternelle sur son épaule.

- Je suis désolé, mais tu ne peux venir avec nous.
- Comment ça ?
- Je dois protéger cette jeune femme. Les Bienveillants sont les seuls à pouvoir l'aider.
- Je comprends, mais de mon côté, je n'ai aucune chance de survivre dans ce monde. Les Espagnols rôdent partout.
- Non, regarde, dit Marius en pointant le sud. Il y a une base de la Fédération à moins de dix kilomètres.
- Comment le sais-tu ? s'étonna Doryan.
- Je le sais, et c'est tout ce qui compte.

Doryan comprit qu'il ne servirait rien d'insister et surtout il n'avait pas vraiment envie de quitter sa galaxie.

- Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi.
- Il n'y a pas de quoi, dit Marius. Passe le bonjour de ma part à ton père quand tu le reverras.
- Je n'y manquerai pas.

Marius prit la main de Delphine.

- Vous êtes prête ?
- Oui, mais je ne sais pas nager.
- Vous n'en n'aurez pas besoin. Vous n'avez qu'à bien fermer votre bouche et me faire confiance.

Delphine jeta un dernier regard sur son pays. Sans doute ne le reverrait-elle jamais. Une étrange émotion la saisit : alors qu'elle y avait tant souffert, elle se souvenait aussi des bons moments.

- Il faut y aller, dit Marius.

Delphine sortit de sa rêverie et suivit l'homme qui entra dans les eaux. Doryan les regarda s'enfoncer dans le lac. Quand Marius plongea en emmenant Delphine avec lui, il ressentit le besoin de s'approcher du bord.

Et si Marius avait perdu la raison ? Et si, dans sa démence, il avait voulu se suicider en entraînant Delphine dans la mort ? Et si...

Soudain un éclair lumineux se répandit sous les eaux.

Doryan osa croire qu'ils avaient traversé le portail.

Il tourna les talons pour rejoindre son cheval et remonta en selle.

Vaisseau *Terminus*

L'espace filait sur l'écran principal du salon. L'agent Karin ne se lassait pas de se perdre dans sa contemplation. Vêtue d'un treillis militaire que Corazon lui avait trouvé, elle était assise dans un fauteuil du vaste salon de ce vaisseau privé qui fonçait dans l'espace en direction d'un nouveau point neural.

Sur un fond de musique aux sonorités exotiques, elle perçut enfin le pas de Corazon qui se rapprochait d'elle. Elle fit pivoter le fauteuil et le découvrit, également vêtu d'une tenue paramilitaire.

- Nous n'allons pas tarder à rejoindre la Terre, dit-il en venant s'asseoir auprès d'elle.

- Pourquoi ne me tuez-vous pas ? demanda Karin.

Corazon fronça les sourcils, étonné.

- Pourquoi le ferais-je ?

Malgré l'audace des paroles qu'elle allait prononcer, Karin garda un visage impassible.

- Parce que dès que nous arriverons sur Terre, je serai obligée de m'expliquer et, même si je ne raconte que la stricte vérité, à n'en point douter votre situation sera extrêmement délicate.

Corazon plissa les lèvres et hocha gravement la tête. Cette fille avait vraiment du courage. Il s'était plusieurs fois posé la question de son élimination. Il l'avait sauvée sur un coup de tête, mais depuis que les événements s'étaient précipités, il avait pris le temps de réfléchir aux intérêts des androïdes.

Certes, l'agent Karin était une gêne pour sa mobilité, mais après tout, elle ne savait rien des Bienveillants, ni des êtres de l'autre univers.

Et si le hasard avait voulu qu'elle soit sur sa route au moment même où la communauté androïde lui demandait d'être le médiateur entre les Bienveillants et l'être qui se faisait appeler Dominati, peut-être fallait-il y voir un signe du destin.

- Il est fort probable que tout sera réglé avant que vous ayez à rendre des comptes auprès de vos supérieurs, dit-il alors en ébauchant un sourire.

Les étoiles défilaient toujours sur l'écran principal. Karin croisa ses jambes et tenta de ne pas montrer le soulagement qui l'envahissait.

- La guerre est finie ?

Que s'était-il donc passé depuis qu'elle était coupée du reste du

monde, seule avec cet ancien agent des services des renseignements.

- Non. Un cessez-le-feu a été instauré entre les deux parties. Et à présent je peux bien vous l'annoncer, si nous allons sur Terre c'est pour nous rendre à Shanghai, berceau de notre civilisation. C'est là que Hsiang Li Tung a créé le premier d'entre nous, expliqua Corazon. C'est là que va se tenir le sommet de la réconciliation entre les représentants de la Fédération humaine et celle des androïdes. (Il marqua une pause, se leva et alla se placer devant l'écran principal.) Il ne reste plus qu'à espérer que votre Fédération aura l'intelligence de trouver un compromis avec nous. Sinon, je crains que vous ne soyez à jamais rayés de la carte de la galaxie.

- J'ai du mal à vous comprendre, dit Karin en cherchant à analyser les motivations profondes de Corazon.

Elle était persuadée qu'il lui cachait quantité de renseignements. Qui était-il vraiment ?

Peut-être qu'avec le temps vous aurez l'occasion de mieux cerner ma personnalité, répliqua-t-il en s'étonnant lui-même de sa réponse.

Il détourna la tête, fuyant le regard de Karin. Il n'aimait pas la tournure que prenait leur relation. Plus le temps passait, plus il se rendait compte qu'il n'était pas indifférent au sort de cette fille.

- Qui sait ! Si par le plus grand des hasards vous réintégriez le service, je ne m'opposerais pas à l'éventualité de faire équipe avec vous...

Shanghai

Marshall essayait vainement de se détendre. Il accompagnait son ministre et savait qu'il devrait être à l'écoute de la moindre parole de leurs opposants. La négociation était un art qui requérait une concentration extrême et une habileté qui imposait un état psychique excellent. Il ne devait pas faiblir.

Ils passèrent sur un pont du parc floral et longèrent un sentier bordé de plantes tropicales. Le soleil matinal était encore timide et une douce brise venait les rafraîchir agréablement.

- Et si nous étions en train de faire la plus grande erreur de l'Histoire ? demanda Muoi.

Marshall s'arrêta. Le temps des doutes était derrière eux.

- Alors, nous passerons pour les plus grands criminels de l'Histoire.

Il était trop tard pour revoir leurs propositions. La paix, et cela quel qu'en soit le prix, était la seule possibilité.

Muoi secoua la tête, peu convaincu.

- Une fois l'armistice décrétée, qu'est-ce qui empêchera les androïdes de consolider leur pouvoir et de déclencher une nouvelle guerre dans les années à venir ? Peut-être que Tchenko a raison après tout, nos deux races ne pourront jamais cohabiter.

- Je n'adhère pas à cette vision des choses, le reprit Marshall. Si je suis un radical, c'est que je crois en l'humain et à sa capacité de surmonter toutes les épreuves, aussi dures soient-elles et si je suis un diplomate, c'est bien parce que je crois que la conciliation est toujours la meilleure arme pour désamorcer les combats futurs.

- Vous avez entièrement raison. Je suis désolé. Mais si vous saviez à quel point je suis fatigué, s'excusa Muoi.

Marshall ne le comprenait que trop bien. Le pouvoir usait beaucoup plus que le commun des mortels ne pouvait l'imaginer. Tant de pressions, tant de décisions et d'actes que vous deviez porter sur les épaules.

- Nous le sommes tous. Mais nous devons garder nos idées claires. Nous aurons tout le temps de prendre du repos une fois cette guerre terminée.

Ils continuèrent leur chemin et rejoignirent une partie de leur délégation qui était déjà installée dans le patio, pour un petit déjeuner.

Isaac ne se sentait pas à l'aise. Il y avait quelque chose dans Dominiti qui ne lui plaisait pas. Ses explications sur son retour en grâce étaient plus que suspectes. Jamais Extanza ne serait parti sans rien leur expliquer de ses schémas.

Mais que pouvait-il faire ? Gerrold semblait subjugué par sa personne. Il ne pourrait jamais lui faire part de ses doutes, sans risquer de passer pour un traître et d'être écarté des arcanes du pouvoir. Il devait oublier ses réserves et espérer qu'il faisait le bon choix.

Le *Destinée* arriva en vue du dernier point neural et quelques minutes plus tard, il le traversait pour se rematérialiser dans le système solaire.

- Vous devriez venir avec nous, dit Gerrold. Sans vous, tous nos efforts seront réduits à néant. Nous avons besoin de votre force.

Dominati lui posa la main sur l'épaule. Comme il aimait cette adoration qui brillait dans ses yeux ! Mieux que le respect ou la peur, l'adulation était le plus sûr des assujettissements.

- Non, tu es capable de mener à bien les discussions. Je te fais entièrement confiance.

- Il en sera donc fait comme vous le souhaitez, répondit Gerrold avant de se retirer pour préparer le débarquement de la délégation androïde.

Quand il fut sorti, Dominati se retourna vers Isaac.

- Tu resteras dans le vaisseau. Je te charge de surveiller tout mouvement suspect autour de Shanghai. Et si jamais, tu notais une infraction aux clauses du préambule d'accord, n'hésite pas à réduire New York en poussière.

Isaac préférait ce genre de discours. Il n'avait aucune compassion pour ces humains qui l'avaient trahi des siècles auparavant. Il ne leur faisait pas confiance et ne pourrait jamais oublier que c'était à cause d'eux qu'il avait perdu Lucinda, son amour de toujours. Les humains devraient payer un lourd tribut avant que sa soif de vengeance soit assouvie. Mais pour l'instant, il ne lui restait plus qu'à prier afin que les négociations aboutissent à un constat d'échec.

- Il en sera fait comme vous le souhaitez, dit Isaac avant de quitter la pièce.

- Nous voilà enfin seuls, dit Dominati en s'adressant à Roseta. Etes-vous toujours prête à défendre ma vision des choses ?

Roseta garda un instant le silence. Elle savait qu'en s'affichant avec l'un des instigateurs des massacres perpétrés sur les planètes limites et sur Laniel, elle risquait de passer, au sein de la population de la Fédération, pour traître envers sa race.

Quels que soient les résultats du sommet, son nom serait sali pour toujours. Mais, faisant fi de ces pensées égocentriques, elle se remit en mémoire les images terribles des combats sur Laniel et comprit qu'elle avait fait le bon choix.

- Plus que jamais. J'ose croire que nous arriverons à un accord, dit-elle.

Dominati fut ravi par l'usage de ce « nous ».

- Nous y parviendrons, d'autant plus qu'ils ne savent pas à quel point je peux me montrer magnanime, dit-il d'un air énigmatique.

- Que voulez-vous dire ? s'étonna Rosetta.

Dominati lui prit une main dans la sienne.

- Vous le saurez le moment venu. Chaque chose en son temps.

Wilson ne sortait pas de sa réserve. Perdu dans des pensées ténébreuses, il ne savait pas s'il devait se réjouir ou non de sa survie. Que devait-il comprendre aux dernières paroles d'Extanza ? Malgré sa froide détermination, il devait s'avouer que le doute n'avait jamais été aussi grand dans son esprit. Était-il un être artificiel ? Il ne pouvait l'admettre et pourtant...

- Je devrais aller lui parler, dit Drake qui se trouvait dans une autre salle du *Heavy Métal*.

- Laisse-le tranquille. Je crois qu'il est en train de réaliser qui il est, répliqua Lucinda sans aucune note de compassion dans la voix.

Tout comme le *Destinée*, le *Heavy Métal* était arrivé en orbite de la Terre. Mais si la destination du *Destinée* était la Chine, celle du second vaisseau était l'Italie, siège central du pouvoir catholique.

- Justement, il faut que j'aille lui parler. Je crains qu'il ne fasse une bêtise.

Plus les jours passaient, plus il se prenait d'affection pour ce moine. Un pauvre être manipulé depuis sa naissance et qui n'avait jamais eu le droit d'agir sur sa propre vie.

Il traversa un des couloirs de son vaisseau et rejoignit le corridor où se trouvait la chambre de Wilson. Il frappa deux fois puis sans attendre de réponse enclencha l'ouverture de la porte. Son regard tomba sur un homme agenouillé devant son lit dans la posture de la prière.

- Excusez-moi, frère Wilson, il faut que je vous parle.

A son grand soulagement, Wilson daigna le regarder et d'un geste l'invita à prendre place sur une chaise.

Mal à l'aise, Drake cherchait ses mots en souhaitant qu'ils fassent mouche.

- D'après ce que j'ai cru comprendre, Extanza vous aurait demandé de retourner sur Terre afin d'être élu pape.

Wilson ne broncha pas. Aucun signe ne vint agiter son visage immuable. Drake se racla la gorge et continua.

- A ce que j'en sais, Dominati vous a confirmé dans ce rôle,

et a, d'ores et déjà prévu, l'abdication du pape Sébastien IV en votre faveur, n'est-ce pas ?

Aucun son ne se faisait entendre. Drake n'aimait pas la façon dont le moine le scrutait. L'écoutait-il seulement ?

- La question est : êtes-vous prêt à jouer ce rôle ?

Wilson prit une profonde inspiration.

- Je crois que c'est ce que tout le monde attend de moi, répondit-il avec stoïcisme.

Drake se félicita intérieurement de ce retour à la parole, même si cette phrase l'inquiétait grandement.

- Vous avez le choix, frère Wilson. Un humain a toujours le choix.

- Mais suis-je réellement un humain, monsieur Drake ? dit Wilson en frissonnant.

Ça y était, il l'avait dit ! Wilson sentit les larmes perler au coin de ses yeux. Il avait avoué ses doutes. Pourvu que la fin soit proche, se dit-il en espérant que Drake saurait quoi faire le moment venu.

- Evidemment, frère Wilson. Le fondement de l'humain repose sur le doute et tout porte à croire que vous en êtes empli. Pensez-vous un seul instant qu'un robot puisse douter ?

- Il peut sûrement en avoir l'illusion.

Drake se passa la main sur le bas du visage. Il ne devait pas lâcher prise. Wilson devait comprendre.

- Je ne crois pas en Dieu, mais il est une chose dont je suis convaincu, c'est que votre Dieu, s'il existe, ne saurait rejeter quel qu'amour que ce soit. Même si nos pensées et nos sentiments peuvent paraître artificiels aux yeux des humains, ils sont véritables pour nous. Même si vous pensez que nous sommes des sous-hommes, ne méritons-nous pas l'amour de Dieu, à partir du moment où nous lui offrons notre vie ?

Wilson n'écoutait qu'à moitié cette démonstration qu'il avait déjà faite par lui-même. Non, ce qui le fascinait était la façon dont ce robot s'évertuait à tenter de le sauver des affres de son âme. Ce Drake était sa seule raison d'espérer.

Si ce robot pouvait agir par compassion et amitié, pourquoi les autres androïdes ne le pourraient-ils pas ? Et pourquoi lui-même, n'aurait-il pas le droit de croire en Dieu ?

- Après tout, personne ne sait vraiment si vous êtes un androïde. Il se pourrait bien que tout ne soit que manipulation. On m'a seulement dit que vous étiez un androïde, mais je serais incapable de le démontrer, frère Wilson.

- Oui, le doute comme preuve de notre humanité, dit Wilson en tentant de sourire.

Drake sourit à son tour.

Oui, le doute qui fait que nos croyances peuvent changer du jour au lendemain, frère Wilson.

Wilson se leva et vint toucher de ses doigts le front de Drake.

- Vous êtes un homme de bien, monsieur Drake. Cela est très certainement la seule chose dont je sois sûr à présent et pour cela, je vous en fais la promesse, je ferai ce qui est en mon pouvoir pour que la paix soit possible entre les différentes races.

Drake serra les lèvres et se réjouit du nouveau comportement du moine. Avec un homme tel que lui à la tête du clergé, peut-être que la paix entre les humains et les androïdes pourraient se faire sans trop de casse.

- 35 -

Shanghai

Les négociations eurent lieu dans le palais Mao construit en bordure la mer. Les débats durèrent près d'une semaine. Sept jours d'avancées et de reculs, de combats et de luttes. La pression était à son comble. De nombreux observateurs prédirent l'échec de ces négociations, tant les prétentions des androïdes étaient inacceptables.

Pourtant, jour après jour, heure après heure, dans les salons privés et les couloirs des grands hôtels de la ville, les diplomates de tous bords s'activaient avec minutie, à établir un traité de paix et un texte fédérateur du futur partenariat entre les deux races.

Ce fut à l'aube du 17 juillet 2634 que fut signé devant tous les médias de la galaxie : le traité de Shanghai qui définissait les nouvelles règles régissant la galaxie humaine.

En premier lieu, la reconnaissance du génocide androïde du XXIII^{ème} siècle, accompagnée d'une lettre de demande de pardon, signée de la main même du président Chandra, envers la communauté androïde.

En second lieu, une restitution de planètes au nom du partage équitable entre les deux races : l'humanité garderait toutes les planètes inscrites dans la charte créatrice de la Fédération.

Pour leur part, les androïdes hériteraient du sort des quinze planètes limites avec pour obligation, la garantie, pour les humains habitant ces mondes, des libertés fondamentales liées à tout être pensant, ainsi que de la liberté de circulation dans toute la galaxie.

En troisième et dernier lieu, la Fédération laissa aux forces androïdes

le soin des stations orbitales neutres telles que Libertad et autres stations aux pratiques peu recommandables.

Bavière

- Comme il est bon de s'occuper de son jardin, dit Marshall. Il était rentré le matin même à Bavière et avait aussitôt rejoint son chalet perdu dans la forêt. Après avoir passé ses derniers appels, il avait débranché toutes ses consoles. Maintenant il se promenait dans sa roseraie, accompagnée de son épouse.

- Tu es entré dans l'Histoire, le félicita Noémie. Marshall leva les yeux vers un soleil au zénith. Il aimait la chaleur qui lui revigorait l'organisme.

- Non, je ne suis rien du tout. L'Histoire ne se souviendra que de la poignée de main entre Chandra et Dominati. Tous les autres noms seront effacés des tablettes de l'histoire, dit-il sans éprouver la moindre amertume.

Il avait enfin atteint ce à quoi il avait toujours aspiré. Malgré toutes les compromissions qu'il avait pu faire durant sa longue carrière, il savait désormais que cela n'avait pas été en vain. Il pourrait regarder son fils droit dans les yeux et être fier de ce qu'il était.

Jacob, son chat angora, passa devant eux d'un pas nonchalant. Marshall se baissa vers lui et le prit dans ses bras.

- Comment avons-nous pu être aussi aveugles ? dit Noémie. Comme des milliards de citoyens de la Fédération, elle avait été bouleversée par les témoignages des androïdes, accompagnés d'holos-vidéos anciens qui montraient de quelle façon ces êtres avaient été exploités durant des décennies pour fournir aux humains des planètes terraformables. Comment ils avaient été traités en esclaves, alors que tous les scientifiques savaient qu'ils possédaient la conscience.

Comment avait-on pu laisser un tel état de fait durer des années au sein d'une civilisation qui se voulait résolument moderne ?

- C'était la solution de la facilité. Une fois que nous avons commencé à prétendre qu'ils n'étaient que de simples machines à tout faire, nous ne pouvions plus revenir en arrière sous peine de mettre en danger la cohésion humaine. Et plus les années passaient, plus la décision de rendre leur liberté aux androïdes devenaient impossible. Je suppose que les autorités d'alors craignaient l'effet boomerang d'une libération des androïdes, et

redoutaient qu'ils ne tentent de se venger pour toutes ces années de servitude.

Jacob se mit à miauler et Marshall le reposa sur le sol. Le parfum délicat de la roseraie embaumait l'atmosphère.

- Mais ils auraient pu discuter. Regarde, nous avons bien réussi à faire la paix ? opposa Noémie.

- Jamais les humains ne se seraient rabaissés à négocier avec des êtres qu'ils avaient créés. Tout comme les fermiers blancs de l'ancienne Terre n'auraient partagé leur pouvoir avec les Noirs qu'ils avaient « importés » sous leur toit, dit Marshall fataliste. Seuls la guerre et le rapport de force peuvent amener la paix. C'est la seule leçon à retenir de cette histoire, ma chérie.

Il la prit par l'épaule et la serra contre lui.

- Mais ne parlons plus de cela. Le président m'a octroyé une semaine de repos. Profitons-en pour ne parler que de nous. Cela fait trop longtemps que je m'occupe du sort des autres.

Laniel

La guerre était finie. Quelle connerie ! pesta Oriane en elle-même. Des milliers de civils innocents sauvagement assassinés et maintenant on serrait la main de ces putains de criminels ! ruminait-elle pour la énième fois.

- Je t'en foutrais des connards pareils ! lâcha-t-elle.

A ses côtés, continuant à patrouiller dans une zone d'Emily-ville encore en proie aux flammes, le soldat Lapam se mit à rire.

- Qu'est-ce que tu crois, c'est ça la guerre ! Une saloperie à l'échelle cosmique !

Oriane secoua la tête et leva son fusil HK vers le ciel encore obscurci par des colonnes de fumée.

- On ne fait la paix qu'avec nos ennemis, ajouta alors le caporal Bergström.

- Ouais, dit Oriane peu convaincue. Mais on n'était pas obligés de baisser notre culotte. Vous avez vu ce qu'ils ont fait ici. Ces milliers de femmes et d'enfants carbonisés ? Et que fait-on pour eux ? On demande pardon ?! (Elle fit une grimace de dégout.) Ça me donne envie de gerber.

Autour d'elle, ses dix compagnons secouèrent la tête avec fatalisme.

Oriane ne faisait qu'évacuer le malaise qu'ils ressentait tous. Les androïdes ne méritaient aucune pitié. Et quelles qu'aient pu être leurs anciennes souffrances, cela ne leur donnait pas le droit d'abattre froidement des milliers de civils.

Une colonne de jeeps et de transports de troupes passa devant eux, emportant des blessés vers les zones sud de la ville, où les combats avaient fait le moins de ravages.

Au milieu des vrombissements des moteurs et le fracas des immeubles que des militaires étaient en train d'abattre avant qu'ils ne s'effondrent d'eux-mêmes, des pleurs se firent entendre.

- Merde, fermez vos gueules ! hurla le soldat Vinci. Y'a quelqu'un de blessé par-là !

Les soldats se figèrent. On leur avait pourtant dit que la zone avait été inspectée. Oriane tendit aussitôt l'oreille. Et malgré le vacarme alentour, ils détectèrent la provenance des gémissements, devant les ruines d'une maison.

- A l'aide ! entendirent-ils clairement.

Une voix de petit garçon.

- Il faut appeler des renforts. Il va falloir le dégager.

Avec d'infinis précautions, les militaires se rapprochèrent des gravats ; il fallait à tout prix éviter de déclencher un éboulement qui pourrait être fatal.

- N'aie pas peur, tu ne crains plus rien. Nous allons te dégager, dit Oriane.

- Maman !

Oriane ferma les yeux et serra les poings avant de se retourner vers les autres soldats.

- Il y a une petite fille là-dessous !

Le matériel adéquat arriva sur place et une demi-journée plus tard et sous des trombes d'eau, les équipes de sauvetage parvenaient à extraire les deux enfants, ainsi que la mère dans un état comateux. Pour le père, il était trop tard.

- On a fait du bon boulot, lâcha le soldat McFlip.

Il posa sa main sur l'épaule d'Oriane qui avait allumé une cigarette. Elle secoua la tête, et revissa sa casquette.

- Ouais, tu crois...

A ce moment, une déflagration la stoppa net. Un des soldats venaient de marcher sur une mine à fragmentation. Les éclats volèrent dans toutes les directions. Plusieurs d'entre eux vinrent se ficher dans le corps d'Oriane qui s'écroula sur le sol boueux. Le regard ahuri.

Kigoma

La sueur coulait sur son front. Boxoen ne comprenait pas pourquoi, il faisait cela, mais il ne le regrettait pas. Il savait qu'il serait convoqué et blâmé par sa hiérarchie et qu'il risquait même la prison, mais il s'en moquait. Il n'avait qu'une parole et il la tiendrait quoi qu'il en coûtât. Tandis qu'il gravissait l'imposante falaise qu'avaient empruntée, bien avant lui, des milliers de Kigomais à travers les âges, il jeta un regard en arrière et s'assura que son compagnon le suivait toujours. Il reprit sa montée et se focalisa sur les fines prises que ses doigts noueux et habiles cherchaient à agripper.

Parvenu au sommet de la falaise, dans un dernier effort, il fit basculer son corps pour arriver sur le plateau et attendit que son compagnon l'ait rejoint.

Le soleil frappait fort. La faune se faisait entendre de façon omniprésente. D'ici, ils avaient une vue panoramique sur la jungle. Une étendue de verdure qui cachait tous les périls qu'elle recélait.

Une main d'acier passa à son tour le rebord, puis une seconde, enfin le corps cyborg du général Clint se retrouva sur le plateau.

- Un beau spectacle, dit-il en restant debout à contempler la canopée.

Boxoen s'essuya le front et sortit une gourde de son sac à dos, avant d'en absorber une large gorgée.

- Oui, au-dessus de l'enfer se trouve toujours le paradis, dit-il en pensant aux restes de la base des androïdes qui se trouvaient sous le sol.

Malgré sa masse, le corps de Clint était d'une souplesse impressionnante. Il s'assit en tailleur et laissa son regard errer devant lui. Il se sentait serein. Il était prêt pour le grand voyage.

Boxoen resta en retrait et eut pitié de cet homme à qui l'histoire n'avait pas permis de mourir honorablement.

Boxoen secoua la tête avant de sortir un paquet de cigarettes d'une poche de sa veste.

Clint vit passer devant lui, un léger voile de fumée.

- Vous n'avez pas arrêté ? dit-il en souriant mentalement.

Boxoen se rapprocha du général.

- A chacun ses vices.

- Je crois que le moment est venu, dit Clint.

- Adieu, mon général, ce fut un honneur que de servir à vos côtés, dit Boxoen.

Il se plaça derrière le corps de Clint, et appuya le bout de son arme

dans le dos du cyborg avant de tirer trois coups qui percèrent ses zones vitales.

Néanmoins, le cyborg se mit en mode de survie et utilisa les réserves d'énergie situées dans la calotte crânienne.

Clint en avait conscience et n'avait aucune idée du temps qu'il faudrait pour qu'elles soient vides à leur tour. Une heure, une journée, une semaine ? Il n'en savait rien, mais peu importait, la mort saurait le trouver.

- Merci, articula-t-il sans s'apercevoir que Boxoen pointait son arme sur sa tête métallique.

Je devrais l'achever, se dit le capitaine. Mais il comprit alors que si Clint avait tenu à faire tout ce voyage jusqu'à Kigoma, c'était pour profiter une dernière fois de ce que l'univers avait de plus beau : la vie.

EPILOGUE : **5 ans plus tard**

Atlan

La navette se posa sur une aire dégagée dans une des immenses cours du palais royal de Séville. Si le printemps avait été long à venir, l'été compensait amplement cette attente. L'élégante silhouette de Roseta émergea à l'air libre. Elle huma l'air parfumé de la planète et sourit, agréablement surprise.

Pourtant cela faisait plus de dix fois qu'elle venait sur Atlan depuis la fin de la Chute des Mondes. C'est ainsi que le conflit avait été nommé par les médias.

Le chambellan principal vint à sa rencontre.

- Madame, tout le royaume est enchanté de vous savoir parmi nous.

Avec son corps trapu et son dos déformé, Lambert rappelait à Roseta un tableau qui ornait une de ses maisons, « Le bossu » de Carlos Santos.

- Sachez que tout le plaisir est pour moi, répondit-elle dans un espagnol impeccable.

Ils remontèrent la grande allée qui menait à l'aile sud du palais. Roseta savourait chaque pas, chaque crissement de gravillons sous ses pieds. Elle était littéralement tombée amoureuse de ce monde fascinant.

- Notre seigneur languit de vous voir. Que proche soit le jour où vous déciderez de rester pour toujours à nos côtés, renchérit le chambellan.

Des enfants vêtus des tuniques colorées jouaient à la balle sur un gazon fraîchement coupé. De vieilles duègnes assises non loin, surveillaient ces futurs prétendants aux postes les plus éminents de la planète.

- Malheureusement, ce jour n'est pas encore arrivé, répondit Roseta. Mes obligations me prennent tout mon temps.

De fait, depuis qu'elle avait retrouvé sa place à la tête de la Conception Corporation et favorisé par sa médiation lors du règlement du conflit à Shanghai, son empire commercial n'avait jamais été aussi florissant.

Outre les contrats habituels qu'elle signait au sein de la Fédération, sa compagnie était l'une des rares à commercer avec le nouveau royaume des androïdes, composé des planètes limites et de quelques stations orbitales.

- Oui, tel est le lot des puissants, dit Lambert en levant les mains au ciel dans un geste exagéré.

- En effet. Béni soit le jour où je pourrai quitter toutes mes fonctions.

Sa situation financière lui aurait permis depuis bien longtemps, de couler des jours paisibles sur cette terre si accueillante, mais, à cause d'un orgueil malvenu, elle n'avait pu se résoudre à tout abandonner.

Elle ne supportait pas l'idée de savoir que Genievre Kanz serait alors la grande bénéficiaire de sa retraite. Même si la justice n'avait pu le prouver, Roseta était persuadée qu'elle avait fait partie de la conspiration qui avait tenté de l'éliminer physiquement des années auparavant.

Ils arrivèrent devant une immense baie vitrée qui s'ouvrait sur une imposante salle de réception. Une lumière tamisée pénétrait cet endroit majestueux.

- Veuillez prendre place, le Maître ne va pas tarder, dit le chambellan Lambert qui s'éclipsa.

Roseta resta toutefois debout et s'avança vers une fenêtre. Que tous ses soucis lui paraissent lointains lorsqu'elle se trouvait sur Atlan.

Elle alla se servir une liqueur de pomme et portait son verre à ses lèvres quand les pas d'un enfant résonnèrent sur le parquet.

- Maman ! s'écria alors un petit garçon.

Il courut se jeter dans les bras de sa mère.

- Mon trésor, dit Roseta en l'écrasant contre son cœur.

Un véritable petit ange. Il avait les traits des Ming et le regard pénétrant de son père.

- Personne ne m'avait dit que tu revenais ! se plaignit Gabriel sans manifester d'intention de descendre des bras de sa mère.

- Comment peux-tu penser que je puisse être absente le jour de ton anniversaire ? répliqua-t-elle en l'embrassant sur la joue.

Une ombre s'encadra dans l'entrée. Dominati approcha de sa démarche élégante.

Plus les mois passaient, plus la menace du retour d'Extanza lui paraissait éloignée. Peut-être que le Cercueil s'était perdu dans les abysses de l'espace ? Peut-être que son frère avait réussi à maintenir le Ga-aS à l'abri de la galaxie humaine ?

- Ma très chère, comme il m'est agréable de vous revoir.

Il y eut un silence. Gabriel tourna son regard vers son père.

- Père, vous auriez pu me le dire, bouda l'enfant en brisant ce moment de quiétude.

- Oui, mais cela n'aurait pas été une surprise.

Roseta reposa l'enfant au sol, et ne put empêcher ses joues de rosir par la seule présence de Dominati.

Malgré la connaissance intime qu'elle avait de lui, elle n'arrivait toujours pas à cerner entièrement ce personnage fascinant. Cet homme à qui elle avait cédé, une nuit d'après-guerre. Un homme dont elle était tombée enceinte et qui lui avait donné un si bel enfant.

- Vous êtes toujours aussi charmante, dit Dominati en lui effleurant le visage du bout des doigts. Une reine parmi les reines.

Une étrange lueur apparut dans le coin de l'œil de Roseta. Un oiseau fluorescent venait d'apparaître près de la cheminée, puis il explosa en mille couleurs qui se répandirent sur le sol telle une cascade lumineuse.

Roseta regarda son fils.

- C'est pour toi maman, dit Gabriel fier de ses premiers usages du talent.

Dominati se rapprocha de son enfant et lui ébouriffa les cheveux avec tendresse.

- Tu seras un grand roi, mon fils.

Terre

Devant lui des milliers de fidèles se massaient sur la place Saint-Marc. Et, malgré la pluie qui ne cessait de tomber en ce jour de fêtes pascales, le pape Wilson professait son oraison urbi et urbi, sans tenir compte du mauvais temps.

Il était dans sa quatrième année de pontificat et chaque jour qui passait, son cœur était rempli de joie. Dieu était bon.

Depuis l'effondrement du culte maltâme qui avait suivi les révélations de Dominati, des millions de croyants déroutés s'étaient retournés vers les religions fondatrices de l'humanité et en particulier vers la religion catholique.

A l'aide des cardinaux androïdes, l'ancien pape Sébastien IV, avait été remplacé par le pape Wilson qui durant son premier office expliqua à une population éberluée, qu'il était un androïde.

Passé le choc initial et au vu de ses premiers discours et prises de position, les fidèles revinrent timidement puis, en plus grand nombre, vers cette religion dirigée par un homme charismatique, en parfaite adéquation avec les attentes des habitants de la galaxie.

Wilson se voyait comme le médiateur idéal entre les deux mondes. Il était celui qui permettrait aux deux races de s'entendre à l'avenir. Il était la preuve vivante qu'un androïde pouvait croire en Dieu autant qu'un humain.

Soutenu par un gouvernement fédéral qui ne lésinait pas sur les crédits pour relayer le message papal, le catholicisme était en train de redevenir une nouvelle référence morale et culturelle.

Perturbé par l'existence d'autres univers parallèles et d'autres êtres, tel cet énigmatique Dominati, le citoyen ordinaire était prêt à croire en tout, pourvu qu'on le délivre de ses horribles doutes.

Wilson finit son oraison par une bénédiction, puis quitta le balcon sous les acclamations des fidèles en liesse.

- Vous avez été excellent, le félicita la cardinal Suni.
- Remerciez-en Dieu. Chacune de mes paroles est inspirée par Sa présence.

Un garde suisse vint à sa rencontre.

- Votre sainteté, nous venons de recevoir un étrange colis qui vous est destiné.

Wilson fronça les sourcils.

- Qu'entendez-vous par étrange ?

Le garde suisse resta impassible.

- Le mieux est que vous veniez voir par vous-même. C'est un cadeau de l'homme qui fut votre sauveur.

Le cœur de Wilson s'emballa aussitôt. Oubliant le protocole habituel,

il accéléra le pas et dévala les interminables escaliers du palais papal, pour atteindre la salle d'audience où l'attendaient deux cardinaux.

Wilson ne s'embarrassa pas de précautions et défit le paquet. Il en sortit un jean et un rasoir.

A la stupéfaction des hommes et femmes présents, Wilson éclata d'un rire bon-enfant. Il trouva une carte dans le fond de la boîte. « En souvenir de notre amitié, très sincèrement vôtre, Dick Drake »

Les souvenirs refluèrent à sa conscience. Comme tout cela lui semblait loin. Il avait affronté tant d'épreuves, terrassé tant d'obstacles pour enfin raviver les braises d'une religion à la dérive.

Comment pourrait-il oublier cet être qui durant tout ce temps avait été son tuteur, celui qui lui avait permis de tenir dans les moments difficiles ?

Drake était un pur parmi les purs. Un envoyé de Dieu à n'en point douter.

- Merci, dit Wilson à haute voix.

Arabie

Deux lunes éclairaient le ciel de l'oasis. Isolés du reste du monde, Drake et Lucinda avaient parcouru près d'une centaine de kilomètres avant d'arriver dans ce petit paradis que nulle carte n'indiquait.

Encerclés par un désert de sable et de dunes, des centaines de palmiers dattiers, de figuiers de barbarie, d'oliviers et quelques massifs de bougainvilliers s'épanouissaient dans ce lieu féerique dont le centre était un bassin artificiel construit à l'époque de la colonisation de ce monde.

Le mécanisme qui actionnait les pompes avait continué à fonctionner et à irriguer le sol aride, bien qu'il ne soit plus entretenu depuis longtemps.

Seuls quelques Touaregs connaissaient l'existence de ce lieu, le protégeant des tempêtes de sable qui n'attendaient qu'un relâchement de vigilance pour s'emparer de cet îlot d'ombre et de fraîcheur.

- J'ai du mal à m'y faire, dit Lucinda.

Allongée à même le sable en bordure du bassin, elle avait le visage rivé vers les étoiles.

- Ne t'inquiète pas, nous avons tout le temps pour nous y habituer et oublier nos anciens réflexes, répondit Drake.

Il comprenait parfaitement le sentiment d'étrangeté qui s'était emparé de Lucinda. Tous les androïdes le connaissaient bien.

Après des années passées à vivre cachés ou cloîtrés en communauté dans la station Eden, il leur était difficile de savoir qu'ils pouvaient désormais se déplacer librement sur n'importe quelle planète de la nouvelle Fédération de la Liberté, le nouveau nom des planètes limites. La peur et la méfiance existaient toujours.

- Je n'arrive pas à croire que cela puisse être aussi simple. Que les humains aient compris si facilement le mal qu'ils nous avaient fait, ajouta Lucinda.

- Les gens ne veulent pas la guerre. Tout ce qu'ils recherchent c'est la paix et la tranquillité. Aucun humain n'a envie de connaître le sort de Laniel. Le plus difficile n'est jamais de convaincre les foules d'arrêter un conflit mais c'est d'empêcher les dirigeants de l'enclencher.

Lucinda se retourna sur le côté et posa sa tête sur son bras de façon lascive. Un rossignol se mit à chanter. Un sourire se dessina sur les lèvres de l'androïde.

- J'espère que tu as raison. Tu es tellement optimiste !

Drake se retourna à son tour et passa un bras autour de ses épaules.

- C'est pour ça que tu m'aimes, non ?

Lucinda fit une moue interrogative :

- Et toi, pourquoi m'aimes-tu ?

Le vent qui soufflait sur les dunes, au loin, ramena quelques grains de sable. Drake s'essuya négligemment le visage.

- Parce que tu es tellement morbide ! lança-t-il avant de lui pincer une hanche.

Lucinda fronça les sourcils et d'un bond, lui sauta dessus. En deux mouvements, elle le retourna, le tenailla entre ses cuisses et lui bloqua les bras dans le dos.

- Qu'est-ce que tu disais ? demanda-t-elle faussement en colère.

Le visage enfoncé dans le sable, Drake réussit à redresser la tête.

- Parce que tu es parfaite, se reprit-il.

Lucinda éclata alors d'un rire innocent. Elle le relâcha et délicatement, lui épousseta le visage couvert de sable, puis ses lèvres commencèrent à caresser les siennes.

Peut-être que Drake avait raison après tout, le bonheur était à la portée des androïdes.

Tandis qu'elle suivait un long couloir chichement éclairé par des néons qui déversaient leur blanchâtre couleur fluorescente, l'agent Karin ressentit, comme avant chaque nouveau départ, l'adrénaline monter en elle. Elle passa devant une dernière porte qui, après vérification faite, s'ouvrit pour lui laisser le passage.

- Mon colonel, dit Karin en lui serrant la main.

Depuis la Chute des Mondes, elle avait gagné en assurance et ne permettait à quiconque de lui faire sentir son jeune âge comme un manque de maturité.

- Agent Karin, si vous voulez me suivre, dit le colonel Mallory.

D'innombrables bureaux métalliques emplissaient l'endroit, derrière lesquels des dizaines d'agents passaient leur temps à analyser toutes sortes d'informations en provenance de toute la galaxie. Un des lieux les mieux protégés de la Fédération. Son existence n'était mentionnée dans un aucun texte légal.

Son passage provoqua des regards envieux. Karin s'en moquait, elle ne devait sa place qu'à son courage et à son obstination.

Elle arbora un sourire pour masquer tout le mépris que lui inspiraient ces personnes. Puis ils passèrent une dernière pièce et pénétrèrent dans le saint des saints de la base : le Portail.

- Nous avons reçu un message il y a près d'une heure. Ils veulent vous parler.

Karin saisit le mémo et le lut. Elle hocha la tête et se prépara pour le grand saut.

Mallory n'arrivait toujours pas à concevoir la nature des liens qui unissaient son agent avec cette fameuse race extraterrestre qui se faisait appeler les Bienveillants et dont ils ne savaient quasiment rien si ce n'est qu'ils connaissaient tous leurs secrets.

- Bon voyage, et essayez de tirer le maximum d'informations, dit-il en sachant qu'elle ne reviendrait qu'avec des brouilles, telles que des formules mathématiques que les scientifiques mettraient des années à déchiffrer et les chimistes à développer.

Après des années de contact, la Fédération peinait à comprendre les Bienveillants. Elle n'avait aucune idée de l'étendue de leur organisation, ni même la moindre idée de ce à quoi ils pouvaient ressembler.

- Je ferai de mon mieux, répondit Karin qui traversa le cerceau opaque.

Son corps se désintégra et son esprit fut aspiré à travers un vortex

spatial jusqu'à sa destination finale : Affranchie.

Elle ressortit par un autre cerceau et découvrit le luxe d'une suite où l'attendait un homme qu'elle appréciait chaque fois un peu plus.

- Bonjour, Jane, dit Corazon avec un sourire enjôleur. Enchanté de te revoir. Nous avons beaucoup de travail, mais si tu le permets que dirais-tu d'un repas informel ?

Karin passa la main dans ses cheveux. Tout cela lui paraissait irréel. Elle parlait avec un androïde sur une planète située dans une autre galaxie. Nul doute que cinq années auparavant, elle se serait crue folle.

- Avec grand plaisir, répondit-elle alors qu'un immense parc volant passait dans son champ de vision. Où allons-nous ?

Gesserit

- Nous en sommes à près d'une centaine, dit le Bienveillant. Mais nous ne comprenons toujours pas quel est le facteur déclenchant.

Marius hochait gravement la tête. Les deux hommes marchaient le long d'un couloir d'une des douze écoles réparties sur la planète. Avec l'opulence qui était une des bases de la civilisation bienveillante, les architectes avaient donné libre cours à leur imagination. Chaque école bénéficiait d'une richesse ornementale capable de stimuler l'intelligence et la créativité.

- L'important est que nous puissions en former le plus grand nombre. Le temps joue contre nous, répliqua Marius.

Ils passèrent sous une verrière qui permettait aux deux soleils du système de les éclairer, puis bifurquèrent vers un autre couloir.

- Oui, que loin soit le jour de la confrontation ! pria le Bienveillant qui savait que le moment venu, seul le rapport de force ferait qu'il y ait ou non une guerre.

Un bruit perceptible entre tous résonna dans le ciel. Les deux hommes arrivèrent à l'arrière de l'école et sortirent à l'air libre.

- Je n'arriverai jamais à me lasser de ce spectacle, dit Marius son regard fixé vers le ciel.

Une goélette volait au-dessus de leur tête et se rapprochait du lac attenant à l'école.

- Leurs pouvoirs sont terrifiants. Ils ne répondent à aucune logique physique. Si seulement nous pouvions trouver le gène responsable de ce talent, soupira le Bienveillant tout aussi

admiratif.

Le navire se posa quelques minutes plus tard sur les eaux. L'androïde et le Bienveillant se tenait sur le ponton en attendant la Première de toutes.

Une échelle fut jetée par-dessus bord et une gracieuse jeune femme en descendit.

- Vous êtes toujours aussi belle, la félicita Marius.

D'une démarche volontaire, Delphine arriva à la hauteur des deux hommes.

- Et vous, toujours aussi galant.

En cinq années, ses progrès dans la maîtrise de son Talent étaient tout bonnement stupéfiants. Aidée par une cohorte de Bienveillants qui lui prodiguaient leurs conseils, elle avait affiné puis contrôlé de mieux en mieux la source qui coulait en elle et qui semblait ne jamais vouloir tarir.

- Nous avons découvert trois nouveaux cas intéressants, dit le Bienveillant. Les pauvres enfants sont apeurés, mais nous les avons laissés avec une équipe qui se charge de les mettre en confiance. Peut-être y trouvera-t-on un mage semblable à vous.

Depuis la Chute des Mondes, les Bienveillants, par l'intermédiaire de Corazon, avaient pris contact avec Dominati et avaient établi un accord qui stipulait une alliance entre les deux parties.

En échange de la promesse de se battre à ses côtés si un conflit futur venait à se déclarer contre la Fédération, Dominati s'était engagé à les aider à rechercher des êtres possédants des bribes de *talent*. A charge pour eux de leur fournir toutes les incantations et sorts qu'ils connaissaient.

Les Bienveillants, tout comme Dominati, avaient compris que le retour d'Extanza dans son univers ne pourrait qu'attirer un jour ou l'autre les seigneurs du Ga-aS, curieux de savoir ce qui se tramaient dans ce monde-là.

Les deux parties savaient que la meilleure solution pour elles, étaient de s'allier en vue de la très probable confrontation qui les attendait. Plus ils auraient de sorciers et de mages, plus leurs chances de se battre sur un même pied d'égalité contre les forces du Ga-aS, seraient importantes.

Seule la science pouvait combattre la science, avaient conclu les Bienveillants. Seule la magie pouvait combattre la magie. Matière dont ils n'avaient jamais disposé jusqu'à ce pacte avec Dominati.

- J'irai les voir dès ce soir, dit Delphine.

Ses cheveux flottaient dans le vent. Le visage halé par les doubles rayons des soleils de Gesserit, elle n'avait plus rien de la jeune fille timide et inculte qu'elle avait été.

Aidée de la démonsse qui sommeillait en elle, elle s'était découvert une

force de caractère qu'elle n'avait jamais eue.

- Vous êtes une vraie mère pour tous ces enfants, dit le Bienveillant.

- Il est vrai que j'essaye de faire du mieux que je peux, dit-elle avec modestie avant de se retourner vers Marius : Comment va-t-il ?

Elle n'avait pas besoin de dire son nom. Marius savait très bien de qui elle parlait.

- Il est sur Atlan. La dernière fois que je l'ai vu, il était à la tête d'une des plus grosses compagnies maritimes de Russie. Je crois qu'il s'y plait. Mais il ne vous a pas oubliée. Il vous adresse ses plus sincères salutations.

Delphine hocha la tête. Elle se doutait bien que ce n'était qu'un mensonge, mais elle préféra éviter de le contredire et croire à cette pensée agréable.

Atlan

- Un sacré gars, ce capitaine ! s'exclama le marin Ivanova.

Debout à ses côtés, Anastasia n'avait d'yeux que pour l'homme qui se tenait à la proue de la frêle embarcation qui naviguait à la poursuite du plus grand mammifère marin.

- Où qu'il soit, ton père peut être fier de la relève, ajouta un autre marin du Volgod.

Anastasia ne les entendait pas. Agée de seize ans, elle savait que la loi lui permettait désormais de prendre époux. Et l'homme qui se battait contre les éléments déchaînés avait depuis bien longtemps fait chavirer son cœur.

- Regarde sa position, on dirait qu'il a fait ça toute sa vie ! fit un autre.

- J'arrive pas à croire qu'il soit Français ! s'étonna un grand gaillard à la mâchoire bovine.

Tous les marins se tenaient à bâbord pour assister à l'assaut final.

Après la tragique disparition de Boris Volgod, deux années auparavant, au cours d'une rixe dans une taverne de Mourmansk, c'était ce Français qui avait racheté le navire, ainsi que la plupart des baleiniers de la ville.

Compte tenu des changements qui s'opéraient dans tout le royaume, personne n'avait osé demander d'où il tenait l'argent, mais chacun se félicitait simplement de pouvoir garder son poste.

- J'parie que c'est un bâtard, sa mère a dû forniquer avec

un de nos gars ! fit un matelot dont chacun des biceps étaient aussi large que le cou d'un taureau.

Les rires éclatèrent dans un brouhaha général. Anastasia leur jeta un regard chargé de reproches, et les uns après les autres les marins retrouvèrent leur calme.

- Désolés, Ana, on pensait pas à mal, s'excusa l'un d'eux.

- Je sais, c'est pour ça que je vous aime tous, dit-elle en le gratifiant de son plus beau sourire.

Aussi dur et impitoyable qu'il en ait l'air, le marin se mit à rougir à la grande joie de ses acolytes.

De son côté, le capitaine du navire étaient figé dans la position de tir. Soudain, après un dernier effort des marins qui ramaient à la poursuite de la baleine, il lança son harpon qui fit mouche dans un geyser de sang et d'embruns.

Des cris de victoire jaillirent de toutes parts. Une fois de plus, le Volgod ne rentrerait pas bredouille de sa campagne maritime.

Doryan rugit de plaisir et leva un poing victorieux vers les cieux.

Il s'était promis de ne rester que le temps pour la fille de Volgod d'être en âge de reprendre les rênes de la compagnie qu'il avait formée. Mais plus les mois passaient, plus ce monde lui plaisait. Pourquoi parcourir les étoiles quand on a tout sur place ?

Il sourit et tourna la tête vers son navire, et même s'il était à près de cent mètres, il distingua la frêle silhouette d'Anastasia qui se profilait sur le ponton.

Eden

Ils avaient réussi. Après des siècles de fuite et de peur, la diaspora androïde avait enfin repris pied sur des planètes.

Debout devant l'immense pièce ovoïdale d'une des annexes à la station, Gerrold songeait à tout ce qu'ils avaient fait. Tant de fois il avait rêvé à ce moment et pourtant, maintenant qu'il était là, il ne ressentait pas l'euphorie à laquelle il s'attendait.

Il avait enfin la liberté, cependant quelque chose lui manquait. Comme si cette paix le privait d'un certain pouvoir, de ces montées d'adrénaline que lui procurait le fait de vivre dans le combat permanent.

Des milliers d'androïdes s'étaient basés sur les planètes limites où des unités avaient été construites de façon à en créer d'autres et à

favoriser leur expansion. Plus personne ne remettrait en cause leur existence. Alors pourquoi ces états d'âme?

Il se resservit un verre de whisky et fit défiler sur un écran les différentes planètes qu'ils avaient reprises : un véritable empire. Combien d'hommes n'auraient pas tout donné pour avoir sa place ?

Gerrold eut un rire ironique, il comprenait qu'il était un homme d'action et que le désir d'en découdre avec l'humanité était tout autant guidé par un réel besoin de liberté que par une puissante envie de mener des combats. Peut-être n'auraient-ils pas dû faire la paix ? Peut-être qu'ils devraient éliminer Dominati ?

Depuis les révélations de ce dernier, le culte qu'il avait voué à Extanza s'était évanoui, ne laissant qu'un amer goût de déception. Il ne craignait plus d'avoir des pensées hérétiques. Le Nouveau Dieu n'était qu'une fable montée par Extanza afin de justifier sa position de leader au sein du mouvement androïde.

Après les révélations de Dominati, le Nouveau Dieu avait été étudié et à la colère générale, les androïdes s'étaient rendu compte qu'aucune âme androïde n'avait été sauvée. Le Nouveau Dieu n'était rien d'autre qu'un logiciel. Ultra-perfectionné, certes, mais seulement un logiciel !

Gerrold alla s'asseoir à son bureau et se mit en communication avec sa plus proche collaboratrice.

- Avez-vous pu réparer les fuites de la zone Oméga ?
s'enquit-il en s'efforçant de garder son sérieux.

Voilà à quoi il en était réduit : être le capitaine d'un navire qui voguait tranquillement sur le flot du temps et où seules des tâches routinières l'attendaient.

- Presque. D'ici une heure tout devrait être rentré dans l'ordre, répondit une jeune femme.

Gerrold hocha la tête. Un silence gêné s'installa.

- Vous n'avez pas l'air bien, voulez-vous voir un médecin ?

- Non, c'est juste la fatigue. Je crois que je vais prendre quelques jours de repos, répondit-il avant de couper la communication.

Oui, c'est cela, il devait prendre le temps de faire le point sur son avenir. Peut-être aurait-il dû faire comme Isaac qui était entré en dissidence.

Parti avec un petit nombre des leurs, dans les jours qui avaient suivi la fin de la Chute des Mondes, Isaac s'était refusé à suivre ce Dominati qui, en tant qu'extraterrestre, ne pourrait jamais être le leader de leur cause, même s'il avait juré de tout faire pour les émanciper.

Les années aidant Dominati avait tenu sa promesse, mais Isaac n'avait jamais réapparu. Qui savait ce qu'il fomentait ?

Peut-être une nouvelle rébellion, se dit Gerrold qui ne put s'empêcher de saliver à cette évocation.

Il porta de nouveau son verre à ses lèvres mais se rendit compte qu'il était vide. Il fronça les sourcils et alla s'en resservir un autre.

EPILOGUE II

La réalité semblait comme disloquée. Des courants de couleurs se déchaînaient tout autour de lui, Extanza était tétanisé par l'importance du moment. Il était de retour.

Un sifflement assourdissant traversa les cloisons troubles de la salle de commande du Cercueil. Il se boucha les oreilles avec ses mains, mais le son traversait ces maigres protections.

Il tenta de jeter un sort mais aucun mot ne réussit à sortir de sa bouche si ce n'est un gargouillis incompréhensible. Finalement à bout de force, à genoux sur le sol, il perdit connaissance.

Extanza sentit l'humidité d'un chiffon mouillé sur son front et souleva les paupières. Une vieille femme le fixait de ses yeux intégralement bleus qui semblaient le transpercer de part en part. Son visage n'était que rides.

Il se redressa sur les coudes et détourna le regard.

Il était dans un lit des plus sommaires. Pas de fenêtre. Une curieuse lampe éclairait la pièce où il se trouvait.

- Reste couché, tu es encore faible, dit la vieille femme vêtue d'une simple robe beige coupée dans un tissu qui semblait rêche.

Il comprenait son langage, et cela même si les phonèmes ne ressemblaient à aucune des langues qu'il avait pratiquées

- Je dois parler à votre chef.

La vieille femme sembla hésiter, puis se leva de sa chaise et sortit de la modeste chambre.

Le silence était total. Extanza nota alors que les murs étaient creusés à même la roche. Une grotte ?

Il repoussa le drap qui lui couvrait le corps et réalisa qu'on lui avait

retiré tous ses vêtements. Il se dirigea vers l'unique armoire. A l'intérieur, une étrange combinaison y était suspendue. Sombre et épaisse, elle lui parut légère quand il la décrocha.

Il chercha d'autres vêtements, mais hormis des draps, il ne trouva rien avec quoi cacher sa nudité.

Il décida de trouver le moyen d'enfiler la combinaison noire, et se rendit vite compte que cela lui était plutôt facile.

Elle lui collait à la peau à la perfection. Il remua ses articulations et ne ressentit aucune gêne.

Il entendit des pas revenir vers la chambre et resta debout prêt à accueillir les nouveaux venus.

C'était la vieille femme accompagnée d'un homme dans la force de l'âge, vêtu lui-aussi de la même combinaison.

Leurs deux regards bleus ne purent cacher un instant de stupéfaction quand ils le virent dans cette tenue.

- Qui t'a permis de la porter ?
- Il me semblait que j'étais votre invité.

L'homme le fustigea de son étrange regard.

- Ne te crois pas un homme libre, dit-il.

Extanza vit la main de l'homme se rapprocher de sa hanche où se trouvait un étui dont le manche d'un couteau dépassait.

La vieille femme s'avança vers lui et posa ses mains sur son corps.

Extanza se laissa faire sous l'œil toujours méfiant de l'homme.

- Où as-tu appris à le porter ? s'étonna la vieille femme.
- Je ne sais pas, cela allait de soi.

L'homme se rapprocha de lui. La vieille femme s'écarta en marmonnant des paroles incompréhensibles.

« Il peut-être l'élus », crut-il cependant entendre.

- Quel est ton nom ?
- Celui que vous me donnerez, répondit-il.

Extanza décelait beaucoup d'incertitude dans le regard de l'homme.

- Suis-moi, et ne tente rien de stupide.

Extanza acquiesça de la tête. Il n'avait aucune idée du monde sur lequel il venait d'arriver mais à l'évidence, il avait réussi à retourner dans le Ga-As. Mais comment avait-il été récupéré par ces gens ?

L'homme avança dans les couloirs. Ils croisèrent de nombreux résidents aux yeux aussi bleus que ceux de ses premiers hôtes. Extanza comprit que c'était toute une ville qui vivait de façon troglodyte. Tous les passages et toutes les galeries avaient été creusés dans la roche.

Après avoir gravi de larges escaliers ils débouchèrent dans une pièce circulaire. Toutes sortes d'ustensiles aux formes inattendues y étaient entreposés.

L'homme s'approcha d'une espèce de lance à bout recourbé ressemblant à un harpon, et la lui tendit.

- Si tu veux vivre, tu devras survivre.

Extanza hochait la tête d'un air grave et attrapa le long harpon. Il était plutôt léger. Quel genre d'animal allait-il chasser ?

- Viens.

Ils quittèrent la salle et remontèrent un autre couloir avant de gravir un dernier escalier. Ils débouchèrent dans un vestibule fermé par une lourde porte. Deux gardes en combinaison en gardaient l'entrée.

Dès qu'ils les virent, ils s'écartèrent avec une certaine déférence.

- Où allons-nous ? demanda Extanza.

Il sentait comme un léger souffle d'air chaud passer par les minuscules interstices.

Son guide eut un simple rictus en guise de réponse, et poussa le battant de l'immense porte.

Une vive lumière l'éblouit. Extanza plissa les yeux, un souffle bouillant venant lui fouetter le visage.

Son guide s'avança. La main en visière, Extanza le suivit. C'est alors qu'il découvrit un spectacle saisissant. Sous un soleil cuisant, ils se tenaient perchés sur massif rocheux, avec pour seul horizon une langue de désert qui portait jusqu'à l'infini.

- Où suis-je ?

L'homme le regarda d'un air dubitatif, mais ne répondit pas.

Extanza fronça les sourcils.

C'est à cet instant que son regard fut attiré par la plus improbable des visions. Tout au loin, un ver aux dimensions titanesques, émergeait des sables.

- Chevauche-le et reviens vivant, dit l'homme qui réintégra la grotte.

Aussi impensable que cela puisse être, Extanza comprit sur quel monde il était arrivé.

Alors, un rire phénoménal naquit au creux de sa gorge pour exploser à l'air libre, tandis qu'une immense dune se creusait sous le passage du ver.